Tome V. N° 1. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Avril 1921

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Judaïsme et Puritanisme

Pour étudier le problème juif dans son ensemble, pour l'embrasser dans sa plus grande généralité, il ne suffit point de considérer le judaïsme proprement dit et l'action du peuple juif, tel que l'histoire l'a façonné, dans leurs manifestations directes et, pour ainsi dire, personnelles. L'influence du judaïsme s'est exercée, et s'exerce encore, sans que les Juifs eux-mêmes, ni leur exclusive tradition, ni leur religion, faite d'une étroite observance de la Loi, aient à intervenir ouvertement.

Le système idéologique des Juifs, tout pétri de leurs sentiments, de leurs désirs et de leurs pensées, a eu dans le monde un rayonnement immense et des répercussions d'une incalculable importance. Ce n'est pas impunément que ce peuple, éternellement semblable à lui-même et vivace, a traversé vingt-cinq ou trente siècles, attaché, comme une ombre, à tous les pas de l'histoire dans sa marche millénaire.

Je voudrais montrer ici, par un exemple caractéristique et d'une portée historique très large, la puissance et l'étendue de l'influence indirecte du judaïsme, l'action des traditions et de l'idéologie juives, sur certaines catégories de *non Juifs* qui ont à leur tour largement influé sur l'évolution des sociétés. Pas plus qu'il n'est besoin que des Grecs ou des

Romains interviennent, lorsqu'on traite de l'influence des traditions gréco-romaines, il n'est nécessaire que des Juifs s'interposent lorsqu'il s'agit de l'influence des traditions juives. A cette différence près pourtant, qu'il n'existe plus, au sens antique, ni Grecs, ni Romains, tandis qu'il existe toujours, au sens éternel du mot, des Juifs. Les traditions grecques et romaines se sont diffusées dans toute l'humanité qui en demeure la gardienne souvent infidèle, alors que la tradition juive a conservé ses prêtres et ses desservants jaloux, qui en alimentent et en attisent la flamme.

Les rapports étroits qui unissent l'un à l'autre le judaïsme et le puritanisme, — tel est le sujet que je me propose de traiter ici — ont été mis en lumière avec une science et une maîtrise incomparables, bien que de façon un peu trop systématique, par le grand économiste Werner Sombart, dans son livre : *les Juifs et la vie économique* (1). Si je dois beaucoup à l'excellent ouvrage de ce savant, le point de vue où je me place est pourtant différent du sien.

*
* *

Avant d'aborder l'essentiel de notre démonstration, il est indispensable de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire des Juifs jusqu'au moment où s'est constituée l'Internationale capitaliste moderne.

Tout d'abord : les Juifs ont-ils, comme on l'a souvent prétendu, une affinité ethnique, un génie inné pour les entreprises financières et commerciales? Sont-ils par essence raciale des manieurs d'argent et des agioteurs? On a prêté aussi aux Sémites, en général, ce génie de l'or et de la transaction, en soutenant que le don des Juifs n'est qu'un cas particulier et participe simplement de ces qualités sémitiques. Toutes ces affirmations, toutes ces thèses absolues sont fortement sujettes à caution et ne peuvent être admises qu'avec de fortes restrictions et sous bénéfice d'un sérieux inventaire.

Sans doute est-il vrai que les Phéniciens (2) qui étaient des Sémites, comme les Carthaginois qui se rattachent étroitement à eux, ont été, à des moments divers, à la tête

(1) *Die Juden und das Wirtschaftsleben*, 10e et 11e mille, Leipzig, 1920.
(2) E. Cavaignac, *Histoire de l'antiquité*, t. I, 2e partie, chap. vii. Paris, 1919.

d'une sorte d'empire économique et maritime. Mais avant eux les Égéens et les Égyptiens aussi, après eux les Ioniens, puis les Athéniens, puis enfin les Romains ; et de fait il semble bien que jamais les Sémites n'ont égalé à ce point de vue, qu'on pourrait appeler l'impérialisme économique, leurs rivaux aryens.

Quant aux Hébreux proprement dits, même au point de vue commercial, ils n'ont joué dans l'antiquité orientale qu'un rôle de second plan. L'État hébreu atteignit son apogée sous le règne de Salomon : « Ce fut le royaume de la Commission ; mais sa fortune, ne reposant que sur le transit et le crédit, se trouvait exposée au moindre caprice du sort (1). » Effectivement, après la mort de Salomon, et malgré quelques périodes fugitives de renaissance, ç'en fut fini de la splendeur commerciale des Hébreux. Encore faut-il ajouter que si les Hébreux n'étaient pas le peuple de l'Ancien Testament, on ne se souviendrait guère de Salomon ni de son royaume dont l'ère de prospérité fut brève, et dont la splendeur fut une petite splendeur à l'échelle d'un petit peuple.

On ne connaît presque rien de la vie économique des Israélites et des Judaïtes à Babylone durant la période de l'exil ; il ne semble pas qu'ils y aient joué un rôle de quelque importance au point de vue industriel ou commercial (2). Il faut attendre la conquête macédonienne et le temps des diadoques pour voir entrer en action des « capitalistes » : banquiers, fermiers d'impôts, armateurs, grands négociants, appartenant à la nationalité juive (3). Leur centre principal fut dès lors Alexandrie.

Il est indubitable que dans l'Empire romain, leur influence s'accroît en même temps que leur richesse et leur puissance financière (4). Néanmoins, on ne peut guère encore parler de primauté, ni même de prédominance ; ce n'est que très tardivement, en pleine période chrétienne, qu'on commence à citer les Juifs comme se consacrant avec prédi-

(1) J. de Morgan, *les Premières civilisations*, Paris, 1919, p. 374.

(2) Sayce affirme cependant que dès avant l'exil la plus grande banque de Babylone était une maison judaïque, la maison Egibi frères, qui joua un rôle semblable à celui de la banque Rothschild dans l'Europe contemporaine. (Cf. Sayce : *Assyria, its princes, priests and people*, p. 138.)

(3) Cf. Graetz, *Histoire des Juifs*, traduction française, t. II, chap. VI.

(4) Cf. Juster, *les Juifs dans l'Empire romain*, Paris, 1914, t. II, chap. XXII.

lection au commerce d'argent, à la banque et à l'usure (1).

Il est indéniable cependant que le judaïsme proprement dit, tel qu'il était constitué depuis les réformes d'Esdras et de Néhémie (2), n'ait joué un rôle éminemment favorable au développement des tendances et des aptitudes commerciales des Juifs. Le judaïsme, en créant un véritable *peuple-religion*, en assimilant la nation à une secte religieuse, en constituant une secte religieuse en nationalité, donnait au peuple juif, dispersé par tout le monde, une cohésion étroite qui contribua grandement à faciliter son développement économique dans la voie du commerce et du capitalisme.

Solidaire en quelque manière par la force même de son exclusivisme religieux, qui lui crée une personnalité unique en la tirant à part de l'humanité, la juiverie s'étend sur le monde romain, et même au delà, comme une immense toile d'araignée dont le centre est à Jérusalem, avant la destruction du temple, puis, plus tard, ici où là, selon les moments et les circonstances. Cette situation, ce réseau juif posé sur le monde, présente, au point de vue de la spéculation et des transactions commerciales et bancaires, des avantages évidents, tant au point de vue de la facilité et de la rapidité des tractations qu'au point de vue si essentiel des renseignements, qui sont à la base de tout agiotage. D'autre part, avec leur volonté inébranlable de se tenir à l'écart, de ne point se mêler, avec leurs mœurs et leurs croyances différentes et hostiles, les Juifs étaient partout des étrangers ; indifférents à tout ce qui n'était pas leur intérêt, c'est-à-dire l'intérêt de leurs affaires, considérant toutes choses sous l'angle de l'exploitation et du rendement, ils sentaient et agissaient en tous lieux comme des colons, selon le mot de Sombart (3).

*
* *

Après la chute de l'Empire romain, ces caractères ne firent que s'accentuer ; la zone de dispersion des Juifs s'élargit encore au sein des nouveaux royaumes barbares qui se christianisaient ; tandis que l'esprit et les tendances de la

(1) Cf. Juster, *ibid.*, et Th. Reinach, article *Judaei* dans le *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg-Saglio-Pottier.

(2) Cf. mon article intitulé « l'Exclusivisme juif » dans le *Mercure de France* du 15 février 1921.

(3) Sombart, *op. cit.*, p. 205.

civilisation religieuse du moyen âge, les dispositions du droit canon et parfois les persécutions, renforçaient la solidarité qui liait les uns aux autres ces êtres insociables, nomades, errants et dispersés, tout en les confinant de plus en plus dans le commerce de l'argent, dans la banque et dans l'usure.

Les Juifs sont bien effectivement les financiers du moyen âge. Mais la situation changea lorsqu'au quinzième siècle, on vit se créer, en dehors d'eux, des banques, comme celles des Médicis à Florence et des San Giorgo à Gênes, comme celles des Fugger et des Welser à Augsbourg. Devant certaines exactions de la finance, en Allemagne, on se décida bien à expulser les Juifs.

Mais, comme l'écrit Janssen, l'expulsion des Juifs ne parvint pas à extirper « l'esprit juif pratique ». Les usuriers chrétiens semblèrent en avoir hérité, et le propagèrent si bien, qu'il finit par envahir la société tout entière, grandissant toujours à mesure que le commerce prenait une extension plus vaste et que le luxe devenait plus général. Alors on vit s'affirmer des principes qui contredisaient absolument les sévères prescriptions établies par le christianisme, *et créèrent bientôt un état d'hostilité déclaré entre les partisans de l'usure et l'Église* (1).

L'Allemagne étant, à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, la plus grande puissance financière du monde, c'est, en effet, dans ce pays que l'exploitation capitaliste s'exerça de la façon la plus éhontée et que la lutte entre l'économie nouvelle et l'économie traditionnelle se fit la plus âpre, la plus aiguë et la plus pressante. C'étaient véritablement deux mondes et deux âges du monde qui s'affrontaient. Tandis que la Renaissance tentera de s'adapter à un univers nouveau et rêvera d'un monde où le *capital* se mettrait au service de la culture intellectuelle et artistique, l'âpre Réforme, quels que soient les arguments qu'elle invoque, fera du *capital* un but et, dans ce dessein, préférera les voies dangereuses de la révolution avec tout ce qu'elle comporte de hasards et de ruines.

Comme tout l'édifice de la civilisation du moyen âge était fondé sur la religion, il devenait, en effet, fatal que la révo-

(1) Jean Janssen, *l'Allemagne à la fin du moyen âge*, traduction française. Paris, 1887, p. 380.

lution se portât principalement sur le terrain religieux. Pour ruiner un monde, il fallait détruire ses assises.

Il devenait nécessaire, non seulement, selon l'expression consacrée, de secouer le joug de l'Église, mais surtout et avant tout de secouer le joug des traditions centenaires, dont les âmes étaient pétries, pour créer de nouvelles manières de penser et adapter les consciences aux impératifs du capitalisme moderne. Ce fut bien là l'œuvre de la Réforme, et pour l'accomplir et l'imposer elle alla puiser aux sources où elle pouvait trouver, en plongeant par delà le moyen âge, par delà même le christianisme, des traditions d'une haute antiquité qui lui apporteraient une double justification, aux sources juives.

La Réforme découvrit dans la tradition judaïque ce qui s'y trouve effectivement : d'une part un puissant moteur, l'esprit de révolte, et son corollaire le rêve messianique et, d'autre part, une idéologie adaptée, ou du moins adaptable, aux conditions et aux nécessités de la vie financière et de l'économie capitaliste moderne.

*
* *

Lorsque, au sein de troubles et de révolutions innombrables, la nouvelle internationale capitaliste tenta de se subtituer au vaste édifice de l'internationale chrétienne du catholicisme médiéval, les Juifs se trouvèrent dans une situation extraordinairement privilégiée. Depuis des siècles, ils étaient investis d'un véritable monopole de fait en ce qui concerne ce qu'on peut appeler en langage moderne les *affaires* et tout particulièrement les affaires d'argent. Seuls ils avaient des habitudes et une tradition financières ; ils possédaient seuls une conception capitaliste de la vie économique.

Nation dispersée et solitaire, répandue parmi les peuples, mais sachant maintenir le contact entre ses diverses communautés, toutes animées de la même foi et du même esprit, la nation juive représente un organisme mondial solidement constitué au moment où le commerce et la finance prennent un caractère mondial. De plus, et c'est l'inestimable mérite de Werner Sombart de l'avoir scientifiquement établi, il se trouve que la religion des Juifs, par certaines de ses tendances

présente les caractères d'une véritable philosophie, d'une éthique et d'une métaphysique du capitalisme.

Dans cette religion, en effet, la relation du fidèle à Jahvé, son Dieu, est une relation contractuelle, une véritable relation d'affaire.

Tout le système religieux n'est point autre chose dans son principe qu'un contrat entre Jahvé et son peuple élu ; un contrat avec toutes les conséquences obligatoires que comportent les rapports contractuels. Dieu promet quelque chose et donne quelque chose, et en échange de cela les Justes lui doivent une prestation (1).

Comme l'observe un savant juif, un talmudiste de renom le docteur Fromer, on ne fait rien pour rien dans la religion juive : tout a sa raison et son objet.

Ce trait original de piété froide s'est perpétué depuis les patriarches à travers le mosaïsme et le talmudisme sans interruption jusqu'à notre temps. Il n'y a aucune différence essentielle entre la manière dont Abraham servait Jahvé et la piété des hommes religieux qui sont en majorité dans le ghetto. *L'une et l'autre sont basées sur un système de* do ut des *et sont diamétralement opposées à la doctrine chrétienne de la grâce gratuite* (2).

Au milieu de l'universel déséquilibre de ces temps inquiets et chercheurs qui marquent le déclin du moyen âge et l'aube de la Renaissance, les Juifs nous apparaissent en possession d'un double trésor : une expérience séculaire et une organisation héréditaire en matière d'affaires d'argent et de commerce international ; et d'autre part : une doctrine éthico-religieuse propre à s'adapter aux conditions des temps nouveaux. Si la Renaissance dans son effort pour créer le monde moderne va chercher ses inspirations et ses matériaux dans l'antiquité classique retrouvée, la Réforme ira chercher les siens dans l'antiquité judaïque.

Pour libérer la vie économique des entraves, tant morales que matérielles, qui l'enserrent, pour libérer les esprits des croyances qui les attachent aux formes traditionnelles, pour libérer la politique de contraintes qui lui pèsent, il faut avant tout briser l'armature qui supporte et maintient en ce temps tout l'univers humain, c'est-à-dire la religion.

(1) Sombart, *op. cit.*, p. 244-245.

(2) *Die Zukunft* du 28 octobre 1911. Cité par H. W. Steed, *la Monarchie des Habsbourg*, traduction française. Paris, 1914, p. 250.

Ce sera l'œuvre essentielle de la Réforme. A quatorze siècles de distance, la lutte va reprendre entre les « valeurs » juives et les « valeurs » gréco-romaines.

*
* *

On convient ordinairement que le mouvement de la Réforme prend sa source dans la querelle dite de Reuchlin. Ce savant humaniste nous offre un des types les plus parfaits de l'humaniste hébraïsant, qui préconisera, concurremment au retour vers les sources antiques, le retour aux sources juives. Comme certain moine, lui-même juif converti, du nom de Pfefferkorn, demandait la destruction et l'interdiction du Talmud, Reuchlin prit la défense des Juifs et de leurs livres. Comme le note l'historien des Juifs Graetz : « ... Chose curieuse, l'esprit nouveau qui allait révolutionner l'Europe tout entière, se manifesta à propos des Juifs et du Talmud (1). » Cette querelle de Reuchlin, qui eut un retentissement énorme, est importante à maints égards, elle est l'étincelle qui mit le feu aux poudres, mais surtout elle contribua à déterminer la constitution des groupes adverses qui allaient se trouver en présence. Lorsque, après des alternatives diverses, Reuchlin fut finalement condamné par Rome, il fit sa soumission, mais c'est dans son parti, ce parti des mécontents qui demeurait fort et uni, que Luther allait recruter ses premiers adhérents et ses plus fermes soutiens.

Or, qu'enseignait ce moine révolté? A la doctrine de la grâce et de l'efficacité des œuvres, qui est celle de l'Église catholique, Luther oppose la doctrine de la prédestination et de l'absolue inutilité des œuvres : la doctrine de la justification par la foi. A vrai dire, c'est Calvin qui mènera à son point de perfection cette désolante doctrine de la prédestination arbitraire et absolue. Néanmoins, en portant le combat directement sur ce terrain, Luther, se met en contradiction absolue avec le moyen âge et frappe au cœur toute la civilisation, tout le système social et politique qui en étaient la marque. Comme on l'a écrit :

La Réforme ne resta pas longtemps dans les limites de la spéculation dogmatique. On n'ébranle pas impunément la base sur la-

(1) Graetz, *op. cit.*, t. IV, p. 464.

quelle repose la société depuis quinze siècles. La question devint politique, quand les princes s'en mêlèrent, et sociale, quand le peuple lui-même se leva. « Les Luthériens, écrit Érasme, voient accourir à eux beaucoup de seigneurs, surtout de la petite noblesse, qui convoitent les richesses des ecclésiastiques ; et ainsi il y aura peut-être des princes qui tourneront à leur avantage ces malheurs publics, comme d'autres grossissent leur patrimoine grâce aux naufrages et aux incendies. » (Ep. 843.)... Mécontents des progrès du pouvoir impérial, repoussés même des armées depuis l'institution des lansquenets et des reîtres, la plupart ne virent en effet dans la Réforme que l'occasion de ressaisir leur indépendance, ou du moins d'arracher quelques dépouilles aux domaines ecclésiastiques dont les richesses irritaient leurs convoitises. Mais ce qui épouvanta Érasme bien plus encore, ce fut la subite apparition sur la scène de ce personnage si nouveau pour lui, le paysan... (1).

La réforme de Luther, j'allais écrire sa révolte, en s'étendant du domaine théologique au domaine politique, puis au domaine social, apportait un corps de doctrine et une justification à tous les mécontents qui se levaient contre l'ordre établi. Luther lui-même finit par s'en effrayer et se manifesta comme l'ami des princes et comme l'ennemi du peuple. Sous l'impulsion réactionnaire de Luther, la Réforme se germanise et « s'étatise » pour devenir le luthéranisme, sorte de religion officielle à l'usage des princes et des despotes d'Allemagne. Mais un mouvement d'une pareille puissance ne se laisse pas aisément endiguer ; il renverse les obstacles et suit son cours. L'œuvre de la Réforme, que Luther tentait d'arrêter au point qui lui convenait, allait être reprise et poussée jusqu'à ses dernières conséquences dans des voies diverses, d'une part dans le mouvement de révolution sociale qui se résume dans l'anabaptisme, d'autre part dans le calvinisme. Du confluent de ces deux doctrines en naîtra plus tard une troisième : le puritanisme.

*
* *

Une des armes les plus puissantes que la Réforme ait forgées pour lutter contre la dogmatique romaine et contre la

(1) G. Feugère, *Erasme*. Paris, 1874, p. 283-284.

tradition catholique, c'est le principe du libre examen, le principe de la libre interprétation des Écritures. Pour le catholicisme, la Bible est un livre qu'on ne peut lire sans des directions et dont on ne peut comprendre le sens vrai qu'en tenant compte des interprétations que la tradition vient justifier. Pour Luther, et par la suite pour tous les réformateurs, l'interprétation individuelle est un droit qui est dévolu à chacun. Le résultat de cette méthode fut qu'on en vint à s'attacher uniquement au sens littéral des textes de telle façon qu'on finit par retrouver dans l'Ancien Testament l'esprit juif et les idées fondamentales du judaïsme. Le fait est particulièrement visible dans le calvinisme qui, en dernière analyse, n'est point autre chose qu'un judaïsme élargi, dégagé de ses étroites attaches nationales ou ethniques. La doctrine de la prédestination, c'est celle même que défendaient les pharisiens (1). Comme on l'a souvent noté « Calvin avait dégagé de l'Ancien Testament presque seul sa construction du *royaume de Dieu* (2) ». Pour lui, tant en matière civile qu'en matière religieuse, le Décalogue est l'expression de la loi : de *la loi* qui s'identifie avec la loi naturelle. Dérivant de cette source les lois doivent être obéies, « car elles sont utiles et nécessaires pour maintenir l'ordre social, pour soumettre violemment par le glaive la masse des réprouvés au joug du vrai, enfin pour protéger, défendre et bien ordonner la vraie religion contenue en la loi de Dieu ». Les magistrats doivent être révérés, parce « qu'ils ont mandement de Dieu, qu'ils sont autorisés de lui, et que de tout ils représentent sa personne, étant aucunement ses vicaires (3) ». Toutes notions en droite ligne issues du prophétisme hébreux et de la dogmatique pharisienne. Tandis que Luther, voulant arrêter sa révolution en chemin, et si l'on peut dire l'engager sur des voies nationalistes finit par soumettre l'Église à l'État ; Calvin soumet l'État à l'Église, « sous l'autorité suprême de Dieu. Son idéal politique, c'est donc en dernier ressort, l'État-Église, ou la théocratie pure ». C'est très exactement l'idéal même

(1) Cf. Graetz, *op. cit.*, t. II, p. 166, et Guignebert, *Manuel d'histoire ancienne du christianisme*. Paris, 1900, p. 64.

(2) Cf. dans *Études sur la Réforme*, ouvrage collectif, numéro spécial de la *Revue de métaphysique et de morale*. Paris, 1919, C.-A. Bernoulli, p. 560, et J. Chevalier, p. 866.

(3) *Ibid.* Chevalier, p. 868.

du judaïsme, fondé sur les mêmes principes, dérivés des mêmes textes et des mêmes traditions. Comme l'écrit encore M. J. Chevalier :

> Maître de ses destinées et maître des hommes, le calvinisme eût institué partout des théocraties semblables ; il eût mis l'État au service des intérêts religieux ; il lui eût assigné comme fin suprême non pas tant de gouverner, que de maintenir la pureté de la doctrine ; il eût érigé l'intolérance en dogme (1).

Calvin l'avait effectivement érigée en dogme et pour la défendre, par exemple dans son libelle « contre les erreurs de Michel Servet (2) », il se couvrait de la loi mosaïque et des textes du *Deutéronome.* Si bien que dans sa réplique à Calvin, Sébastien Castellion finit par s'écrier... « Alors même que la Loi exigerait la mort de l'hérétique, quel est l'homme de bon sens qui concéderait à Calvin *que cette Loi persiste encore* sous le règne du Christ? *Qui donc consentirait à se laisser arracher le Christ pour revenir à Moïse? Que Calvin se rattache à Moïse et se fasse juif s'il le veut* (3). » Si la tentative théocratique de Calvin a échoué avant tout essai de réalisation pratique, c'est pour la raison même qui avait fait échouer le judaïsme dans ses propres tentatives : l'incompatibilité absolue de ce système avec les nécessités sociales et politiques, sa contradiction avec les plus puissantes aspirations de la nature humaine.

Si le rêve théocratique du calvinisme est demeuré irréalisé, il est d'autres parties de la doctrine qui ont eu une destinée plus fortunée, et ce sont celles qui précisément, à travers les âges, ont fait la force du judaïsme, à savoir : un principe de révolte et une philosophie économique adaptée aux temps nouveaux.

Comme tous les révolutionnaires, « le calviniste n'accepte pas le monde tel qu'il est (4) », il se croit ou se sent investi

(1) *Études sur la Réforme,* Chevalier, p. 869

(2) Le titre complet est le suivant : *Déclaration pour maintenir la vraie foi que tiennent tous les chrétiens de la Trinité des personnes, en un seul Dieu, par Jean Calvin;* avec comme sous-titre : *Contre les erreurs détestables de Michel Servet, Espagnol. Où il est aussi montré qu'il est licite de punir les hérétiques et qu'à bon droit ce méchant a été éxécuté, par justice, en la ville de Genève.*

(3) E. Giran, *Sébastien Castellion,* etc. Paris, 1914, p. 286.

(4) E. Vermeil, in *Etudes sur la Réforme,* p. 903.

d'une mission, « il est l'instrument de la « christianisation » du monde... C'est en travaillant pour Dieu, c'est en agissant sur l'ordre social pour y réaliser la volonté divine que l'élu s'unit à Dieu et prend conscience de son salut (1) ». Tout cela, toute cette métaphysique utilitaire de la révolte perpétuelle, au service d'un idéal inaccessible, est commun au calvinisme et au judaïsme ( ).

Quant à la valeur *économique* du calvinisme, me contentant de rappeler ce que j'ai dit précédemment de la valeur *économique* du judaïsme à la fin du moyen âge, j'en emprunterai la définition et la détermination à des auteurs protestants.

Calvin a compris que l'idéal chrétien pouvait et devait se réaliser dans une société économiquement active. Il a entrevu la valeur du commerce et de l'industrie. Il a brisé le cadre étriqué des institutions médiévales et rompu avec la théorie scolastique de l'argent. Il a saisi le lien entre le progrès moral et le progrès économique. N'est-ce pas favoriser le capitalisme que de prêcher le travail et de prescrire en même temps le luxe? Le calvinisme a glorifié le travail comme instrument de réalisation du plan divin. C'est par là qu'il a favorisé l'évolution économique du monde moderne. Le calvinisme a un esprit international, des vues internationales. Faisant appel, pour propager la foi, aux moyens diplomatiques et séculiers, il est allé jusqu'à l'idée de l'intervention armée. Doctrine de volontarisme, il favorise l'esprit d'active organisation, les tendances républicaines, le capitalisme, l'action diplomatique et belliqueuse (3).

Ces lignes d'un apologiste de Calvin et du calvinisme viennent directement à l'appui de nos affirmations ; mais que dire des suivantes, dues à la plume érudite de M. C.-A. Bernouilli, qui se réfère à l'historien Kurella.

On sait que le christianisme primitif, dans son manifeste le plus décisif et le plus grand, le Sermon sur la Montagne, avait répudié fermement et inexorablement tout mammonisme. On sait aussi que le calvinisme, par son dogme de la prédestination, est devenu le tuteur écouté d'un capitalisme sans scrupule...

« Le calvinisme a découvert de bonne heure que ce n'est pas la cou-

(1) E. Vermeil, in *Études sur a Réjorme*, p. 902-903.
(2) Pour ce qui concerne le judaïsme, cf. mon article cité note 1.
(3) E. Vermeil, *loc. cit.*, p. 905.

ronne royale, ravie à d'antiques dynasties chassées du trône, mais le sac d'écus grossi par toutes les astuces et toutes les habiletés de l'exploitation et de la concurrence, voire par la traite des esclaves et par la piraterie coloniale, qui est le témoignage de la grâce divine. Les familles d'Angleterre et de Hollande qui se sont le plus enrichies des profits tirés du massacre et de l'esclavage aux Indes Orientales et Occidentales sont, depuis leur prospérité économique, parmi les plus solides piliers du calvinisme. La secte calviniste (c'est un de ses traits connus) a toujours vu la preuve de l'élection divine dans l'abondance des profits d'affaires ; en sorte que le concurrent empêché par un scrupule de conscience plus grand d'atteindre au même succès commercial, passait par-dessus le marché pour un athée abandonné de Dieu (1). »

L'expression la plus haute et la plus parfaite du calvinisme en action, c'est le puritanisme ; tel il était dans ses origines, tel il demeure de nos jours : composé étrange de fanatisme et de mercantilisme, de dévotion et d'esprit de révolte, d'utilitarisme et d'utopie.

*
* *

Le mouvement de la Réforme en Angleterre prit deux formes essentiellement contradictoires et opposées qui ne tardèrent pas à entrer en lutte ouverte, en lutte à main armée.

Séparée violemment de Rome par le roi, l'Église d'Angleterre, l'Église anglicane, était « une Église nationale, séparée de Rome, mais de *type catholique* (2) ; elle est issue d'un mouvement de séparatisme nettement nationaliste, et l'on a pu dire justement que l'anglicanisme était « un nouveau catholicisme sans pape (3) ». L'esprit anglican était avant tout patriote, chevaleresque, littéraire et artistique (4), et participait beaucoup plus de la Renaissance que de la Réforme, telle que l'avaient conçue Luther et à plus forte raison Calvin. L'anglicanisme est à la base de la civilisation anglaise dans ses manifestations les plus hautes ; non point peut-être

(1) H. Kurella, cité par Bernouilli, *loc. cit.*, p. 568.
(2) J. Chevalier, *loc. cit.*, p. 877. note 1.
(3) E.-W. Watson, *Etudes sur la Réforme*, p. 723.
(4) E. Sayous, *les Deux révolutions d'Angleterre.* Paris, s. d., p. 19.

dans le domaine de l'action et des affaires, mais certainement dans le domaine intellectuel et artistique.

En face de lui se dresse, adversaire irréductible, le puritanisme dont l'Écossais John Knox (1), disciple intransigeant de Calvin, fut le père. Les puritains étaient des judaïsants fanatiques, ils s'enfermaient dans les doctrines et les pratiques de l'Ancien Testament, devenu pour eux la source unique de la vie religieuse, civile et politique. Comme l'écrit Macaulay :

Ils baptisaient leurs enfants du nom des patriarches et des guerriers hébreux. Ils transformèrent la fête hebdomadaire que l'Église a consacrée au souvenir de la résurrection du Sauveur en un sabbat judaïque. Ils cherchèrent des principes de jurisprudence dans la loi mosaïque, et des précédents pour guider leur vie habituelle dans les livres des *Juges* et des *Rois*. Le vêtement, l'allure, le langage, les études, les amusements de cette secte rigide furent réglés sur des principes pareils à ceux des pharisiens... Le puritain accompli était immédiatement reconnaissable au milieu des autres hommes par sa démarche, son costume, ses cheveux plats, l'aigreur solennelle de son visage, ses yeux levés en haut, son accent nasillard et, avant tout, par son jargon particulier. Il employait en toute occasion les images et le style de l'Écriture (2).

Guizot à son tour dit de ces puritains qu'ils étaient « âpres et tenaces, *nourris des passions comme des souvenirs du peuple hébreu*, qui défendait et vengeait son Dieu en frappant ses ennemis. Aux uns et aux autres, le sacrifice de la vie était familier, et le sang versé ne faisait point horreur (3) ».

Taine, qui pourtant admire la sombre et rude énergie, souvent si voisine de la barbarie, qui anime les puritains, est extrêmement frappé du caractère biblique et nettement

(1) Carlyle, dans son livre sur *les Héros* (traduction française), dit à propos de John Knox : « Il ressemble, plus qu'aucun moderne, à un prophète vieil-hébreu. La même inflexibilité, intolérance, adhésion rigide et étroite, semble-t-il, à la vérité de Dieu, réprimande austère au nom de Dieu à tous ceux qui désertent la vérité : un prophète vieil-hébreu sous la forme d'un ministre d'Edimbourg au seizième siècle. » (P. 234.)

(2) Macaulay, *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II* (traduction Montégut), chap. I. On peut rapprocher de ce portrait celui que fait Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise*, t. II, p. 7.

(3) Guizot, *Discours sur la Révolution d'Angleterre*, p. 15.

judaïque de leur doctrine. « Considérez-les à leur lecture (des traductions de la Bible) ; ils prennent pour eux les prescriptions imposées aux Juifs, et les préfaces les y invitent (1). » Tels les Juifs, les puritains se considèrent comme le peuple de Dieu, le peuple élu par Dieu pour exécuter ses volontés ; ils ont tout pris des Juifs, aussi bien l'exclusivisme que l'esprit d'inlassable révolte. Il y eut même des sectes de « millénaristes » qui attendaient la venue des temps messianiques. L'analogie est complète, absolue. Pour les puritains, comme le dit Taine, la religion « est un *covenant*, c'est-à-dire un traité fait avec Dieu qu'il faut observer en dépit de tout, comme un engagement écrit, à la lettre et jusqu'à la dernière syllabe. Admirable et déplorable rigidité de la conscience méticuleuse, qui fait des ergoteurs en même temps que des fidèles, et qui fera des tyrans après avoir fait des martyrs (2) ».

Cette âpre doctrine judaïsante avait des vertus positives qui expliquent son influence et son succès ; le puritanisme s'harmonise admirablement, en effet, avec l'ordre économique nouveau dont il favorise l'établissement et le développement.

Le puritanisme, comme on l'a écrit, sera créateur de grandes œuvres. Il construira le monde moderne... A côté du méthodisme se formeront d'autres sectes, sectes agressives et conquérantes, sectes qui mieux encore que le calvinisme primitif favoriseront l'évolution économique et politique du monde moderne. Qu'est-ce que le travail pour le puritanisme méthodiste, sinon une discipline active? Il pousse à la production tout en enseignant le mépris du luxe. De là le capitalisme, la division du travail, la spécialisation, l'utilitarisme. *Les biens matériels sont un don de Dieu. L'esprit d'entreprise est encouragé par la religion elle-même.* Et le non-conformisme des sectes jettera la classe moyenne en pleine lutte pour la vie, pour la production économique. Tous les germes contenus dans le calvinisme primitif trouveront ici leur plein développement (3).

Quant à l'étroite filiation et même à l'absolue identité qui existe entre le puritanisme et le judaïsme au point de vue des conceptions et des méthodes économiques, on peut dire

(1) Taine, *op. cit.*, t. II, p. 365.
(2) *Ibid.*, p. 368.
(3) E. Vermeil, *loc. cit.*, p. 907. Cf. aussi Guizot, *op. cit.*, p. 16.

que la question a été épuisée et définitivement tranchée par les savants travaux de Werner Sombart ; et l'on est en droit de conclure, comme le fait crûment l'éminent économiste, que *le puritanisme c'est le judaïsme* (1).

Il est utile d'insister sur le fait que notre civilisation moderne, tout entière subordonnée à des considérations économiques, quelle que soit la part qu'aient prise les Juifs personnellement à son élaboration, est due bien moins à leur influence directe qu'à celle, tout à fait prééminente, de l'idéal juif retrouvé aux sources antiques et relancé par les Réformateurs qui leur ont ouvert les voies.

Parmi les pays qui allaient prendre la tête du mouvement économique moderne, la Hollande, refuge de l'anabaptisme et berceau du congrégationalisme, devait la première ouvrir ses portes aux Juifs (2) ; puis le plus grand des puritains, Cromwell, allait s'instituer leur protecteur en Angleterre.

Nul homme au monde, parmi les non-Juifs, n'a été plus imbu de judaïsme que Cromwell ; nul peut-être n'a contribué davantage à la « judaïsation » de la civilisation moderne dans le monde entier. Cromwell, c'est le prophète, au sens hébraïque du mot, le prophète qui n'hésite pas à se mettre à la tête des mécontents et à diriger la révolution, puisant ses inspirations et ses justifications dans la Bible, et profondément convaincu qu'il est l'élu de Dieu, un instrument de la divine Providence (3). « Seigneur, disait-il dans une prière, quoique je sois une pauvre et misérable créature, je suis en alliance avec toi par la grâce, et je puis, je dois venir à toi pour ton peuple. Tu as fait de moi, quoique très indigne, un humble instrument pour ton service... » L'idéal politique de Cromwell, selon son apologiste Carlyle, c'était celui des pharisiens, celui de Calvin et de John Knox : la théocratie. Semblable à un scribe, à un pharisien, à un talmudiste, le grand protecteur prétend trouver dans la Bible, « des prédictions, des conseils pour le temps présent, des justifications positives de sa politique » ; il cherche tou-

(1) Sombart, *op. cit.*, chap. xi, vii, p. 292-295.

(2) Alors que le luthéranisme s'introduit aux Pays-Bas dès 1518, que l'anabaptisme s'y répand à partir de 1529 et que le grand soulèvement calviniste est de 1572, les premiers Juifs n'apparaissent en Hollande qu'en 1591. L'esprit juif qui pénètre la Réforme a travaillé pour les Juifs, il leur a préparé les voies.

(3) Cf. Guizot, *op. cit.*, p. 64.

jours des textes sur quoi fonder ses actes, des textes pour couvrir ses déterminations. « Je crois vraiment que le Seigneur a dessein de délivrer son peuple de tout fardeau, et qu'il est près d'accomplir tout ce qui a été prédit au psaume 113. C'est ce psaume qui m'encourage. » Élu lui-même d'un Dieu qui n'était autre, à tout prendre, que le Jahvé de l'Ancien Testament, le Dieu des Juifs, Cromwell ne pouvait avoir que des sympathies pour le peuple élu, qui possédait en outre, ce qui ne gâtait rien, d'incontestables qualités commerciales et de l'argent en abondance, ce qui n'était point inutile à un chef de parti.

L'historien Graëtz a consacré aux rapports qui existaient entre les Juifs et les puritains quelques pages de sa grande histoire ; les travaux plus récents (1) n'ont fait que confirmer ses vues et ses conclusions en apportant de nouvelles précisions.

Familiarisés avec l'histoire, les prophéties et la poésie de l'Ancien Testament et pénétrés de l'esprit de la Bible, les Puritains reportaient le respect que leur inspiraient les Livres Saints sur le peuple qui en est le héros. Pour eux, c'était un vrai miracle que ce peuple, comblé de faveurs si extraordinaires et châtié avec une si rigoureuse sévérité, n'eût pas encore complètement disparu. Ils conçurent donc le désir de voir de leurs propres yeux cette antique race, de l'attirer dans la communauté de Dieu qu'ils voulaient créer en Angleterre. Ceux qui, dans l'armée de Cromwell ou le Parlement, rêvaient du prochain avènement du régne millénaire réservaient aux Juifs un rôle particulièrement brillant dans l'empire des saints. Prenant à la lettre certaines expressions des prophètes, un prédicateur puritain, Nathanel Holmès (Homesius), exprima le désir de devenir le serviteur d'Israël et de servir ce peuple à genoux. La vie publique, comme les sermons, reçut en quelque sorte une empreinte israélite. Si les membres du Parlement avaient parlé hébreu, on aurait pu se croire en Judée. Un écrivain émit même le vœu de célébrer le samedi, et non pas le dimanche, comme jour de repos. D'autres formulèrent le souhait que l'Angleterre adoptât les lois politiques de la Thora (2).

(1) Parm ices travaux on peut citer ceux de John G. Dow (*Hebrew an Puritan*), de Lucien Wolff (*Manasseh ben Israël, Manasseh ben Israëls mission to Oliver Cromwell, Cromwell jewish intelligences*), et de Albert Hyamson (*History of the Jews in England*, 1908.)

(2) Graetz, *op. cit.*, chap. v, p. 165.

C'est dans ce moment historique qu'on voit intervenir l'étrange figure d'un Juif originaire du Portugal et rabbin à Amsterdam, du nom de Manassé ben Israël.

Manassé ben Israël suivait avec émotion ce qui se passait en Angleterre, il y voyait l'annonce de l'arrivée prochaine du Messie et il déploya une activité fiévreuse pour hâter la réalisation de ses espérances. A sa profonde joie, un chrétien anglais, Édouard Nicolas, publia un plaidoyer chaleureux « en faveur de la noble nation juive et des enfants d'Israël ». Dans cet écrit, dédié au Long Parlement les Juifs, qualifiés de peuple élu, étaient traités avec une bienveillance à laquelle ils n'étaient pas accoutumés. A la fin, l'auteur y déclarait qu'il n'avait pas composé ce mémoire à l'instigation des Juifs, mais par amour pour son pays. Selon lui, les maux amenés par les guerres civiles et religieuses étaient un châtiment divin, parce que les Anglais avaient persécuté les Juifs (1), ces favoris de Dieu ; on devait donc tenir compte de cet avertissement, traiter les Juifs avec bonté et les accueillir en Angleterre. Après avoir démontré par de nombreux versets bibliques la prédilection de Dieu pour Israël, il rappelait les paroles d'un prédicateur qui avait cité dans le Parlement ce passage des psaumes : « Ne touchez pas à mes oints et ne maltraitez pas mes prophètes », et qui avait affirmé que les nations étaient heureuses ou malheureuses selon qu'elles se montraient justes ou malveillantes à l'égard des Juifs. « Il est donc de votre devoir, continuait-il, de favoriser les Juifs, de les consoler, de nous faire pardonner le sang innocent répandu dans notre pays et de les unir à nous par des relations amicales (2). »

Connaissant les dispositions si favorables de Cromwell et des puritains à l'égard des Juifs, Manassé ben Israël se mit en campagne afin d'obtenir pour ses compatriotes l'autorisation officielle de venir se fixer en Angleterre, où il n'y avait à ce moment que quelques négociants et financiers juifs qui avaient réussi à s'y glisser subrepticement mais qui vivaient sous un masque chrétien : ceux qu'on appelle les crypto-juifs, les Juifs cachés. Depuis les débuts de la révolution, ces crypto-juifs s'étaient montrés pour Cromwell des amis empressés, des agents précieux, ingénieux et dévoués ; « fixés

(1) En 1290, par un décret d'Édouard Ier, 15 000 Juifs furent chassés d'Angleterre.

(2) Graetz, *op. cit.*;

au bord de la Tamise, ils ont des amis, des parents, des espions, dans toutes les communautés juives du continent. Et puis il y a des colonies, ils sont partout... Par ces mille intelligences, c'est la diaspora tout entière au service de Cromwell. Et puis, il y a la puissance monétaire... (1) ».

Dans ces conditions, Cromwell, qui avait besoin d'argent et qui estimait à sa juste valeur le précieux concours que lui apportaient les Juifs, ne pouvait rester sourd à l'appel de Manassé ben Israël ; il lui réserva donc un accueil favorable, mais se heurta à l'opposition du Parlement. Quand Cromwell eut dissous le Long Parlement pour s'emparer du pouvoir (avril 1663), Manassé revint à la charge.

Le nouveau Parlement convoqué par Cromwell était composé de prédicateurs puritains, d'officiers imprégnés de l'esprit biblique, d'illuminés qui attendaient le règne millénaire du Messie, et tous professaient le plus grand respect pour les antiques institutions du judaïsme. Ainsi, ils proposèrent très sérieusement de composer le Conseil d'État de soixante-dix membres, sur le modèle du Sanhédrin de Jérusalem, et le général Thomas Harrison, un anabaptiste, voulut faire adopter pour l'Angleterre les lois mosaïques. Le Parlement accueillit donc avec la plus grande bienveillance la requête de Manassé ben Israël, à qui il envoya un passeport pour venir discuter la question du retour des Juifs en Angleterre (2).

Pour s'assurer le concours de l'opinion publique, Manassé fit imprimer et répandre une *Déclaration* où il mêle à des arguments d'un caractère mystico-messianique, adaptés à l'esprit du temps, des considérations d'un caractère essentiellement pratique : « Mon troisième motif, dit-il, est fondé sur le profit qui résultera pour la république, si elle daigne nous recevoir, car j'espère qu'il en résultera pour elle une grande bénédiction de Dieu et un commerce très abondant avec toutes les parties du monde, tant en exportation qu'en importation, sans que cela cause le moindre préjudice à la nation anglaise, mais au contraire pour son plus grand bénéfice. »

Les sentiments antisémites étaient si tenaces chez beaucoup d'Anglais, que la commission désignée pour examiner

(1) L. Hennebicq, *Genèse de l'impérialisme anglais*. Paris, 1913, p. 199.
(2) Graetz, *op. cit.*, chap. v, p. 167-168.

la requête du rabbin d'Amsterdam fit un rapport défavorable, malgré Cromwell qui régla lui-même la question par un compromis : *les Juifs furent autorisés en fait à venir s'établir en Angleterre, mais non en droit.* La situation fut régularisée quelques années plus tard, lors de l'accession de Charles II au trône. Quant à Manassé ben Israël, il était reparti pour la Hollande comblé d'honneurs et pensionné par Cromwell.

Après ce rapide exposé, il ne me paraît pas qu'on puisse contester l'étroite parenté, tant idéologique que pratique, tant directe qu'indirecte, qui lie l'un à l'autre le judaïsme et le puritanisme.

* * *

Si paradoxale que puisse paraître cette assertion, il n'en reste pas moins vrai que la plus grande création du génie judéo-puritain, ce sont les États-Unis d'Amérique.

S'il est inexact et exagéré de soutenir que ce sont les puritains qui ont les premiers peuplé et colonisé l'Amérique du Nord (1), il n'en reste pas moins indéniable qu'ils ont exercé sur l'organisation et la constitution du pays une influence absolument prépondérante, et qu'ils sont les authentiques créateurs de l'idéal américain.

Ce fut le puritain anabaptiste John Smyth qui rédigea les principes de gouvernement ecclésiastique que les pèlerins emportèrent avec eux sur le *Mayflower*, d'Amsterdam en Amérique, en 1620 (2).

Le fameux *covenant* du *Mayflower* est directement inspiré des idées de Smyth ; il émane essentiellement de ces puritains qui avaient « l'esprit façonné par la théocratie démocratique de l'Ancien Testament, les mœurs façonnées par la république démocratique de leurs églises (3) ». Ces puritains de la Nouvelle-Angleterre n'étaient ni moins « bibliques » ni moins judaïsants que ceux de la vieille Angleterre, tout au contraire ; les émigrants se recrutaient parmi les purs d'entre les purs, parmi les plus fanatiques et les plus radicaux ; et, comme un pays vierge s'ouvrait devant eux, ils purent passer à des essais de réalisation de leurs idées et de

(1) Cf. E. Bourgeois, *Manuel historique de politique étrangère.* 5e édit., Paris, 1911, t. Ier, p. 292.

(2) F. Palmer, *loc. cit.*, p. 801-802.

(3) E. Doumergue, in *Etudes sur la Réforme*, p. 817.

leurs théories. Bien qu'ils fussent nominalement sujets du roi d'Angleterre, les pèlerins, les colons du nouveau monde, considérant qu'ils ne relevaient que de Dieu seul, se donnèrent librement des lois nouvelles.

Rien de plus singulier et de plus instructif, écrit Tocqueville, que la législation de cette époque ; c'est là surtout que se trouve le mot de la grande énigme sociale que les États-Unis présentent au monde de nos jours. Parmi ces monuments, nous distinguerons particulièrement, comme l'un des plus caractéristiques, le code de lois que le petit État de Connecticut se donna en 1650. Les législateurs du Connecticut s'occupent d'abord des lois pénales ; et pour les composer, ils conçoivent l'idée étrange de puiser dans les textes sacrés : « Quiconque adorera un autre Dieu que le Seigneur, disent-ils en commençant, sera mis à mort. » Suivent dix ou douze dispositions de même nature empruntées *textuellement* au Deutéronome, à l'Exode et au Lévitique (1).

Si les émigrants puritains s'étaient fait des âmes de Juifs ; s'ils modelaient leurs institutions sur celles des anciens Juifs, cette terre promise que constituaient les États nouveaux offrait un terrain particulièrement favorable à l'action des Juifs proprement dits qui ne tardèrent pas à y affluer.

Comme l'affirme Sombart, en apportant d'irrécusables preuves à l'appui de son dire, « l'Amérique, dans toutes ses parties, est une *Judée* (2) ». Au moment où il entreprend l'étude « de l'influence des Juifs sur le développement de l'économie nationale de l'Amérique du Nord », l'éminent économiste ajoute : « ce qui signifie, pour le dire immédiatement de façon explicite, sur la formation des États-Unis d'Amérique (3) ». Le rôle des Juifs et celui des puritains est souvent si étroitement lié, si parfaitement semblable, qu'aucune distinction n'est possible. A quelques nuances près, c'est le même idéal religieux qui les anime, c'est une même conception du monde, de la vie et des intérêts économiques, qui les inspire et les dirige. Comme l'a dit le président Roosevelt, lors de la fête du deux-cent cinquantième anniversaire

(1) Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 13e édit., t. Ier, p. 45 ; cf. aussi E. Doumergue, *loc. cit.*, p. 829-830.

(2) Sombart, *op. cit.*, p. 31.

(3) *Ibid.*, p. 38 ; cf. aussi p. 38 et suivantes.

de l'arrivée des Juifs aux États-Unis, « les Juifs ont participé à la construction de ce pays (1) ».

Il n'est pas douteux que grâce à l'affinité intime du puritanisme et du judaïsme, les Juifs n'aient joué un rôle d'une importance capitale dans l'histoire des États-Unis.

*
* *

Sous l'influence des conceptions et de l'esprit judéo-puritain, les États-Unis sont devenus, de nos jours, la plus formidable puissance économique qui soit au monde ; ils s'offrent à nos yeux comme l'incarnation vivante de la plus grande civilisation *matérielle* qui se soit jamais vue sur la terre. Et cette civilisation est l'aboutissement logique des lointains principes historiques qui sont à son origine, elle est ce qu'elle devait être et tout ce qu'elle pouvait être. Cela peut-il nous satisfaire pleinement?... Taine notait, à propos des puritains d'Amérique :

Ils poussent jusqu'au bout ce grand esprit religieux et stoïque, avec ses faiblesses et ses forces, avec ses vices et ses vertus. Leur volonté tendue par une foi fervente, *tout employée à la vie politique et pratique*, invente l'émigration, supporte l'exil, repousse les Indiens, fertilise le désert, érige la morale rigide en loi civile, institue et arme l'Église, *et sur la Bible fonde l'État.*

Ce n'est pas d'une pareille conception de la vie qu'une littérature peut sortir. L'idée du beau y manque, et qu'est-ce qu'une littérature sans l'idée du beau? (On peut étendre ces considérations à tous les arts et à toutes les disciplines ; ce sont *deux mondes* qui sont en présence.) L'expression naturelle des mouvements du cœur y est proscrite, et qu'est-ce qu'une littérature sans l'expression naturelle de mouvements du cœur? Ils ont aboli comme impies le libre drame et la riche poésie que la Renaissance avait portés jusqu'à eux. Ils rejettent comme profanes le style orné et l'ample éloquence que l'imitation de l'antiquité et de l'Italie avait établis autour d'eux. Ils se défient de la raison et sont incapables de philosophie. Ils ignorent les divines langueurs de l'*Imitation* et les tendresses touchantes de l'Évangile. On ne trouve dans leur caractère que virilité, dans leur conduite qu'austérité, dans leur esprit qu'exactitude. On ne voit parmi eux

(1) Cité par Sombart, *op. cit.*, p. 39. Voir aussi dans le même sens la citation empruntée à un discours du président Cleveland.

que des théologiens échauffés, des controversistes minutieux, des hommes d'action énergiques, des cerveaux bornés et patients, tous préoccupés de preuves positives et d'œuvres effectives, dépourvus d'idées générales et de goûts délicats, appesantis sur les textes, raisonneurs secs et obstinés qui tourmentent l'Écriture pour en extraire une forme de gouvernement ou un code de doctrine. C'est exactement l'esprit talmudiste. Rien de plus étroit et de plus laid que ces recherches et ces disputes (1)

Dans ses grands traits, cette page de profonde psychologie garde toute sa signification pour notre temps. L'esprit judéo-puritain, fidèle à ses origines, est resté semblable à lui-même, mais son influence s'est étendue sur le monde.

A un point de vue élevé, c'est à juste titre qu'on peut parler d'une judaïsation des sociétés contemporaines et de la culture moderne. Nous sommes dominés par les principes éthico-économiques issus du judaïsme, et l'esprit de révolte qui travaille le monde l'incline encore à s'enfoncer plus avant dans cette voie. Car, c'est au nom d'un idéal éthico-économique renforcé, que le socialisme et la révolution mènent leurs batailles.

Mais l'histoire est mouvante et les destinées sont changeantes. Triomphant aujourd'hui avec sa conception toute matérielle, toute économique du monde, avec sa morale utilitaire, et ses conceptions humanitaires, l'idéal judéo-puritain n'est point assuré du lendemain. Une autre civilisation reste possible. A-t-on le droit, sans encourir la ridicule accusation de pousser aux « pogromes », de signaler, en tentant de la combattre, cette prépondérance des *valeurs* juives dont des Juifs exclusifs et révoltés sont les défenseurs fervents et les gardiens vigilants? A-t-on le droit de se dresser contre un idéal qu'on réprouve? Nous le croyons et c'est le sentiment qui a inspiré cette étude.

GEORGES BATAULT.

(1) TAINE, *op. cit.*, t. II, p. 380-381.

Le Barbier de Séville

Il est au répertoire de l'Opéra-Comique. Mais il y est en nom plutôt qu'en fait. Pour une fois qu'on le joue, on « donne » dix fois *la Tosca* ou *Madame Butterfly*. Nietzsche avait raison : « Il faut méditerraniser la musique. » Encore faudrait-il ne pas oublier qu'il y a plusieurs espèces de musique méditerranée. Aussi bien nous avons beau faire, nous Français, et en français, *le Barbier de Séville* n'égalera jamais *Il Barbiere di Siviglia*. Celui-ci, nos chanteurs, notre chant, notre langue, tout enfin, comme dit Stendhal, « en nos climats raisonneurs », tout concourt à le dénaturer. Certain Bartolo d'hier, tel Figaro d'aujourd'hui, n'était et n'est pas sans mérite. Surtout on ne saurait, quand on écoute Mme Ritter-Ciampi, souhaiter une mieux chantante Rosine. « *Ma!... Ma!...* » comme dit Rosine elle-même. Mais Almaviva, trop souvent ! Mais l'orchestre ! Mais l'ensemble musical et scénique ! Et le détail également ! A l'Opéra-Comique, c'est l'ouvrage entier qu'il s'agirait de reprendre, de ranimer, de remettre en train. Son train véritable est autrement vif que sa présente allure. La coupe italienne, en deux actes, au lieu de quatre, à la française, est également préférable. Deux actes, avec entr'acte d'une demi-heure, voilà comme j'aimerais entendre *Il Barbiere*. Voilà comme je viens de le relire à votre intention, d'une traite

ou d'une haleine, à peu près ainsi qu'il fut écrit. Rossini, dit-on, n'aurait demeuré que dix ou quinze jours à le faire. Pour le défaire, il ne fallut qu'une soirée, la première. Mais la seconde suffit à le refaire et à le venger. L'histoire des origines du chef-d'œuvre et de ses commencements est connue. On sait quelles précautions il fallut prendre, et que d'abord elles furent inutiles. Oser écrire un autre *Barbiere* après celui de Paesiello parut aux Romains, de la part d'un jeune homme de vingt-quatre ans, plus qu'une imprudence, plus qu'une insolence, une impiété. Le titre au moins de l'opéra nouveau, par égard pour l'ancien, fut changé, à demi. *Il Barbiere di Siviglia* devint *Almaviva, o l'inutile precauzione.* Cela, confessait humblement Rossini, pour bien affirmer « les sentiments de respect et de vénération dont l'auteur de la musique du présent ouvrage est animé pour *il tanto celebre Paesiello* ». Rossini de plus, « afin de ne point encourir le reproche de rivalité téméraire à l'égard de l'immortel auteur, son devancier, avait exigé que le *Barbiere* fût entièrement versifié de nouveau et qu'on y ajoutât une certaine quantité de nouveaux morceaux de musique, lesquels d'ailleurs étaient réclamés par le goût théâtral moderne, si changé lui-même depuis l'époque où le célèbre Paesiello écrivit sa musique. » Au nombre de ces morceaux figuraient « les chœurs indispensables à l'effet musical en un théâtre de dimensions considérables ». Ce théâtre était l'Argentina, où *le Barbier* fut représenté le 20 février 1816 (1).

Tant d'excuses anticipées ne servirent de rien. Comme on l'a dit d'un autre chef-d'œuvre, *le Barbier* tomba, mais du ciel, et dès le lendemain il y remonta. Journaux et « relations » de l'époque portent témoignage de sa chute et de son relèvement. La Righetti-Giorgi, qui la première chanta Rosine, a raconté les cabales formées d'avance contre l'ouvrage et contre l'auteur. « Voilà, disait-on, jusqu'où peut se porter l'orgueil d'un jeune audacieux. Il se met dans l'esprit d'anéantir le nom immortel de Paesiello. Eh bien ! tu t'en apercevras, insensé, tu t'en apercevras. » Rossini s'en aperçut en effet, sans trop s'en émouvoir. Au dire de sa

(1) Nous empruntons ces renseignements et ceux qui suivent à la très intéressante conférence donnée par M. Alberto Cametti à l'Académie de Sainte-Cécile à Rome le 21 février 1916, exactement le lendemain du centenaire de la première représentation du *Barbiere* (*La Musica teatrale a Roma cento anni fà*).

principale interprète, la sérénade d'Almaviva, l'air de Figaro, le duo de Figaro et du comte, furent écoutés avec mépris. « Après ma cavatine (*Una voce poco fà*), les spectateurs m'honorèrent d'une triple salve d'applaudissements. Rossini se leva pour remercier. Lui qui faisait le plus grand cas de ma voix, se tourna vers moi et, de son clavecin, me dit en plaisantant : « *Ah! natura!* » Tu peux bien la remercier, lui répondis-je en souriant, car sans elle, pour le moment, tu ne te serais pas levé de ta chaise. » On crut alors que les choses allaient mieux tourner. Pas du tout. Nous chantâmes, Zamboni et moi, le beau duo de Figaro et de Rosine, et l'envie, redoublant de violence, déchaîna ses pires fureurs. On sifflait de toutes parts. Quand vint le finale, composition classique, et qui ferait honneur aux premiers compositeurs du monde, ce ne fut qu'éclats de rire, hurlements, sifflets perçants qui ne cessaient que pour reprendre plus fort. Au moment du bel unisson : *Quest' avventura*, une voix rauque, du haut du poulailler, jeta ce cri : « Voilà l'enterrement du « duc Cesarini (1). » Il n'en fallut pas plus. On ne saurait croire à quels outrages Rossini fut en proie. Cependant, il demeurait impassible au clavecin et semblait dire en lui-même : « Pardonne, Apollon, pardonne à ces messieurs, car ils ne savent ce qu'ils font. »

« A la fin du premier acte, le maëstro s'avisa d'applaudir, non sa musique, mais ses interprètes, qui vraiment avaient bien fait leur devoir. Une partie du public prit fort mal la chose. La représentation terminée, Rossini quitta le théâtre, comme eût fait un spectateur indifférent. Et moi, l'âme toute pleine de la mésaventure, je me rendis chez lui pour le réconforter. Mais il n'avait pas besoin de mes consolations, car il dormait tranquillement. »

Le lendemain, pour ne pas reparaître au clavecin, Rossini se déclara malade. Témoin de sa défaite, il ne le fut pas de son triomphe. L'opéra cette fois s'acheva dans une apothéose. Aussitôt les spectateurs se portèrent en foule sous les fenêtres du maëstro. Le bruit des acclamations, la lumière des torches le réveillèrent. Ses amis, ses partisans, firent irruption dans sa chambre. Ce soir-là, Rossini fut vraiment l'homme que la gloire, sinon la fortune, vient trouver dans son lit.

(1) Le propriétaire du théâtre Argentina qui venait de mourir

Dans l'histoire entière de la musique, il n'existe peut-être pas un chef-d'œuvre que l'on puisse définir d'un seul mot, comme *le Barbier de Séville*, en le qualifiant de spirituel. L'esprit fait à peu près, à très peu près, toute la beauté de l'ouvrage, et l'esprit tel que l'entendait Sainte-Beuve, justement à propos de Beaumarchais : « Je prends le mot d'esprit avec l'idée de source et de jet perpétuel. »

Au début du chapitre sur *le Barbier de Séville*, dans sa *Vie de Rossini*, Stendhal assure qu'un dilettante auquel il l'avait soumis lui donna ce conseil : « Allons, mettez-vous à l'ouvrage sérieusement. Ouvrons la partition. Je vais vous jouer les principaux airs. Faites une analyse serrée et raisonnable. » Ouvrons la partition à notre tour et jouons, de mémoire au moins, les principaux airs. Mais prenons premièrement, avec Stendhal encore, les précautions que toute critique musicale comporte et même commande : « Parler peinture dans un livre et louer des tableaux est déjà d'une difficulté épouvantable. Mais les tableaux laissent au moins des souvenirs distincts, même aux sots. Que sera-ce de parler musique ! A quelles phrases singulières et ridicules ne sera-t-on pas conduit ! Le lecteur pense qu'il n'ira pas chercher les exemples bien loin. » Nous aussi, nous prions le lecteur de nous excuser d'avance, et de nous suivre.

L'ouverture du *Barbiere di Siviglia* avait déjà servi précédemment à deux ou trois opéras de Rossini, dont l'un au moins, d'après son titre, *Aureliano in Palmira*, ne devait rien avoir d'un opéra-bouffe. Ouverture « passe-partout », j'ignore comment elle ouvrait l'*Aureliano*, mais chacun sait comment elle ouvre *Il Barbiere*. D'abord avec quelle grâce, et, dès le début de l'*andante*, par quelle cantilène aux contours agréables et comme arrondis. *Ore rotondo*, disaient les anciens. Ainsi chante la première mélodie. Mais déjà voici l'*allegro*. Très différent, tout en accords détachés, en notes brèves, il nous rappelle aussitôt que l'esprit en musique a pour élément principal — je ne dis pas unique — le mouvement. Aussi bien, c'est ce dont chaque page de la partition nous fera souvenir. La musique tire du mouvement des effets autrement variés et puissants que ne fait la parole. D'abord elle se meut dans un espace infiniment plus large : elle monte plus haut et descend, ou tombe, plus bas, mais surtout elle se meut avec plus de rapidité. La voix ne saurait parler, sous peine de devenir inintelligible, aussi vite

qu'elle chante, ou que joue un instrument. Les vocalises, les traits, qui peuvent être spirituels, sont des éléments de musique pure, où n'intervient pas la parole. C'est à l'infini que la musique multiplie et précipite les sons. Elle crible en quelque sorte l'espace de points lumineux et mobiles. Sans perdre un quart de seconde, elle divise, éparpille le temps en parcelles brèves ; on dirait que toutes vibrent et vivent, qu'elles miroitent et scintillent toutes. Et voilà pourquoi, de ces deux « soleils tournants » que sont *le Barbier* de Beaumarchais et celui de Rossini, le second, et cela dès l'ouverture, tourne encore le plus vite et jette le plus de feux.

Esprit et rien qu'esprit, disions-nous du *Barbier* rossinien. A quoi nous ajoutions que c'est peut-être un peu trop dire, ou ne pas dire tout à fait assez. Observons que l'*allegro* de l'ouverture commence en mode mineur. Il n'en faut pas davantage pour mêler à la vivacité du mouvement un grain de poésie, une ombre de rêve. Elle passe, elle ne fait que passer, mais ce passage, ce mélange, est quelque chose de délicieux. Nous en retrouverons ailleurs d'autres exemples (1). *Piano, pianissimo, senza parlar.* Ce premier petit chœur a la simplicité, le naturel d'un exorde par insinuation. Tout chante déjà, tout n'est que mélodie et « mélodie infinie », d'une certaine manière. Pas un vide, pas un moment de faiblesse ou de langueur. Un thème sort du thème précédent comme de son origine, ou de son auteur. Il en procède, il lui ressemble et porte en soi la vertu du même principe : principe de vie, de jeunesse et de joie.

A quoi pensait Stendhal en écrivant : « L'air du comte Almaviva est faible et commun. » J'y trouve bien plutôt cette « fraîcheur » qu'il vante en d'autres rencontres et qui le faisait, à chaque mesure, sourire de plaisir. Dès le début, on dirait qu'il s'ouvre, cet air, qu'il s'épanouit. *Spunta la bella aurora.* Quelle ampleur donne à ces mots un simple intervalle (de septième), que l'aurore en effet semble remplir, inonder de lumière ! Et puis, sur le seuil du mélodieux ou mélodique chef-d'œuvre, saluons la mélodie souveraine, qui sur lui tout entier régnera ; la mélodie italienne, « simple, nue et seule, comme dans le temple, la colonne de Paros » (2). Vienne enfin, dès la première phrase, une cadence en mode

(1) La même remarque peut s'appliquer à l'ouverture — très rossinienne — de *la Muette de Portici*.

(2) D'Annunzio.

mineur ; alors, ne fût-ce que l'espace d'un instant, mais qu'il faut saisir, il nous semble de nouveau qu'une vague douceur et comme un souffle, non plus de l'esprit mais de l'âme, effleure la cantilène et furtivement l'attendrit. A l'esprit maintenant, à l'esprit seul, de se donner carrière. Brusquement il éclate et fait tout éclater, l'orchestre d'abord, puis la voix. Explosion magnifique et peut-être sans égale dans l'histoire de la comédie lyrique. *Largo al factotum della città, largo!* Musicaux, littéraires, j'en appelle à tous vos souvenirs. Qu'est-ce, je vous prie, que l'entrée même du Figaro qui parle, auprès de l'irruption du Figaro qui chante ! Mais ce qu'il faut ici, de toute nécessité, c'est l'idiome natal, c'est ce *Largo!* dont la musique deux fois, la seconde surtout, par l'accent, par l'intervalle d'octave, accroît démesurément l'ampleur. Qui ne sentirait tout ce que le mot français : *Place!* au lieu du *Largo* italien, a de maigreur et de sécheresse ! Le répertoire abonde en certains airs, généralement « de bravoure », et qu'on peut qualifier de professionnels : nous avons l'air du soldat, voire de l'officier, (de terre ou de mer), celui de la servante, ou de la soubrette, celui du toréador, et combien d'autres ! Mais cet air de barbier les éclipse tous. Que de métiers, en passant, en courant, il énumère ! *Quà la parucca, presto la barba, quà la sanguigna, presto il biglietto!* Que de portraits, à la course également, de portraits féminins, il esquisse ! Miracle de vitesse, de volubilité verbale et sonore, cet air en est un aussi d'abondance et de variété. Plus il se précipite et plus il se renouvelle. Thèmes ou motifs y jaillissent en foule. « Conducteurs » à leur manière, c'est à grandes guides, à fond de train, que ces motifs-là conduisent. Rien ne les arrête, ne les retarde, ou ne les embarrasse. Cette musique n'a peur de rien. Hardiment, sans préparation, qu'elle jette, qu'elle plaque de toutes ses forces un ton à côté d'un autre ton, ils se feront chanter l'un l'autre, que dis-je ! crier, mais crier de joie.

Stendhal a finement compris le duo suivant, entre Figaro et le comte : *All' idea di quel metallo.* « Les premières mesures, dit-il, expriment d'une manière parfaite l'omnipotence de l'or aux yeux de Figaro. L'exhortation du comte : *Su vediam di quel metallo*, est bien, au contraire, d'un gentilhomme de qualité qui n'a pas assez d'amour pour ne pas s'amuser en passant de la gloutonnerie subalterne d'un

Figaro à la vue de l'or. » La double remarque est d'un psychologue. Un musicien ne goûtera pas moins, après la phrase vive et sautillante de Figaro, la réplique du comte, plus liée, plus chantante, et le ton élégant par où, dans un ton nouveau, la phrase de Figaro s'y rattache ou s'y rajuste. En pleine lumière, et peut-être à la longue, éblouis, souhaitez-vous, une fois de plus, un peu d'ombre? Écoutez Figaro conseiller à son maître de feindre tantôt l'ivresse. Il y a là quelques mesures divines, où le mode mineur encore, avec quelle discrétion, quelle délicatesse et quelle brièveté! répand je ne sais quelle teinte, ou demi-teinte de vague, mais exquise poésie. Une telle musique a de quoi ravir ceux-là même qui s'excusent — à moins qu'ils ne s'en vantent — de n'être pas musiciens. Jules Lemaître disait un jour à certain critique musical de notre connaissance et de ses amis : « Entre toutes les folies humaines, la critique musicale m'a toujours paru la plus folle. » Pardon. Non pas toujours, car une fois au moins, pendant une demi-heure, Lemaître a parlé de musique, et, comme il faisait de toute chose, délicieusement. C'était en 1876. Jeune professeur de rhétorique au lycée du Havre, on l'avait chargé de prononcer le discours de distribution des prix. Il choisit pour sujet la musique, parce qu'il prétendait n'y rien entendre et que, partant, il lui serait facile de se montrer original. Mais il y entendait quelque chose, à certaine musique du moins, et ce peu de mots le fait assez voir : « Aimez-vous la gaieté brillante, l'ironie ailée? Laissez là la prose de Beaumarchais. Voici la Rosine de Rossini, soulignant ses : *Mais!* d'une note brève et malicieuse. » Telles sont, de la première à la dernière, les notes de la fameuse cavatine : *Una voce poco fà*. A ces notes, piquées ou perlées, à ces traits, à ces roulades, à ces fioritures, nous supplions seulement mesdames les chanteuses de n'en point ajouter d'autres. Il y en a tout juste ce qu'il faut. Nous sommes d'ailleurs assuré que ces dames ne nous écouteront pas et que Rossini, s'il revenait au monde, ne manquerait pas de leur demander, comme il fit naguère à l'une d'elles, aussitôt le morceau fini : « C'est charmant. De qui est-ce? »

Stendhal observe avec raison que, par son caractère dramatique, l'air de la *Calunnia* forme « un contraste admirable avec la légèreté de tous les chants qui précèdent ». On sait que Rossini, peu de mois après le *Barbiere*, a replacé le

motif en *crescendo* sur lequel cet air se développe, dans le dernier duo d'*Otello*. Par où sans doute il aura voulu marquer, et rappeler musicalement, que la calomnie causait la mort de Desdemone ! Le musicien du *Barbiere* a fait de Basile une basse profonde. Et si, comme on n'en peut douter, cela seul assombrit, amplifie le personnage, c'est donc qu'on le surcroît d'expression et de puissance résulte d'abord du genre et de la qualité de la voix. Mais il provient d'ailleurs encore. Tout est mouvement et verve descriptive dans le *crescendo* qui commente le début de la célèbre tirade. On sait avec quel art est préparée l'explosion finale, avec quelle violence elle se poursuit.

Come un colpo di cannone,
Un tremuto, un temporale,
Un tremuto generale
Che fa l'orrido ribombar.

La musique arrive alors au paroxysme de la sonorité. Mais avec les paroles suivantes, qui dépeignent non plus la marche et le progrès, mais l'effet de la calomnie, à quoi tombe et se réduit ce terrible fracas ! A quelques maigres, misérables notes, singulièrement éloquentes par leur misère et leur maigreur même. *Il meschino rimbomba.* Syllabe par syllabe, la voix, lugubre et presque sépulcrale, détache, distille ces trois mots. Après le maximum des sons, tout de suite après, en voici le minimum, presque le néant, image de cet autre néant qu'est devenu « le malheureux calomnié ». Et c'est, dans l'ordre musical, quelque chose d'analogue aux diminutifs avilissants de Shakespeare : « Œuf de pou ! Cri-cri de cheminée ! Aune et trois quarts d'aune ! » Mais déjà les notes, piquées et brèves tout à l'heure, s'allongent et s'appesantissent. Après un léger dédain, c'est un mépris écrasant qu'elles signifient. Il n'est pas dans l'habitude ni dans la nature même de la musique d'être méchante. Une fois pourtant elle a su l'être, en ce peu de mesures où son esprit est fait d'ironie amère et d'insultante pitié.

Il n'est fait que de malice et de grâce moqueuse dans le duo qui suit, entre Rosine et Figaro. En quelques notes seulement, quel petit chef-d'œuvre de coquetterie, de feinte pudeur, que l'aveu et la remise du billet préparé d'avance. « *Un conte che parla. Favellar in musica* ». Sur les lèvres en fleur du jeune Pesarese, comment les Romeins ne le recon-

nurent-ils pas, dès le premier soir, ce langage italien, ce langage qui parle, qui chante et qui rit à la fois ! Partout ici le verbe s'accorde avec le son, ou plutôt le son tantôt raffine encore l'esprit du verbe, et tantôt le fortifie. *Largo al factotum... Largo! — Per un barbiere di qualità!* Là c'était un intervalle, c'était un *saltus* de la voix qui faisait la puissance de l'intonation. C'est l'accent, ou l'*ictus* ici, lorsque vient et revient, renforcé à chaque retour, la tonitruante apostrophe de Bartolo : *Vi consiglio, o mia carina.* Pour cette fois, la traduction n'est pas traîtresse. (*Pensez vous qu'il soit bien facile!*) Elle permettait hier encore au grand comédien lyrique qu'était Lucien Fugère d'atteindre, même en français, à l'amplitude et comme à l'envergure de l'original italien.

Nous voici devant le vaste finale, par où se termine le premier acte du *Barbiere* et, du *Barbier*, le second. « Composition classique », disait — nous l'avons vu — la première Rosine, « et qui ferait honneur aux plus grands compositeurs du monde ». Je ne vois à mettre au-dessus, dans le même genre, que le premier finale des *Noces de Figaro.* Tout le monde connaît l'ordonnance, la suite et l'accroissement continu du finale rossinien. *Genuit autem... genuit autem.* Un duo devient un trio, lequel engendre un quintette, d'où procède un sextuor, qui se change, à l'arrivée de la garde, en un concert de voix d'où jaillit, en manière de péroraison, un unisson foudroyant. Si l'on en croit la scolastique, il n'est de science que du général. Mais que d'esprit ici dans le particulier et dans le menu détail ! Spirituelle par le rythme, par de brusques éclats et comme des bourrades sonores, la démarche faussement avinée et soldatesque du comte Almaviva. Spirituels encore, par l'énergie et l'aplomb d'un intervalle d'octave, les *Dottor Bartolo!* qui rectifient les appellations moqueuses et volontairement erronées : *Balordo! Bartoldo!* Spirituelle enfin la présentation du billet de logement, et certain : *Eccolo quà!* trois fois jeté, d'une voix légère, sur les trois notes montantes d'un accord parfait, et d'où va s'envoler, plus vive encore peut-être, la phrase : *Ah! venisse il caro oggetto!* délicieuse de grâce, de jeunesse et d'amoureux désir.

Soudain, l'appel de la garde change l'atmosphère et je dirai la température sonore. Brûlante tout à l'heure, surtout depuis l'arrivée de Figaro, il suffit d'une modulation pour

la refroidir, pour la glacer. Et cela sans tomber dans le drame, ou le côtoyer ; sans quitter l'esprit, ni même le rire — dissimulé seulement — de la comédie. Pour sérieux que soit l'ensemble, le *pezzo concertato* qui suit, il ne fait pas disparate. Belle page de polyphonie vocale, la musique pure y retient un instant l'action, comme pour la ramasser et la déchaîner avec plus de violence. C'est beau, nous venons de le dire, le concert des voix. Que dire maintenant de leur unisson, de cette coulée sonore qui semble tout emporter, tout dévorer sur son passage ! Avec cela, comme il est solide, le thème, et d'aplomb ! Merveille de vitesse, il en est une autre, et non moindre, de vigueur. Il éclate en ce ton d'*ut* majeur où Gounod aurait voulu, disait-il, se bâtir une cellule. Rossini, lui, ne s'y renferme point, mais plutôt il s'y élance, il s'y emporte en une course, en une charge impétueuse, irrésistible. Vient-il à s'en éloigner, pour quelques secondes à peine, c'est par un écart dont le naturel seul égale l'audace, et pour y rentrer bientôt avec autant d'éclat qu'il en était sorti. Je ne vois, chez Rossini, de comparable à ce brusque changement de ton, qu'un changement de mode, également soudain : le fameux passage du mineur au majeur à la fin de la prière de *Moïse*. La surprise, la secousse est la même ici dans l'ordre du mouvement et de la joie, là dans celui de la majesté. « Laissez là, dirait encore et plus que jamais Jules Lemaître, laissez là la prose de Beaumarchais », de peur que la musique de Rossini l'écrase par la puissance autant qu'elle la surpasse par la rapidité.

Enfin, dernier avantage de la musique, tandis que les personnages de la comédie parlée n'ont et ne peuvent avoir de l'esprit que tour à tour, ceux de la comédie lyrique en ont tous à la fois. Écoutez ce *tutti* prodigieux — et si simple — cet unisson roulant comme le tonnerre, vous aurez l'impression que l'esprit qui l'anime et le précipite s'accroît à l'infini, et que ce n'est plus seulement le cas ou l'aventure de quelques personnages, mais l'humanité même et tout entière, dont la musique ici fait un objet d'unanime, universelle et folle risée.

Après, aussitôt après, et comme au sortir de ce tumulte, *pace et gioja sia con voi*. C'est bien la paix, avec la joie, que répand en nous, dès les premières notes, le salut aimable, j'allais dire câlin et patelin du faux disciple de Basile. Après le soldat en goguette, voici le jeune bachelier. « Quel état et

quel état ! » Et comme la musique les représente et les discerne tous deux ! *Pace e gioja sia con voi!* La courbe sonore est d'une exquise élégance, avec le *glissando* de la voix qui monte sur le mot *voi*, en même temps que la tête, par un geste naturel, inévitable, s'incline. Et cela, grâce à je ne sais quelle secrète harmonie, sans que se contredisent les deux éléments de l'expression. En vérité, je ne saurais me plaindre, avec Stendhal, que « le comte répète trop souvent : *Pace e gioja.* » Je n'en éprouve aucune impatience et volontiers je trouverais à l'une de ses redites — en mineur — cet accent, déjà signalé, de vague poésie et de sensibilité, qui ne fait que passer à travers la musique de Rossini, mais qui, tout de même, y passe. Détail peut-être, mais précieux. Détail aussi, dans l'ensemble de la partition, l'air — unique et qu'on n'écoute guère — de la duègne : *Il vecchiotto cerca moglie.* Écoutez-le... Mais non : il faudrait l'entendre comme je l'entendis un soir chanter par l'Alboni déjà vieille, chez elle, assise dans un fauteuil où la retenait un embonpoint encore appesanti par les ans. Alors, dès les premières notes, surtout à celles-là, je crus trouver une résonance singulière. Derrière la rondeur, la bonhomie un peu goguenarde de la chanson, j'entrevis une force mystérieuse, je ne sais quoi de grave, de profond et qui fut près de m'émouvoir. Ainsi, dans la *Mireille* de Gounod, chante et gronde tout bas, en commençant, la chanson de Taven : *Voici la saison, mignonne.* Ainsi la musique parfois dépasse le sujet, déborde le personnage et mène plus loin, beaucoup plus loin, notre rêve ou notre illusion.

Si l'on connaît à peine l'air de la duègne, c'est une page célèbre entre toutes que le quintette précédent. Le *Buona sera!* qui le termine chante en toutes les mémoires. Peu de mélodies sont aussi populaires. Il semble que ce mot seul, et tout simple : *Bonsoir!* ait trouvé là — pour toujours — son expression musicale ou sa formule sonore. Formule unique et répétée sans cesse, mais sans cesse renouvelée par un changement de ton, ou de voix, et par conséquent de caractère. Formule élégante, spirituelle, narquoise, tout cela tour à tour, ou en même temps, elle va, vient, revient et revient encore, et telle en est la grâce, la finesse et la gaieté, que chaque fois qu'on l'entend, on croit l'entendre pour la première fois.

Là finit pour nous le *Barbier.* On aimerait quitter le

théâtre sur ce *Buona sera*, sur cet adieu dont rien dans la scène finale n'égalera le charme, et je prends le mot au sens de sortilège et d'enchantement. Pourtant on ne saurait souscrire aux réserves de Stendhal, non pas sur le dernier et délicieux *terzetto*, mais sur le trio, très développé, qui précède : « Rosine trouve son amant fidèle, après l'avoir cru, dans toute la force du terme, un monstre d'ingratitude comme de bassesse, un homme qui la vendait au comte Almaviva ; Rosine, dans ce moment de bonheur, l'un des plus ravissants qu'il soit donné à l'âme humaine de connaître, l'ingrate Rosine ne trouve à nous chanter que des *fioritures*... Ces *fioritures*, dignes d'un joli concert, ne sont sublimes pour personne, mais Rossini a voulu les faire amusantes pour tout le monde, et il y a réussi. »

Aussi bien, il ne s'agissait pas, même ici, d'être sublime, mais seulement d'amuser tout le monde, jusqu'au bout et, comme Stendhal encore le dit ailleurs, d'exprimer « un parti pris dans une affaire de galanterie », non pas d'amour. *Opera buffa*, *Il Barbiere* n'est pas autre chose. Voilà le ton ou le style de tout l'ouvrage. Pour le comprendre, et toujours d'après Stendhal, pour le comprendre et pour s'y plaire, « chose bien avantageuse, il n'est pas nécessaire d'avoir ce que les gens romanesques appellent de l'âme ». Assurément, l'âme ici n'est pas en cause, n'est pas en jeu. D'autres chefs-d'œuvre de la comédie musicale, le *Matrimonio segreto*, les *Noces*, *Falstaff*, lui feront sa part. *Le Barbier* n'est un chef-d'œuvre que d'esprit. Mais avec quelle finesse, et parfois quelle puissance ! Il ne produit en nous que la joie. Mais avec quelle abondance, quelle plénitude ! Ou plutôt, s'il était permis, sans offenser les convenances littéraires, de mêler le profane et le sacré, nous dirions : « La joie entre en nous lorsqu'elle est médiocre ; mais nous entrons dans la joie quand elle surmonte la capacité de notre âme, qu'elle nous inonde, qu'elle regorge, et que nous en sommes absorbés (1). » Voilà la joie dont *le Barbier de Séville* est une source immortelle. Dans le temps — et je ne parle que du temps musical — où nous sommes, il fait bon s'y plonger. On le sait, on ne le sait que trop, la musique aujourd'hui ne rit plus guère. Elle se guinde, se raidit et se renfrogne. Elle finira par se proposer, que dis-je, par s'imposer à nous comme un

(1) Saint Augustin.

des modes supérieurs de l'ennui, comme une des formes éminentes de la délectation morose. Défendons-nous, détendons-nous. Lisons, relisons *le Barbier*, s'il nous est trop rarement donné de l'entendre. Alors, autour de nous, en nous, tout nous paraîtra facile, heureux et léger. Depuis trop longtemps, nous vivons comme ces captives que veut en vain délivrer l'Ariane de MM. Maeterlinck et Dukas, dans la tristesse et dans les ténèbres. Certes, nous ne sommes point insensibles au mystère de l'ombre, aux enchantements de la nuit. Des lueurs, des rayons la traversent, et nous tâchons de les saisir. Mais nous ne ressemblons pas aux jeunes prisonnières, nous n'avons pas leur âme, étrangement fidèle à leur prison. Et c'est pourquoi, dès que nous reprenons contact avec une œuvre libératrice, nous ne demandons qu'à nous élancer avec elle, et par elle, vers la liberté, la lumière et la joie.

CAMILLE BELLAIGUE.

Le principe des nationalités et l'Europe centrale

Un des traits caractéristiques de tous les pays de l'Europe centrale au lendemain de la guerre, soit qu'ils y soient nés, soit qu'ils s'y soient développés, est un impérialisme impénitent à base de nationalisme quintessencié. On a pris l'habitude de parler des principes du président Wilson et de lui attribuer la paternité de la fameuse formule : droit de chaque pays à se diriger lui-même.

Si le président Wilson était vraiment l'auteur du principe de libre gouvernement des nationalités, son nom devrait être voué à l'exécration publique ; car le principe des nationalités va allumer plus de guerres que le monde n'en a jamais vues. Cent peuples divers qui vivaient en paix les uns avec les autres, sous la tutelle plus ou moins rude d'un maître commun, se sont vus soudain affranchis et sitôt libres s'arment jusqu'aux dents et donnent libre cours à l'expansion d'une haine qu'une sage politique les avait obligés de contenir jusqu'alors. Le principe des nationalités a préexisté à la guerre ; il a été une des forces agissantes de l'Europe du dix-neuvième siècle. Mais on s'efforçait de ne pas la laisser s'épanouir dans le plein air des places publiques et les gouvernements sentaient le danger des forces explosives qu'il contenait.

Il y avait fort peu de pays qui fussent homogènes. L'Espagne s'était débarrassée depuis longtemps de tout élément étranger. L'expulsion des Maures et celle des Juifs en avait

fait le pays au sang le plus pur d'Europe, et le plus pauvre. Dès le seizième siècle, elle entre dans la décadence politique et économique dont elle n'est pas sortie. Et elle pourrait être qualifiée d'homogène si elle n'avait pas eu, au siècle dernier, le réveil des aspirations autonomes de la Catalogne.

La France n'avait pas et n'a pas d'allogènes (1) (sauf 400 000 Allemands de la Sarre pour quinze ans) ; l'Angleterre non plus, mais elle a les Irlandais ; l'Italie n'avait pas d'allogènes et voyait, au contraire, une partie de ses nationaux sous le joug étranger (elle en a aujourd'hui quelque million). Mais une fois sortis de ces quatre pays, on ne trouvait plus en Europe qu'empires où la question des allogènes jouait un rôle considérable.

L'Allemagne, dans son appétit impérialiste, avait avalé des millions d'allogènes, les Alsaciens-Lorrains protestataires jusqu'au bout, les Danois des duchés, les Polonais de la Haute-Silésie, de la Posnanie et de la Prusse orientale.

L'Allemagne a toujours été extrêmement maladroite dans le traitement de la question des allogènes. Elle a souffert ici de ce manque de psychologie qui est un de ses défauts irrémédiables. Elle employait la manière forte, la seule qu'elle connaisse et, malgré la richesse qu'elle apporta aux pays annexés, entraînés dans le grand mouvement de prospérité de l'empire, l'Allemagne fut détestée par ses allogènes. Pendant la guerre sur les marches de l'Est et de l'Ouest, les populations attendirent leur libération de sa ruine.

L'Autriche-Hongrie était un pays unique au monde en ce qu'il n'avait que des allogènes sous un monarque dont on pourrait presque dire qu'il constituait en sa personne la seule unité réelle de l'Empire. C'était l'union dynastique de deux peuples complètement étrangers l'un à l'autre, de race différente, l'un touranien, l'autre aryen, l'un et l'autre en minorité dans l'empire ; ils en étaient pourtant les maîtres grâce à un ingénieux système de division où peuples et territoires étaient opposés de façon à laisser l'exercice du pouvoir aux minorités autrichienne et hongroise. Le joug hongrois était plus pesant que l'autrichien, mais, malgré des

(1) Allogène, comme on sait, signifie « d'une autre race ». Les Polonais de Posnanie étaient des allogènes en Prusse, comme les Alsaciens-Lorrains dans l'Empire, comme les Croates en Autriche-Hongrie, les Finlandais en Russie, etc...

périodes d'oppression, malgré le rôle excessif de la police, certains allogènes dans la double monarchie eurent un régime, somme toute, libéral. Pour les nécessités de la politique intérieure, les Polonais, par exemple, furent à plusieurs reprises associés au gouvernement de l'empire. Et, dans l'ensemble, la résistance de l'Autriche-Hongrie pendant quatre années de guerre, malgré les tendances séparatistes qui poussaient à la division, montre bien que la soudure entre tant de nationalités différentes était solide et que les liens qui les unissaient n'étaient pas seulement des chaînes.

La Russie avait des questions allogènes très compliquées, et je ne les indiquerai ici qu'en tant qu'elles touchent aux problèmes actuellement débattus en Europe centrale.

L'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la Finlande ont profité du désordre prodigieux causé par la révolution russe et de l'affaiblissement qui en est résulté pour proclamer leur indépendance, qui n'a d'ailleurs pas toujours été reconnue. Il est impossible de concevoir comment de petits pays tels que l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie peuvent vivre en marge d'un grand Etat comme la Russie. Si, par extraordinaire, la Russie ne se reconstitue pas et devient une poussière d'états, ces petits pays feront partie du tas de poussière. Mais les conditions historiques normales étant rétablies, il est peu probable que ces Etats puissent rester autonomes, car ils dépendent directement et nécessairement de leur arrière-pays russe. Peut-être la Lituanie pourra-t-elle se sauver en faisant une alliance étroite avec la Pologne? Isolée, elle ne peut vivre.

En tout cas, pour l'instant, et pour la paix du monde, l'existence de ces petits Etats est un danger, car l'Allemagne y entretient des troubles et des Allemands armés y pénètrent, contre qui ces Etats faibles ne peuvent se défendre. Grâce à eux, l'Allemagne garde contact avec la Russie bolchevique et c'est par ce chemin que matériel de guerre et munitions sont parvenus à l'armée des Soviets.

Seule de ces pays, la Finlande peut aspirer légitimement à une vie indépendante. Sa position géographique est telle qu'elle ne fait pas partie intégrante de l'empire russe ; le caractère original, dur et fermé de ses habitants — des Turcs blonds — est à l'opposé de celui des Russes. La Finlande a son histoire, ses traditions, sa culture propre, des

habitudes de self government. Mais il sera sage pour elle d'établir de bonnes relations avec un empire russe reconstitué, car tous ses rapports économiques sont avec la Russie ; elle ne peut vivre que de la Russie et par la Russie.

Les problèmes des allogènes sont bien délicats à manier pour un homme d'Etat, car il ne s'agit pas ici de chiffres et de raisons seulement. Il y a un côté affectif, sentimental qui échappe ordinairement aux fonctionnaires, aux politiciens et qui vient troubler les calculs faits froidement dans les bureaux. La question des allogènes n'a presque jamais de solution. Un des beaux cas historiques de solution d'une question allogène est celui de l'Alsace et de la Lorraine, pays rattachés à la France au dix-septième siècle et dont l'un des deux avait une population de langue germanique. Après avoir vécu deux siècles sous le régime français lorsque l'Allemagne les prit en 1870, ils ne cessèrent de protester, de résister farouchement au maître allemand et d'attendre, dans la fièvre, le retour à la patrie française. C'est un cas bien rare.

La question des allogènes a donc joué un rôle considérable dans toute l'histoire de la guerre. Chaque peuple soumis à un autre a pensé trouver son affranchissement dans la paix. Et comme les pays de l'Europe centrale — Allemagne comprise — étaient tous des pays où les allogènes étaient nombreux, ils ont été intérieurement minés et affaiblis par leurs allogènes, et naturellement tous les allogènes ont tourné les yeux vers les Alliés et souhaité la victoire de l'Entente qui les affranchirait. Nous avons eu du même coup une clientèle innombrable qui dans toute l'Europe s'est attachée passionnément à notre cause.

Ainsi pendant la guerre, nous avons fait la seule politique qui pût affaiblir nos ennemis, celle des nationalités. Lorsque aujourd'hui on se lamente sur le trouble qu'apporte en Europe le développement du principe des nationalités et qu'on en rend responsable la Conférence de la Paix, on ferme volontairement les yeux sur ce fait qu'un tel principe a été posé par la guerre elle-même.

Le succès des empires centraux représentait la défaite définitive des petites nationalités en Europe centrale et assujettissait au joug austro-allemand des millions d'allogènes en France, en Belgique, en Roumanie et dans les Balkans. Il était donc inévitable qu'avec le triomphe des

Alliés triomphât aussi la politique des nationalités, en face de laquelle la paix s'est trouvée, mais qu'elle n'a pas créée. Le président Wilson a soutenu cette politique, s'en est fait le champion, lui a apporté le concours immense de l'autorité morale qu'il avait alors. Aujourd'hui, on ne voit guère que le chaos qui est résulté du changement radical opéré dans la carte de l'Europe centrale. Et devant ce chaos, les gens s'effarent et crient au désastre.

Il faut pourtant comprendre qu'il n'était pas au pouvoir des Alliés, après avoir justement soutenu pendant la guerre le principe des nationalités, de faire une brusque volte-face au jour de l'armistice. Personne ne pouvait arrêter le flot tumultueux des passions déchaînées dans les pays qui se voyaient soudain maîtres de leurs destinées. Il n'y avait qu'à tâcher de les aider à vivre et à se constituer, les uns et les autres, en un corps organique. Telle a été la politique des Alliés. Mais les questions brusquement posées ainsi étaient d'une complexité incroyable.

Les deux difficultés principales auxquelles on s'est heurté dans cette reconstitution de l'Europe centrale sont les suivantes :

La première est cette éternelle question des allogènes dont on ne peut se défaire et qui n'est jamais résolue, car avec le mélange des races et des populations en Europe centrale, on ne trouve aucun pays qui n'abrite à l'heure actuelle de tels éléments.

La disparition de l'Autriche-Hongrie a été la solution d'un vaste problème d'ordre général, mais il a été remplacé par une série de problèmes particuliers dont on ne peut même entrevoir la solution. Il faut avoir voyagé, comme je l'ai fait, en Europe centrale, pour se faire une idée exacte de la confusion qui règne et de l'inextricable mélange des populations qui l'habitent. Pour un homme politique qui travaille dans son cabinet, il y a une question tchèque, ou yougoslave, ou roumaine. Pour un homme qui voyage, les choses ne sont pas si simples.

En fait, les États vainqueurs sont aujourd'hui en Europe centrale des États à allogènes ; les États vaincus, des États irrédentistes. Il n'y a que trois pays en Europe centrale, Balkans compris, où la question des allogènes ne se pose pas : ce sont l'Autriche actuelle, la Hongrie et la Bulgarie. Encore ces pays, du fait que le problème des allogènes a été résolu

à leur détriment, ont-ils des difficultés telles qu'on ne peut dire aujourd'hui, tout au moins pour le premier, s'il est viable. Partout ailleurs, la question des allogènes est en première place dans les préoccupations politiques de l'heure actuelle. La Tchéco-Slovaquie a des Allemands irréductibles, des Polonais, des Hongrois, des Ruthènes, des Tchèques et des Slovaques. La Yougo-Slavie renferme des Serbes orthodoxes, des Croates et des Slovènes catholiques, des Bosniaques musulmans et des Bulgares. La Roumanie a des Hongrois, des Ruthènes, des Bessarabiens russes, et aussi des Bulgares. La Grèce a des Bulgares et des Turcs nombreux. La Pologne, qui est mieux placée, a des Allemands et des Ruthènes. Et partout en Europe centrale, les Juifs qui sont innombrables prétendent être traités comme des allogènes et ont réussi à faire adopter leur théorie par la Conférence de la Paix.

Et dans chacun de ces petits pays, où les passions nationales ont été surexcitées par la guerre et par la paix qui en est sortie, la lutte entre les allogènes et les majorités ethniques revêt un caractère d'âpreté qui rend toute solution équitable bien difficile. Partout, en effet, les allogènes se réclament des principes mêmes qui ont triomphé avec les Alliés. Aussi l'Europe centrale, quand on regarde à l'intérieur de chacun des nouveaux pays qui la composent, nous montre le spectacle de races antagonistes et qui se déchirent.

Et si, quittant ce point de vue, on veut examiner la position respective de ces pays entre eux, on voit qu'ils sont violemment opposés les uns aux autres, que la paix qui règne entre eux est précaire, qu'elle est due à l'immense fatigue qui a suivi la guerre et qui seule empêche les sentiments hostiles des peuples de se traduire en actes.

Ainsi, à l'intérieur, ce ne sont que luttes de nationalités et luttes de partis, et à l'extérieur aucun de ces pays n'a pu trouver encore son équilibre et ses alliances naturelles.

Lorsqu'on voyage en Europe centrale, qu'on interroge les gens, qu'on lit les journaux, qu'on cause dans les ministères, on s'aperçoit bien vite qu'une extrême méfiance règne partout à l'égard des voisins. Il faut entendre les Viennois parler des Tchèques ou des Yougo-Slaves, les Hongrois des Roumains, des Croates ou des Slovaques, et réciproquement, pour être renseigné sur les sentiments que nourrissent les différents peuples de l'ancienne monarchie des Habsbourgs.

M. Benès, ministre des Affaires étrangères de la Tchéco-Slovaquie, s'est donné beaucoup de peine pour monter une petite Entente groupant tous les États dont les sympathies vont aux Alliés ; mais cette œuvre est factice, car on ne voit pas clairement ce qui rapprocherait aujourd'hui la Pologne de la Tchéco-Slovaquie et, d'autre part, les intérêts permanents qui peuvent lier la Yougo-Slavie, la Roumanie et la Tchéco-Slovaquie, sont difficiles à définir. On saisit bien les causes d'antagonisme qu'il y a entre Roumains et Yougo-Slaves qui se sont disputé le Banat ; on saisit moins bien les raisons qu'ils ont de s'unir. En fait, la petite Entente, qui est le premier essai de groupement en Europe centrale, n'a qu'un objectif et celui-là assez mesquin : elle est une union des pays qui ont retiré à la Hongrie ses allogènes et leurs territoires, et qui veulent prendre une assurance contre l'esprit de revanche hongrois. Une haine commune peut réunir Tchéco-Slovaques, Roumains et Yougo-Slaves : c'est un programme tout négatif et qui montre clairement l'état d'esprit qui règne en Europe centrale. Il faut noter, en outre, pour en faire comprendre l'absurde, que la Hongrie a été diminuée des deux tiers de son territoire, qu'elle n'a ni armes, ni munitions, qu'elle compte à peine dix millions d'habitants et que, le voulût-elle, elle a été rendue incapable de nuire. Pour le reste, on se demande vainement où sont les intérêts politiques communs entre les différents pays qui composent la petite Entente. Les Tchéco-Slovaques et les Yougo-Slaves ont une inclinaison sentimentale vers les Slaves de Russie dont la Roumanie, à toutes les raisons qu'elle avait de s'en méfier, vient d'ajouter une plus sérieuse encore : l'annexion de la Bessarabie que la Russie reconstituée n'admettra pas sans discussions.

D'autre part, les Slaves continuent à tenir en suspicion une Autriche abattue. Et les Hongrois, forts d'une expérience séculaire, déclarent que le royaume de Hongrie, s'il comprenait des races diverses, avait des raisons d'être profondes, que ses frontières géographiques constituaient un État véritable, et que grâce à eux une civilisation supérieure régnait sur des peuples qui sont encore à un degré inférieur de développement.

Les peuples détachés de l'ancienne monarchie regardent avec la plus extrême suspicion quiconque ose seulement pro-

noncer les mots de « confédération danubienne ». Ils entrevoient immédiatement l'ancienne monarchie dualiste renaissant de ses cendres et entendent le bruit des chaînes qu'ils ont brisées. Tout essai de collaboration entre les peuples de la Double Monarchie est aujourd'hui impossible.

Et pourtant la vie de l'Europe centrale ne sera pas réglée avant que des rapports normaux ne s'établissent entre ces divers pays. Car il ne faudrait pas croire que leur réunion sous la Double Monarchie fût entièrement arbitraire. Si les Habsbourgs ont pu faire vivre sous leur sceptre, pendant des siècles, des peuples aussi différents, c'est qu'il y avait de fortes raisons politiques et économiques à leur union. C'était peut-être la seule façon d'assurer la paix de l'Europe centrale et, en tout cas, son développement économique. Les liens politiques sont brisés. Le sont-ils trop tôt, on n'en peut rien dire et, en tout cas, il ne dépendait ni de nous ni de personne d'en empêcher la rupture. Mais les liens économiques ne se laissent pas rompre si aisément. Ce n'est pas le hasard qui avait groupé ces pays autour de la plus belle voie d'eau de l'Europe, le Danube. Il y avait entre eux une interdépendance qui rendait la Hongrie nécessaire à l'Autriche comme à la Bohême et celle-ci à l'une et à l'autre. Vienne, par sa position géographique, jouait le rôle d'un organe régulateur entre ces pays éloignés les uns des autres, recevait les produits, les répartissait, finançait les grandes affaires de l'Empire. Vienne est toujours à sa même place sur le Danube, à égale distance entre Prague, Salzbourg, Budapest et Agram, au pied des montagnes qui la couvrent à l'ouest, devant les plaines qui commencent à l'est de la ville. Le Danube est toujours là qui va d'Ulm, de Linz à Presbourg, à Budapest, à Belgrade, sépare et unit la Roumanie et la Bulgarie. Mais tous les échanges se sont arrêtés. Les barrières douanières sont fermées ; des factionnaires hostiles montent la garde aux frontières.

Dans l'état actuel, chacun de ces pays peut-il arriver à une vie prospère. C'est peu probable. Il faudra une détente d'abord, un changement d'humeur, un apaisement des haines, une vue plus objective des réalités, puis une entente économique qui, peut-être, précéderait une entente politique. Mais nous en sommes loin. Dans ces pays où les passions sont si fortes et qui ont en outre tant de difficultés intérieures, — au premier rang desquelles la question des allo-

gènes, —il ne saurait être question de rapprochement. S'il y a rapprochement entre quelques-uns des *membra disjecta* de l'ancien empire, il est toujours dirigé contre une des parties subsistantes du corps démembré. Rien de vraiment bienfaisant ne peut être obtenu de cette manière.

Un autre trait commun à tous ces petits États est qu'ils sont faibles. On ne s'en étonnera pas. Aucun d'eux n'a un équilibre stable. Ils sont tout nouveaux à la vie ; la lumière du jour les éblouit et les grise. A l'intérieur, ils sont en proie à de violentes luttes intestines et, à l'extérieur, ils se sentent haïs par leurs voisins. Aussi ont-ils tous les sentiments de leur précarité et la conscience de leur faiblesse. Ils suivront donc longtemps une politique timide et auront, comme Panurge, peur des coups. Ils n'auront pas d'autre ligne de conduite pour bien des années. Souvent la peur d'un mal fait tomber dans un pire. Ils ne comprennent pas qu'à fuir le danger, souvent on le fortifie. S'ils se groupent, ils n'associent que leurs faiblesses. Lorsque le bolchevisme était menaçant et que, sous sa forme armée d'impérialisme rouge, il envahit la Pologne, on vit la Tchéco-Slovaquie rechercher une alliance avec la Roumanie et la Yougo-Slavie non pour se défendre contre le péril commun, mais pour déclarer ensemble qu'elles restaient neutres. Voilà l'exemple typique de la politique des petits États de l'Europe centrale. Si, à son tour, comme il est possible, — l'on dirait probable si l'on pouvait faire des hypothèses sur les choses russes, — la Russie attaque la Roumanie au printemps prochain, on verra M. Benès s'empresser de chercher des alliés avec qui se jeter dans la neutralité. Et la Roumanie, qui n'est pas venue au secours de la Pologne à l'heure du danger, appellera en vain au secours lorsque le danger tombera sur son dos. Il n'y aura de « petite entente » que pour fuir ensemble. Du reste on cherche quel serait le ciment assez fort pour unir les intérêts et les sentiments opposés de la Roumanie et de la Tchéco-Slovaquie dans la question de la politique envers la Russie.

Où trouverons-nous, en Europe centrale, le « contrepoids, à l'Est », dont nous avons besoin? Sur quelles réalités fonderons-nous une politique française d'équilibre européen? Où construire dans cette poussière d'États? Aujourd'hui tout est hypothèses et spéculations Pour aider à en préciser les termes, nous passerons en revue d'une façon

rapide les différents États qui se sont dessinés sur la carte nouvelle de l'Europe centrale. Lequel vivra dans dix ou vingt ans? Lequel aura disparu?

J'ai entendu à ce sujet un mot qui m'a paru plein d'un comique savoureux et la personne qui l'a prononcé ajoutait encore, involontairement du reste, à la force d'ironie dont il est chargé. C'était en mars 1919, à Varsovie, où j'étais en même temps que la mission interalliée. Le président Wilson, qui ne croyait guère qu'à la puissance morale, avait imaginé d'envoyer un général américain à Lemberg que les Polonais défendaient alors contre les Ruthènes de Petlioura. On se passionnait pour le sort de Lemberg en Pologne ; on s'en préoccupait en Europe et les arbitres de la paix à Paris admettaient mal que des gens continuassent à se battre en Europe centrale alors que les maîtres du monde réglaient les affaires de l'univers dans un salon de l'hôtel Murat. Le général américain fut donc expédié pour arrêter les hostilités. Il passa quelques jours à Lemberg où on continua à se tirer des coups de feu, sans aucun égard pour la présence du représentant de la « plus grande force morale du monde ». Le général quitta Lemberg et vint à Varsovie. Et là, comme on l'interrogeait sur les résultats de sa mission, il eut ce mot admirable :

— J'ai trouvé, dit-il, la situation très compliquée et le problème très difficile entre Ruthènes et Polonais. Alors j'ai pensé qu'il était mieux de les laisser se battre pour voir quel serait le plus fort.

On verra dans une douzaine d'années quels sont les peuples forts de l'Europe centrale.

CLAUDE ANET.

Le Classicisme éternel

Voila donc reprise l'antique querelle des classiques et des romantiques ! La guerre l'avait interrompue. L'apparence de paix où nous sommes a suffi pour la rallumer. N'arriverons-nous pas à la terminer un jour? Non certes par l'accord des esprits, mais plus modestement par la définition des conceptions contraires et par une position nette de la question.

Car enfin, de quoi s'agit-il? La consultation d'Émile Henriot dans la *Renaissance* n'aurait-elle pas été plus loin si chacun se l'était demandé? Que de lumière et que d'intelligence il s'en dégage ! mais en vain. Et l'on sort plus hésitant encore et plus découragé de ce très beau colloque où tout a été dit.

Que cherchons-nous en somme? Nous voulons définir la poétique éternelle que réclame notre époque si riche et capable de tant de grandeur. Nous poursuivons la loi profonde d'une esthétique qui ne soit pas un stérile retour à de vides formules, mais une doctrine digne de conduire aux sommets, une doctrine qui, sans rien sacrifier d'humain, prenne le meilleur de l'homme, et qui reste jalouse de « donner toutes garanties à la liberté du génie » (1).

Il semble que ce problème plein de délicatesse et de complexité soit le plus souvent abordé sans souci de discerne-

(1) Henri Clouard, *les Disciplines.*

ment et qu'un défaut initial d'analyse soit coupable des solutions confuses qui ne décident rien et découragent l'esprit.

I

La doctrine « romantique » est jugée. Lasserre en a mis à nu tous les secrets ressorts. La puissance de son analyse a montré les ruines qu'une orgueilleuse et lâche abdication du caractère accumule dans les esprits et dans les cœurs. S'il s'y abandonne, un grand artiste peut déchoir et galvauder le meilleur de ses dons.

La discipline classique, au contraire, exalte et enrichit. Elle apprend à n'user du talent que pour créer et atteindre au sublime. N'est-ce pas assez pour expliquer l'attrait qu'elle doit exercer sur une génération née dans un monde déclinant et qui est avide de renaissance? Seuls l'éternel et l'universel peuvent la satisfaire. Le besoin qu'elle ressent d'une vie forte et généreuse l'attire vers la perfection. Sa seule crainte est de voir perdre un effort capable de conduire aux buts suprêmes ou l'occasion d'en trouver la voie.

Car il ne saurait être question, comme autrefois, de juger les chefs-d'œuvre avec un esprit partisan. On rencontre chez les « romantiques » des grandeurs vivantes qu'un artiste ne peut condamner sans s'appauvrir. Il y a chez certains « classiques » une sécheresse qui sent l'effort, un *convenu* qui cache parfois bien de la pauvreté d'âme et qui, tuant le lyrisme, tue la voix même de l'art. Aussi, sans s'arrêter à des mots mal définis et qui prêtent à un perpétuel contresens, ne répudie-t-on des uns que cette « poétique secrète », dont a parlé Maurras, qui rabaisse l'art au niveau de l'animalité pure et qui l'a blessé à mort, tandis que des autres on ne prône que cette esthétique qui lui a gardé d'âge en âge une jeunesse toujours neuve et une fécondité sans fin.

Mais cette conception même où nous cherchons lumière et réconfort, qu'est-elle au fond? et quelles sont ses conditions profondes? On ne le sait guère. Et nous sommes tourmentés de voir sa cause gagnée en nous-mêmes et chez tant d'autres, sans qu'il y ait nulle part de conclusion ferme ni de claire certitude. Nous sommes arrêtés devant un grand problème que personne n'aborde de front : définir l'essence de ce classicisme éternel et connaître par quelles voies cette

conception de l'art en assure la perpétuelle renaissance. Et cela pourtant, nous avons besoin de le savoir aussi nettement que nous comprenons comment et pourquoi l'illuminisme romantique cause sa déchéance et le frappe de stérilité.

Nous ne pensons certes pas qu'il suffise, pour en rendre compte, de les opposer l'un à l'autre ou de louer « les règles », « l'ordre », « la discipline ». Ce qu'il faut surtout, c'est justifier et expliquer leur sens et leur valeur. Il faut établir un critérium plus haut et plus large qui permette au jugement plus de liberté et qui laisse l'esprit ouvert à toutes les vraies beautés nouvelles ou inconnues. Nous sentons vivement le besoin de ne pas rester comme des écoliers timides condamnés à l'admiration des seules choses qu'on leur ait enseignées. Pour nous, en un mot, toute la question reste en suspens. Mais ne pouvons-nous pas songer à l'éclaircir?

Précisons d'abord notre position.

Il serait vain de chercher à départager les classiques et les romantiques. Le romantisme est jugé, avons-nous dit. Sa malfaisance est décrite dans ses effets et dans ses causes. Ce qu'il faut tenter de pénétrer, en partant de la donnée classique définie par son contraire, c'est le secret psychologique de l'art éternel.

Tout a été dit sur ces grands sujets, et par des gens de plus d'autorité que nous-même. Mais chacun a parlé dans sa sphère, dans son temps, en raison de préoccupations immédiates et passagères. Pour retrouver de vraies synthèses doctrinales, il faut remonter à des temps lointains, aussi savants sinon plus que le nôtre, mais enfin qui ne sont pas le nôtre, et dont les soucis, supposé qu'ils fussent les mêmes, n'étaient sûrement pas au même plan ni du même degré.

Et l'ordre que nous cherchons doit répondre dans toutes ses parties aux besoins de l'époque où nous voici.

Car il est bon de remarquer, je crois, combien nos préoccupations touchant les questions d'ordre esthétique sont différentes de celle des autres temps.

Nous ne recherchons pas quels sont les buts moraux de l'art ni ses règles ; ni ce qu'est le sublime, ou plutôt nous nous demandons tout cela dans une seule question : qu'est-ce que l'art? c'est-à-dire : que doit-il être pour produire l'émotion esthétique dans sa grandeur et sa pureté?

« La fin de l'art est la délectation », a dit Poussin. Je ne crois pas qu'un seul artiste y contredise. Mais sans doute les moralistes et les philosophes se plaindront. A parler correctement en effet, la fin de l'art est le beau et le rôle de l'artiste est de le faire appréhender à notre esprit.

Mais Poussin ne parlait ni en philosophe ni en moraliste, il parlait en artiste qui cherche à produire un effet. Ne sommes-nous pas dans le même cas? N'essayons-nous pas précisément de connaître l'effet d'une belle œuvre sur nous? Eh bien, je crois que le mot est pour nous satisfaire, et que, du point de vue particulier où nous voilà et d'où il satisfait tout le monde, nous devons nous y arrêter.

Reste à le bien entendre.

Délectation, est-ce jouissance pure et simple? Non certes. Les sens seuls sont intéressés par la jouissance, tandis que la délectation prend tout notre être. C'est un sentiment complexe entre tous, et pour le comprendre, — pour en déterminer les conditions qui sont les moyens mêmes de l'art, — il faut l'analyser. Peut-on se permettre cette analyse? Cette alchimie du beau ne répugnera-t-elle pas aux artistes qui par-dessus tout aiment l'art? Or l'amour suffit à nourrir une certaine connaissance. Il supplée même parfois à l'évidence raisonnée. Certains mystiques souffrent, dit-on, d'entendre prouver par la discussion les grandeurs qu'ils goûtent ; mais ils le souffrent volontiers, sachant que les arguments, pour eux si arides et si vains, éclairent et soutiennent des intelligences moins illuminées, des cœurs moins forts, en un mot des âmes moins favorisées que les leurs.

Il faut imiter leur indulgence. Nous avons tant souffert de l'obscurité intellectuelle où la barbarie philosophique du siècle dernier nous a fait naître, que tout effort vers la vérité claire nous réjouit, quelque voie qu'il emprunte et que le succès doive ou non le couronner.

Et nous avons besoin de mieux comprendre pour mieux aimer.

II

Quel est donc le principe de cette joie que nous recevons du spectacle d'une belle œuvre?

Est-ce un grand agrément des sens flattés par une sensation vive, puissante, harmonieuse? ou bien un plaisir de

l'intelligence pure qui, dépassant la sensation, se complaît dans l'ordre équilibré à l'harmonie même du beau?

Aucune de ces deux conceptions ne parvient, l'avouerai-je? à satisfaire mon besoin de comprendre. Je m'étonne de l'audace avec laquelle on voudrait si aisément expliquer une des plus mystérieuses impressions que notre âme puisse éprouver.

En elle-même, l'émotion esthétique est, en effet, quelque chose d'irréductible, à peu près au même titre que l'amour. Elle échappe à toute compréhension sinon d'ordre mystique. On ne peut, je crois, essayer de connaître que les effets qu'elle produit et les échos qu'elle éveille en nous ; et certes ils ne sont d'ordre ni purement sensible ni purement intellectuel. Elle intéresse tout l'être et contente son activité intime par des voies très différentes. Il importe donc de voir comment elle touche chacune de nos puissances et ce qu'elle y réalise de vivant.

Si paradoxale qu'il y puisse paraître, c'est ici cependant que la rigueur de l'analyse doit rester inflexible. Si nous voulons entrer dans le mystère, il faut aveuglément suivre ce fil conducteur. Quand il nous aura mené à la lumière, nous retrouverons gaiement notre libre fantaisie qui ne risquera plus alors de s'égarer.

Observons donc ces phénomènes intérieurs. Observons-les un à un, et dans un ordre quelconque. Ils apparaissent, en effet, simultanément, et ce serait un vain effort que de vouloir leur assigner un ordre de succession qui — s'il existe — varierait suivant les esprits.

Mettons en première ligne le plaisir du caractère, source profonde de notre activité personnelle, parce qu'il est, je crois bien, le plus négligé sinon le plus ignoré des critiques modernes. Et pourtant c'est le plus communément ressenti : c'est le plaisir du « bel ouvrage ». Une belle œuvre nous émeut comme une victoire. Le spectacle d'une énergie qui s'équilibre dans la paix triomphale d'un ordre nouveau qu'elle a créé, la vie puissante et la maîtrise de l'homme sur une force hostile qu'il a soumise aux lois de l'ordre humain, séduisent notre activité profonde et lui causent cette joie même dont nous parlons.

Mais il y a plus. Les actes dont nous sommes témoins nous plaisent, ils nous paraissent beaux et grands à proportion qu'ils ont dû vaincre pour réussir des difficultés plus hautes

et qu'ils nous révèlent la force et la beauté d'une âme humaine. Or, l'œuvre d'art est un acte inscrit dans la matière. Dans sa facture même subsistent les marques éclatantes des qualités de son auteur. Elle en reçoit une physionomie particulière, qui, comme certains visages, nous plaît et nous inspire la sympathie. « Le style, c'est l'homme même. »

Notons ensuite le vif plaisir des sens, direct ou imaginatif. Né de l'agrément propre des sensations, qu'il serait sot de nier ou de condamner, comme de l'agrément que l'harmonie d'une composition prête aux éléments utilisés et qui mutuellement se mettent en valeur, ce plaisir procède aussi — peut-être même surtout — de l'activité que la perception même des sensations imprime à nos puissances intellectuelles en intime accord avec la sensibilité. Car le plaisir esthétique est le plaisir intellectuel des sens.

Et c'est là que se révèle à nous le rôle de l'intelligence. Il est éminent. Mais au juste quel est-il? Se marie-t-elle à l'émotion sensible et proprement sensuelle pour la pénétrer, la critiquer en quelque sorte, et l'émonder? Certains tenants du classicisme l'ont prétendu. Et cependant qu'une telle pénétration est peu concevable! Sans doute notre intelligence collabore-t-elle avec notre sensibilité à tous les mouvements de notre être; mais la collaboration même exclut la confusion, et si l'intelligence joue un rôle, ce ne peut être qu'un rôle intellectuel.

S'appliquera-t-elle à « interpréter » la nature? Mot prétentieux et bien peu clair. Le propre du beau est de se présenter comme universel, et à quelle valeur universelle peut prétendre une interprétation? Le problème est déplacé, mais il n'est pas résolu. Il faut autrement poser la question.

Demandons-nous donc ce qu'un chef-d'œuvre nous fait pénétrer, et quelle synthèse de notions claires il nous aide à saisir, car la joie intellectuelle est de lire au plus profond des choses. Eh bien! précisément, une belle œuvre nous introduit d'une certaine manière, par le commentaire des formes sensibles, à la connaissance des qualités propres et de la nature profonde d'un être, à la compréhension de son essence, de son « être » lui-même.

Rappelons-nous ici, si cela semble trop hardi, la sublime formule qu'on prête à Platon et qu'on a tant répétée, souvent sans la comprendre : « Le Beau est la splendeur du Vrai. »

Oui, c'est l'éclair de vérité transcendante que notre intel-

ligence appréhende sous l'aspect sensible qui la transporte de joie, et c'est son rôle propre que de poursuivre au moyen des sens, dans le monde qui l'environne, l'intuition même de l'être qui l'anime. Elle le dégage des formes sensibles qui sont comme le reflet de réalités plus hautes.

Relisons Sainte-Beuve :

« Le sentiment de l'art implique un sentiment vif et intime des choses. Tandis que la majorité des hommes s'en tient aux surfaces et aux apparences, tandis que les philosophes proprement dits reconnaissent et constatent un *je ne sais quoi* au delà des phénomènes sans pouvoir déterminer la nature de ce *je ne sais quoi*, l'artiste, comme s'il était doué d'un sens à part, s'occupe paisiblement à sentir sous ce monde tout apparent l'autre monde tout intérieur qu'ignorent la plupart et dont les philosophes se bornent à constater l'existence ; il assiste au jeu invisible des forces et sympathise avec elles comme avec des âmes ; il a reçu en naissant la clef des symboles et l'intelligence des figures ; ce qui semble à d'autres incohérent et contradictoire n'est pour lui qu'un contraste harmonique, un accord à distance sur la lyre universelle. Lui-même il entre bientôt dans ce grand concert, et comme ces vases d'airain des théâtres antiques, il marie l'écho de sa voix à la musique du monde... (1). »

Car l'art est plus puissant que le langage. Il ne procède pas par définitions abstraites : il exprime la vie par une image des traits essentiels et des formes intelligibles. Expression véritablement vivante, et d'autant plus que l'œuvre humaine garde en elle quelque vertu de la vie de son auteur ; elle éveille en nous ce vif sentiment d'amour que seul un objet vivant peut exciter ; elle allume cet enthousiasme qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. Commentaire de la beauté répandue dans la création, elle met notre âme sur le chemin qui conduit à la satisfaction de ses plus hauts désirs et cause en nous cette joie intérieure ardente et paisible que nous donne la rencontre des harmonies et des vérités dont nous avons besoin, ce « repos dans la chose désirée » que saint Thomas d'Aquin donne pour définition de la délectation même.

(1) Sainte-Beuve, *Pensées de Joseph Delorme.*

III

L'artiste fuyant le poison romantique et qui veut atteindre ces sommets, que doit-il être et que doit-il faire?

Gœthe a dit : « J'appelle classique le genre sain... » et Maurras récemment répétait en l'expliquant : « Le classicisme est la santé naturelle du cerveau et du cœur ». Disons comme eux et plus explicitement encore. L'œuvre d'art sublime est le fruit d'une intelligence, d'un cœur, d'une volonté dont les puissances sont portées au degré suprême et dont l'élan commun demeure équilibré selon les lois de notre nature spirituelle. Ainsi restent-elles chacune dans leur rôle et cet équilibre assure sa santé et sa conservation.

Voilà ce que l'artiste doit vouloir avant tout réaliser en lui-même. Et puis, qu'il laisse agir librement ses dons, et *surtout qu'il s'en serve!*

Quelle « psychothérapie » ! C'est la plus urgente. Voyons-en les conditions majeures. Et d'abord entendons-nous bien sur ce qu'est la santé, car on a trop tendance à se la figurer sous l'apparence grossière d'un homme jovial, médiocre, placide et bien nourri... La santé dont nous parlons ici, c'est celle de l'être dans toute sa puissance et tendu vers la recherche de sa perfection.

Et, par exemple, la santé de l'intelligence, c'est la poursuite du vrai. Mais cette recherche active de la vérité qui maintient l'intelligence dans sa vigueur et sa primauté, suppose bien des choses qu'on prétend oublier, qu'on nie même aujourd'hui. Elle n'arrive, en effet, au degré d'ardeur qui grandit et nourrit notre esprit, elle ne peut être efficace et utile que pour qui sait l'existence d'une vérité réelle et indépendante de nous-mêmes, pour qui croit à son utilité transcendante, à sa portée universelle, pour qui s'assure enfin que notre intelligence peut l'atteindre, — selon ses faibles moyens et par analogie, — mais dans toute sa rigueur d'absolu.

La santé du cerveau, chez l'artiste, c'est de poursuivre le beau comme un attribut de la vie et comme un aspect de la vérité éternelle. Ici le rôle de l'intelligence n'est pas, au contraire de ce que pensent certains, purement critique et uniquement ordonnateur d'éléments étrangers : il est initial, fondamental et principal.

Le beau que nous voyons dans la nature est partout où il y a de l'être. Quand nous le découvrons, c'est notre intelligence, par son intuition propre, qui nous le fait appréhender sous les apparences sensibles et qui nous en révèle la beauté. Alors seulement nos sens s'émeuvent d'une émotion proprement esthétique.

« Il y a dans l'art, dit La Bruyère, un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait. »

Ce point de perfection il faut y croire et le rechercher. Ou sinon quelle autre ressource que de rester enfermés dans nos sensations et de cultiver comme un jardin secret le trésor sensible que chacun peut découvrir et multiplier en lui? Mais il faut alors fermer les ailes de l'esprit et ne travailler que pour soi, avec le seul et pauvre espoir que confessions et confidences pourront éveiller dans d'autres cœurs, par une vague sympathie, quelques échos incertains.

Est-ce là l'épanouissement de notre sensibilité? Est-ce pour notre cœur la santé qu'il appelle? Il bat pour se donner : supportera-t-il sans dépérir sa solitude? Et peut-il même aimer sans connaître? Si notre esprit reste captif d'un monde inconnaissable et ne lui montre aucun objet précis pour terme de son amour, il ne s'attachera qu'à lui-même. A quoi s'emploieraient nos sens, sinon aux joies animales, si d'abord ils ne sont pas les moyens de notre intelligence dans cette poursuite du beau où ils trouvent à se réjouir?

Pour ce qui est de la santé de notre volonté, ne la cherchons pas ailleurs que dans le besoin d'exprimer immédiatement dans la matière passive les traits sublimes aperçus et ressentis.

Il faut que l'artiste « agisse » son sujet, qu'il le « fasse », qu'il se montre « poète » au sens où les Grecs entendaient le mot. Il faut qu'il traduise dans la matière — directement ou imaginativement — son commentaire de la nature sensible, et qu'il donne à son œuvre le caractère de la vie et de la beauté, ce caractère d'unité qu'Aristote lui recommande dans sa *Poétique*, voulant qu'elle soit « pareille à un animal un et entier afin de pouvoir causer un plaisir qui lui soit propre ».

Cette mission de démiurge en ce qu'elle commande l'économie intérieure de l'artiste assure l'équilibre spirituel dont nous parlions tout à l'heure. Ce but extérieur de l'œuvre

à « faire » ordonne naturellement toutes les facultés chacune à sa tâche et les maintient par là même dans leurs fonctions respectives en exaltant leur puissance particulière.

Car si l'artiste est *avant tout* un créateur, il lui faut chercher le vrai qui est la loi de l'être, il lui faut employer à cette recherche les ressources multipliées d'une sensibilité plus riche et plus vive que celle des autres hommes et qui doit sans cesse s'affiner et s'enrichir ; il lui faut aussi garder une force de caractère qui commande à son intelligence de peur qu'elle ne s'égare et à ses sens pour qu'ils ne viennent pas le distraire et le disperser.

C'est, d'ailleurs, ce caractère constructeur qui oblige l'artiste à connaître son *métier*, car « c'est un métier de faire un livre comme de faire une pendule. Il faut plus que de l'esprit pour être auteur ». C'est lui qui justifie ces « règles » que les romantiques vilipendaient sans les entendre. Et ainsi comprises, elles sont pour l'artiste des canons d'ordre général, dégagés du mystère des lois du monde par l'effort « poétique » des générations : elles ne sont, comme dit Corneille, que « des adresses pour faciliter les moyens au poète, et non pas des raisons qui puissent persuader qu'une chose soit agréable (1) ».

*
* *

Arrêtons-nous et considérons maintenant l'esthétique romantique par rapport à celle que nous venons d'esquisser.

Elle ne croit pas à une beauté qui soit la splendeur de la vérité suprême, mais à des beautés de valeur individuelle et passagère. Elle renonce à l'effort de se dépasser.

Elle ne cultive la sensibilité que pour en jouir et non pas pour pénétrer davantage la connaissance des êtres, de leur nature profonde, en unissant au plaisir sensible les joies de l'intelligence.

Elle ne produit ses œuvres qu'au hasard, pour rendre contagieuses les jouissances dont elle a tressailli et non pour faire une œuvre qui exprime la vie et qui la porte en elle.

Pauvre abdication de la noblesse et du pouvoir de l'âme humaine ! Promesse de stérilité certaine, que nous avons, hélas ! — sous nos yeux — vue tenir.

(1) Epître dédicatoire de *Médée*.

Après avoir ainsi disserté dans l'abstrait, il faut revenir à notre temps si riche et si désemparé, à ses inquiétudes, à ses désirs et à ses besoins.

Il réclame que l'art ait un sens, qu'il exalte et réjouisse notre sensibilité, enfin qu'il soit vraiment constructeur et créateur. Et toutes ces exigences sontes raisonnables.

N'est-il pas clair que souvent, sous des aspects anarchistes et révolutionnaires, — donc stériles, — les symbolistes par exemple, les romantiques et les cubistes (je prends dans les arts plastiques ce dernier exemple parce que ces arts réalisent directement le commentaire de la nature) recherchaient chacun à sa façon, devant la mort de l'art signifiée par l'académisme officiel, la résurrection de ce qu'a toujours été l'art classique véritable, de ce qu'il a voulu toujours être : le grand art de tous les temps et de tous les lieux?

Et les efforts de nos contemporains tendent-ils à autre chose? Evidemment non. Aussi faut-il les presser de prendre une claire conscience des moyens sans quoi ils n'atteindront jamais leur idéal. Il faut les presser de rétablir en eux la compréhension d'abord, puis le désir, et enfin la réalité même de cette santé de l'âme qu'ils doivent retrouver, s'ils veulent se dépasser pour atteindre au sublime.

Qu'ils se rendent à eux-mêmes les disciplines intérieures — *et non pas extérieures*, répétons-le ! — et leurs dons se traduiront en œuvres belles, vraies, vivantes ; elles leur assureront dans la réalisation matérielle cette aisance propre aux bons ouvriers, indispensable à l'expression totale qu'ils poursuivent.

Et qu'ils reconnaissent enfin dans cet équilibre et dans cette santé les conditions mêmes de la liberté, de l'élan intérieur, de la joie, de l'enthousiasme, du lyrisme enfin sans lesquels l'art dégénère et n'est plus rien qu'une stérile confidence ou une exhibition prétentieuse.

François Hepp.

Et la Lumière fut![1]

Les vents de l'Atlantique chassaient encore sur Mareulle des nuages infinis soudés les uns aux autres ; ils liquéfiaient le morne pays. Parfois, Marthe entendant tomber ces eaux intarissables se demandait comment la terre pouvait les boire. Matin, soir, le perpétuel bruissement des gouttelettes remplissait l'espace et, sur les venelles en pente du bourg, leurs ruisseaux médians sanglotaient. Par ce déluge, les habitants accomplissaient ce miracle de subsister sans quitter leurs demeures aux fenêtres étoffées de rideaux qui leur cachaient jusqu'à la clarté terreuse du firmament.

Depuis l'hiver, par économie, un seul feu de bois était entretenu, au premier étage, dans la chambre de Mme de Blancelle. Le front aux carreaux, Marguerite, oisive, guettait les rares apparitions d'êtres à peine visibles dans les rafales. Les pavés vernis par l'eau jaunissaient au crépuscule, et se dissolvaient enfin dans les ténèbres visqueuses du ciel et de la terre. Deux ou trois petites lumières clignotaient encore comme des yeux prêts au sommeil et s'éteignaient à leur tour. Aucune voix ! Pas d'autre bruit que le susurrement des gouttes myriadaires de la pluie.

Par ces dimanches diluviens, Marthe ne recevait pas de visites.

D'autre part, Mme de Blancelle, en réfléchissant à l'amitié d'Albert Garril et de Mlles de Villoisan et Chaillot pour elle, constatait qu'elle n'avait jamais été fervente. Dans les bourgs où l'on se coudoie chaque

(1) Voir la *Revue*, numéros des 1er et 15 février, 1er et 15 mars.

jour, fait étrange, les amitiés gardent une réserve qui ne permet jamais les profonds épanchements. Il semblerait que la fréquentation quotidienne des villages contracte les cœurs au lieu de les ouvrir. « Les affections spirituelles, comme il en existe chez les personnes cultivées des villes, paraissent difficiles à Mareulle-sur-Claye, méditait Marthe. »

Depuis plus de six mois, Noël Muziac avait quitté Mareulle et pendant tout ce noir hiver, Marthe avait même évité de réclamer de la musique à sa fille dans la crainte de réveiller le souvenir du compositeur. Leur vie, déjà rétrécie, s'était donc encore amoindrie. Mais il restait à l'aveugle la satisfaction de retenir Marguerite prisonnière de son amour maternel. Néanmoins, elle souffrait de plus en plus de l'indifférence de sa fille. Pressait-elle Marguerite entre ses bras, elle la sentait distante. Marthe lui offrait-elle une sortie, celle-ci se refusait à quitter la Cocharde. Plus rien au monde ne l'intéressait.

— Tu deviens effrayante, ma pauvre chérie!

— A qui la faute, mère?

Le printemps était revenu et l'humble campagne bretonne n'était plus qu'un verger rose et blanc où s'exaltaient les brèves amours des mésanges, chardonnerets, loriots, merles ou des martins-pêcheurs de la rivière. Le soleil, pâle comme un sourire de malade, traversait les nuages.

Ce matin-là, le facteur avait remis le courrier à Marguerite qui, brusquement réveillée de son morne rêve, semblait hors d'elle. Ses sœurs et sa mère l'entendirent répéter avec ardeur au piano des morceaux négligés depuis de longues semaines. Remontée en sa chambre, Marguerite ne put encore se retenir de vocaliser. Par hasard, un rossignol, à la cime d'un grand tilleul, répondit de ses trilles étourdissants à la belle voix humaine. Marguerite chantait à sa fenêtre, face aux champs. Lorsque sa mémoire venait à faiblir, elle improvisait un air joyeux. Moineaux des allées, bergeronnettes des prés, hirondelles du ciel s'égosillaient à sa suite comme à plaisir.

Dévouée servante de « ses princesses », comme elle appelait sa mère et Marguerite, Louise quitta l'office où elle préparait le déjeuner, afin de venir écouter sa sœur.

« Quelle exaltée! songea-t-elle. Marguerite refusait même de nous parler et la voilà qui chante à en perdre l'esprit! »

Entendant ensuite les chœurs ailés des bosquets, Louise murmura :

— Qu'ont-ils tous à se réjouir ainsi?

Pas un regret ne venait à cette brave enfant que son manque d'imagination préservait de la misère des cœurs insatisfaits.

Inquiète de l'espèce de frénésie avec laquelle Marguerite chantait, alors que, depuis plusieurs mois, elle négligeait ses partitions, Mme de Blancelle réfléchissait :

« D'où lui vient cet élan après sa langueur lamentable de tout cet hiver? »

L'après-midi, Marguerite ayant prié sa mère de la laisser étudier seule, celle-ci pensa :

« Que veut-elle me cacher? »

Marthe affecta d'agréer la demande de sa fille, mais après quelques minutes, elle essaya d'ouvrir la porte du salon avec assez de douceur pour ne pas la faire craquer ; malheureusement, son infirmité la trahit et le pène de la serrure tomba sur sa gâche. Au bruit sec du fer, Marguerite, avertie, aperçut sa mère, le visage rougi de contrariété, qui la pria de continuer ses exercices.

Après une réflexion dont le silence prolongé parut pénible à Mme de Blancelle, Marguerite dit d'une voix singulière :

— Puisque vous avez voulu entendre ce morceau, mère, il faut que vous l'entendiez complètement. Venez ici, près de moi.

Étonnée, l'aveugle s'avança. Quand elle fut assez proche du piano, sa fille reprit gravement :

— Là ! Là ! Tout près de moi ! Tout près ! Maintenant, écoutez !

Alors Marguerite, profondément émue, chanta ce lied de Schumann :

O ma mère, ne crois pas, parce que je l'aime tant,
Que mes sentiments pour toi
Soient moins tendres qu'autrefois.
Non, du jour où je l'aimai, toi, je t'aime plus encore.
Que sur moi pressant ton cœur,
Je t'embrasse comme seul, il m'embrasse, lui!
O ma mère, je l'ai vu,
Et depuis je sais t'aimer,
Car tu m'as donné la vie, et ces jours si beaux, si doux!

Les cordes sonores achevaient d'évaporer leur âme, lorsque la jeune fille posa sa tête frémissante sur la poitrine de sa mère et elle en attendit une effusion qui ne se produisit pas. Encore passionnée par

ce chant qui avait été pour elle un poétique moyen de confidence, Marguerite sentit son cœur se glacer. Enfin de la voix la plus calme, Mme de Blancelle déclara :

— Je n'aime pas cette mélodie.

S'écartant de sa mère, Marguerite s'écria :

— Eh bien ! moi, je l'aime comme ma vie !

Et la jeune fille quitta précipitamment le salon.

Pendant la semaine qui suivit, elle n'apparut qu'à l'heure des repas pour n'y prononcer que les quelques paroles de politesse obligées pour les services qu'elle recevait de ses parents ou de ses sœurs. Ensuite, elle retournait s'enfermer et, de toute la journée, sa mère, désolée, ne l'entendait plus bouger.

« Notre existence devient intolérable, méditait Mme de Blancelle affligée. Je croyais Marguerite d'un cœur assez tiède. Comment une mère peut-elle s'abuser ainsi sur son enfant? J'ignorais quel feu secret couvait en son âme. Nous ne savons peut-être pas grand'chose l'une de l'autre? Quand nous nous embrassons, peut-être restons-nous aussi distantes qu'un astre d'un autre astre. Il me souvient d'avoir considéré, dans les yeux, Gustave, à l'aube de notre mariage. Nous croyions alors être unis? O dérision ! En est-il donc ainsi entre Marguerite et moi? Hélas ! comment deux esprits ne resteraient-ils point toujours deux, et quelle folie de croire qu'on atteigne jamais à l'unité ! »

Après avoir réfléchi dans la tristesse, Marthe conclut âprement :

« N'importe ! Marguerite ne m'échappera pas. Je la défendrai contre elle-même, si c'est nécessaire ! »

Mme de Blancelle résolut donc de la surveiller et de l'arracher à l'espèce de délectation morose où elle se complaisait.

« Elle s'exalte dangereusement dans sa solitude, pensa Marthe. C'est mon devoir d'empêcher ses troubles méditations. »

Désormais, Mme de Blancelle affecta de rentrer subitement dans la chambre de Marguerite sous le prétexte de lui demander quelques menus services. Chaque fois, sa fille l'accueillait avec une froide politesse et Marthe se retirait plus affligée. Elle aurait voulu trouver quelque motif pour se fâcher, mais l'apparente soumission de Marguerite la désarmait. Cependant il lui sembla qu'aussitôt qu'elle était descendue au rez-de-chaussée, sa fille délivrée de sa présence s'entretenait à haute voix avec elle-même.

« Cela devient extraordinaire », songea-t-elle.

Marthe la guetta donc en employant la ruse pour lui faire croire qu'elle se trouvait au salon ou dans le jardin, alors qu'elle était au contraire restée sur le palier. Un jour que, retenant son souffle, elle écoutait à la porte de Marguerite, elle l'entendit chantonner à mi-voix :

Frêle espoir de mon infortune,
D'abord pâle rayon de lune,
Reflet d'un soleil qui luit radieux,
Pour les heureux, en d'autres cieux,
Espoir! Saint espoir!

L'aveugle s'élança, au risque de se blesser dans sa précipitation.

A l'apparition de sa mère, Marguerite cacha un cahier de musique.

— Quelle est cette romance? Je ne te l'avais jamais entendue chanter, interrogea l'aveugle soupçonneuse.

— Une simple improvisation !

— Mes compliments..., en tout cas, elle te venait du fond du cœur.

Le sang au visage, la jeune fille répliqua :

— Vous l'avez dit !

Après avoir levé une main d'un air vague, Mme de Blancelle reprit lentement :

— Va me chercher mon écharpe abandonnée dans le vestibule. J'ai froid.

— Volontiers, répondit la jeune fille avec un empressement qui semblait marquer son désir de se faire pardonner une faute inavouée.

Tandis que Marguerite descendait l'escalier, Marthe palpait les livres qui encombraient un secrétaire, afin d'y saisir les feuillets cachés. Comme elle ne les rencontrait pas, elle pensa douloureusement :

« Même si je les avais trouvés, je n'aurais pu les déchiffrer... et savoir ce dont je me doute !... »

Lorsque la jeune fille remit à sa mère son châle, celle-ci, qui ne se souvenait même plus de la commission dont elle l'avait chargée, eut un sursaut et jeta le vêtement sur une chaise.

— Je vous croyais glacée, maman?

— Non ! J'ai trop chaud, maintenant.

La jeune fille pencha la tête avec un sourire ambigu.

Après un assez long silence, pendant lequel elles demeurèrent face

à face, Mme de Blancelle serra contre elle Marguerite en lui disant avec émotion :

— Je me garderai de provoquer une inutile et pénible discussion. Je ne te demanderai qu'une chose, ma chère enfant, rends-moi l'affection que je te porte, car je me meurs de ton indifférence.

Considérant alors sa mère avec une douceur pitoyable, Marguerite se demanda si même l'amour maternel, le plus pur en ses apparences, n'est pas une poétique transfiguration de l'effroyable égoïsme de chaque créature.

Elle sourit alors d'un sourire mélancolique avant d'embrasser Marthe avec emportement.

* * *

Sous le prétexte d'examiner au fruitier, disposé dans le grenier, les quelques poires granuleuses produites par le jardin négligé, Marguerite s'attardait à l'œil-de-bœuf du pignon. Par cette matinée de septembre, pas un habitant ne s'apercevait dans le bourg. Un soleil maladif, du ton des feuillées automnales, filtrait à travers l'air moite, et la campagne, sous ses glais que les labours n'avaient pas encore enfouis, avait une apparence incendiée. Un monôme de corbeaux ondoyait en volant vers un bois noir. La jeune fille guettait anxieusement à l'horizon une arrivée qui tardait à se produire.

Cependant, une sorte de grondement émut l'espace taciturne. Descendant la route de Saint-Gilles, apparut une patache que deux haridelles acculées contre leurs avaloirs retenaient difficilement à la descente de la côte. Les patins grinçaient aux roues flageolantes sur leurs fusées.

« Qu'est-ce que maman pensera? réfléchissait Marguerite, le cœur battant, lorsque la sonnette du jardin carillonna, et Martin pénétra dans la Cocharde avec une valise portant brodée sur l'enveloppe de toile, ses initiales : M. de B. sous une petite couronne de fantaisie.

Marguerite se jeta dans ses bras.

Répondant à ses embrassements éperdus, Martin lui souffla :

— Tu le vois, j'accours à ta demande... Noël vient d'être nommé organiste à Notre-Dame de Rouen... Quel hasard heureux pour moi et pour toi ! Je vous plains... Enfin j'espère tout arranger.

— Tu m'emmèneras comme tu me l'as promis, supplia-t-elle. Je me meurs de...

— Chutt !... notre mère...

Mme de Blancelle, après s'être étonnée de cette arrivée de son fils à l'improviste, lui souhaitait la bienvenue, lorsqu'elle heurta la valise de Martin et la palpa.

— Quel porte-manteau seigneurial ! dit-elle.

Le jeune homme rougit d'aise.

— Je vous montrerai tout à l'heure son contenu, maman, et vous saurez pourquoi je suis content

Après avoir embrassé Martin, elle lui répondit avec tristesse :

— Nous avons vraiment besoin de figures heureuses dans cette maison.

— Je sais, prononça-t-il d'un ton si grave que Marthe, soupçonneuse, lui demanda qui l'avait prié d'accourir à Mareulle.

— Et qui donc, si ce n'est mon cœur, chère maman, répondit-il faiblement, tandis que Marguerite fixait sur son frère des yeux effrayés qui signifiaient :

« Sois prudent ou tout est perdu ! »

Au moment où Mme de Blancelle entraînait son fils au salon, le capitaine, attiré par le bruit de leur conversation, descendit en robe de chambre à brandebourgs et babouches. Il s'étonna de trouver Martin et l'accola, tout à fait heureux de le revoir, assura-t-il.

— Tu peux te flatter d'appartenir à une administration commode, ajouta-t-il en riant. Encore en congé ! Ah ! messieurs les pékins, vous vous donnez du bon temps !

Marthe avait poussé Martin dans le salon. Resté seul dans le vestibule, Gustave, mécontent, réfléchit :

« M'imposer à eux? Non, non, non ! Des explications encore et toujours? Non, non ! Qu'est-ce que mon garçon vient manigancer? Prétendraient-ils, à soixante et onze ans, me tenir comme un collégien, sous prétexte que...? Leur argent ! Leur argent !... Ah ! ces petits bourgeois !.. Rentrons chez nous ! »

Mme de Blancelle avait fait asseoir Martin près d'elle, tandis que Marguerite, debout derrière le canapé, considérait ardemment son frère.

Affectueusement, l'aveugle caressait du bout des doigts le front et les joues de son fils.

— Quelle régularité dans tes traits, dit-elle enfin ! Toi et Margue-

rite, vous êtes mon orgueil. Quelle joie si je pouvais, l'espace d'un éclair, t'apercevoir, mon grand fils !

— Eh bien ! mère, vous perdriez vos illusions en ce qui me concerne, avoua-t-il en riant.

— Non ! Non ! J'en suis certaine, à Rouen, tu dois faire rêver les jeunes filles. Quand viendras-tu me faire part d'un projet de fiançailles?

Martin considéra Marguerite, en répondant qu'il lui plairait plutôt de voir ses sœurs mariées.

A cette allusion, Marthe fronça les sourcils, tandis que Marguerite devenait blanche. Puis la jeune fille, par ses signes, pressa son frère d'entretenir leur mère de l'affaire pour laquelle il était venu à Mareulle. D'un mouvement expressif des paupières, Martin fit comprendre à sa sœur que l'instant ne lui semblait pas favorable.

Mme de Blancelle dit alors d'une voix morne, qui dissimulait son véritable état d'esprit :

— Dans ma dernière lettre, dictée à Marguerite, je m'étais gardée, mon fils, de t'aviser de nos préoccupations. Ta sœur t'aurait-elle écrit ce que je ne voulais pas que l'on t'apprît?

Martin, devinant Marthe, répondit qu'il était un peu venu demander conseil au sujet de quelques centaines de francs qui l'embarrassaient ; aussi priait-il sa mère d'user de cette somme à sa guise.

— Ah ! voilà donc le généreux motif de ta venue? Une fois de plus, tu nous sors d'embarras. A quoi bon te cacher que ton père continue de nous créer des soucis. Mais je refuse ta générosité.

— Plus un mot sur ce sujet, s'écria le jeune homme, vous m'obligez moi-même en m'empêchant de commettre quelque sottise.

Et comme Mme de Blancelle, touchée, embrassait Martin, un œil de celui-ci dépassant l'épaule de sa mère regardait Marguerite, qui, mains jointes, le suppliait avec des regards flamboyants de profiter de ce mouvement de tendresse pour s'expliquer sur le vrai sujet de son retour à Mareulle. Devant l'expression angoissée de sa sœur, Martin devint pourpre de crainte.

Marthe, qui continuait de le presser, sentit la joue de son fils s'échauffer et elle lui demanda la cause de son émotion. Il hésitait encore à parler, lorsque Marguerite l'implora d'un geste tellement poignant, qu'il balbutia :

— Depuis quelques mois, je m'afflige de notre séparation, et me

sentant isolé à Rouen, je fais des projets auxquels je souhaiterais vous voir souscrire.

Les yeux de Marguerite eurent une éloquence désespérée. Inquiète, Marthe roulait de son fils à sa fille ses prunelles brûlées.

— Je rêve, continua Martin, que vous voudrez bien passer au moins vos hivers avec moi?

— Je le souhaiterais autant que toi, mon cher enfant. Mais comment quitter Mareulle? Nos ressources ne nous le permettraient plus.

Marguerite, bien qu'aucun son ne sortit de sa gorge, parut en appeler de toute son âme à son frère qui reprit d'un ton plus affermi :

— Peut-être y aurait-il un moyen de tout concilier. Puisque vous me déclarez ne pouvoir abandonner tous ensemble Mareulle, — et vos raisons ne peuvent se discuter, — pourquoi l'une ou l'autre de vous, à tour de rôle, ne viendrait-elle pas à Rouen, où je pourrais... avec mes appointements...

Devenue livide, la jeune fille, ses pupilles étincelantes, parut clamer à son frère :

« Va donc jusqu'au bout de ta pensée, de notre pensée ! »

Déjà Marthe se récriait avec énergie :

— Quel complot est-ce là? Je refuse d'entendre parler d'un projet de séparation, même momentanée.

En une sorte de fureur muette, Marguerite, passant son bras pardessus la tête de sa mère, parvint à presser l'épaule de son frère ; celui-ci hocha la tête d'un air qui voulait dire : « Impossible de pousser plus avant ce malheureux débat. »

Ses poings serrés sous le menton, la jeune fille appuya sur Martin des regards effrénés qui semblaient dire :

« Lâche ! tu m'abandonnes après m'avoir fait croire que tu allais défendre une cause dont tu étais d'ailleurs le responsable. Tu n'as même jamais eu le courage de défendre Noël contre les observations injustes de nos parents. Égoïste et craintif, te voilà tout entier ! »

Ne pouvant plus dominer son ressentiment et sa déception, Marguerite quitta le salon.

Presque aussitôt la porte se rouvrit sur Louise, dont le rire roucoulait dans la gorge grasse. Elle venait de remarquer dans le vestibule le splendide sac de cuir, et s'en amusait.

Heureux de la diversion que lui fournissait sa jeune sœur, Martin courut prendre sa valise qu'il déposa sur une chaise.

— Mademoiselle la moqueuse, dit-il à Louise, devinez ce qu'elle contient?

Accoutumée aux petits cadeaux de son frère, la jeune fille affecta la modestie. Martin découvrit un uniforme de sous-lieutenant aux dragons, éclatant dans son or.

Les bras levés, Louise s'exclama :

— Oh ! Maman ! si tu voyais ce képi et ce dolman. Et quelles jolies épaulettes !

— Mère, reprit Martin, j'ai voulu vous annoncer moi-même ma nomination comme sous-lieutenant de réserve aux dragons. Deux fois la semaine, je me rends au quartier où l'on met à ma disposition un cheval, et j'emmène mes cavaliers faire du service en campagne.

En se rappelant le dévouement de Martin, qui avait renoncé à préparer Saumur afin de ne pas leur être à charge, Marthe en fut émue aux larmes.

Louise qui reniflait l'air, sentant une odeur de brûlé, se sauva.

Agenouillé sur le tapis, le receveur remit son uniforme dans la valise avec des soins pieux.

De plus en plus soucieuse, Marthe dit enfin :

— Ainsi, tu as profité de ce congé inattendu pour venir m'apprendre ta nomination comme officier?... Était-ce là ta surprise? Sois sincère.

Il rougit en lui affirmant qu'elle avait deviné.

— A table ! vint appeler Louise.

Martin conduisit sa mère dans la salle à manger.

Au cours du repas, le capitaine, qui s'était excusé de n'y point prendre part, traîna en tous sens une table, dans sa chambre, pour se rappeler à sa famille.

De plus en plus peiné par ce qu'il entendait et ce qu'il remarquait, Martin, qui désespérait de pouvoir aider Marguerite, annonça que n'ayant obtenu qu'un congé de trois jours, — et encore avait-il dû se faire remplacer dans son service par un collègue, — il reprendrait le courrier de l'après-midi.

Stupéfaite, Mme de Blancelle lui demanda comment il avait pu entreprendre ce long voyage pour ne rester que quelques heures à la Cocharde?

Livide, Marguerite enfonça ses ongles dans ses paumes, tandis que la confusion empourprait le visage de son frère. Louise observait, tour à tour, sa mère, son frère et sa sœur, sans cesser de grignoter les

pelures de poire qu'elle avait réservées au bord de son assiette.

Enfin, Marguerite saisit à travers la table le poignet de Martin en le conjurant, par l'expression de ses yeux ardents, de s'expliquer, quoi qu'il dût arriver.

Effrayé, le jeune homme ne voulut pas condescendre au désir de sa sœur, qui ne put s'empêcher de verser des larmes. Bonne fille, Louise, ne sachant comment consoler son aînée, sans éveiller l'attention de Marthe, lui faisait de sottes grimaces.

Cette scène d'affreuse caricature acheva de consterner Martin.

Quand les grelots du courrier trémoussèrent aux colliers des chevaux, il se jeta sur sa valise et embrassa sa mère et ses sœurs sans lâcher son précieux bagage.

— Oh ! Martin, tu m'annonces dans tes lettres que tu veux intervenir et tu m'abandonnes sans même t'être expliqué? J'en mourrai, l'avertit Marguerite en recevant son baiser.

— Bientôt ! Patience ! Espère !

Il se dégagea peureusement et traversa la terrasse sans se détourner. Déjà une nouvelle angoisse l'étreignait. Qu'allait-il pouvoir apprendre à Noël? Et il s'imaginait le fougueux désespoir du compositeur !

*
* *

Un soir brun d'automne. La rumeur monotone de la pluie et pas une voix humaine depuis le matin dans cette atmosphère de désolation. Les mains aux genoux, en cette attitude de statue funéraire égyptienne qui lui devenait coutumière, l'aveugle attendait la nuit comme elle avait attendu le jour et comme elle attendrait les semaines suivantes, ténèbres sans aurores et sans couchants. Stupéfaite d'exister et de penser sans vivre en réalité, Marthe eut un soupir douloureux. A la table, où elle écrivait sous la lampe, Marguerite frémit. Les paupières levées, elle demanda :

— Que désirez-vous, maman?

D'un geste vague, l'aveugle la remercia.

Après avoir observé l'âpre expression de Mme de Blancelle, la jeune fille continua d'écrire avec une nervosité qui faisait siffler la plume sur le papier. Brusquement, Marthe voulut connaître le destinataire de cette lettre.

Contrariée, Marguerite avoua qu'elle écrivait à Martin.

Défiante, Mme de Blancelle lui demanda ce qu'elle pouvait raconter si longuement.

Devenue pâle, Marguerite n'osait plus continuer sa lettre. Une averse cingla les vitres. D'instinct, Marthe tourna la tête vers la fenêtre. Sept coups lourds tombèrent du clocher sur le bourg comme des poids de métal.

— Il faudrait descendre à la salle à manger, avertit Mme de Blancelle sur le ton de la résignation. Avec des yeux de feu, Marguerite relisait sa lettre en contenant sa respiration.

Cependant, ni la mère ni la fille ne quittèrent leurs sièges.

Des gouttes d'eau crépitèrent aux carreaux et, soufflées par le vent, filèrent le long des lambris. La paume de Marthe rencontra leurs coulures glacées et elle jeta un petit cri de répulsion.

A l'église, les tintements de l'horloge s'étouffèrent dans l'air humide. Soudain Marthe dit avec vivacité :

— Ton père ne peut pas être privé de son souper?

— Mon père? repartit Marguerite, et elle sourit amèrement. Au ton de cette réponse, Mme de Blancelle s'imagina Gustave. Il dormait la plus grande partie du jour. A son chevet une veilleuse crépitait dans son huile, car ce vieillard, jadis courageux, redoutait que la mort ne s'insinuât chez lui à la faveur des ténèbres.

L'averse remplissait le bourg de son triste bourdonnement.

— Descendons à la salle à manger, répéta l'aveugle.

Dans la pénombre de la vaste pièce insuffisamment éclairée par une chétive lampe, Marguerite, abandonnant sa table, alla s'agenouiller sur un coussin devant la cheminée où deux bûches, s'affrontant par leurs faces enflammées, entretenaient un feu avare.

— Répondras-tu, mon enfant?

— Excusez-moi, j'éprouve ce soir un malaise à parler.

S'étant levée, Mme de Blancelle déclara qu'elle ne voulait pas entendre sa fille s'exprimer de la sorte.

— Ah! pauvre maman, j'aurais bien envie de ne plus m'exprimer du tout.

A cette réponse, Marthe leva une main qui, en ne s'abaissant pas, prit une signification fatale.

A moitié consumée, l'une des bûches du foyer roula des chenets et toucha la jupe de Marguerite. L'odeur de l'étoffe roussie fut sentie par Marthe qui se brûla les doigts aux braises que sa fille n'avait pas repoussées des pincettes. Elle lui reprocha sa stupidité. Le visage de

Marguerite prit une expression vindicative. Et comme l'aveugle, restée devant le foyer, s'efforçait avec des tâtonnements maladroits de rétablir les bûches, fuyant sa mère, la jeune fille alla se poster à l'autre extrémité de la chambre contre une garde-robe qui l'enveloppait à moitié de ses rideaux.

D'interminables minutes s'écoulèrent dans une hostilité taciturne des deux femmes. Le feu se mourait. Dans toute la Cocharde on n'entendait que les hoquets des gouttières engorgées. Tendant ses mains au-dessus des chenets, Marthe dit d'une voix plaintive :

— Le froid vient. Où trouver d'autre bois?

Toujours cachée dans la tenture ramenée sur elle, Marguerite ne daigna pas venir en aide à sa mère qui tâtait vainement les encoignures. Des minutes passèrent encore. Dehors les dolentes sonneries de Saint-Roch venaient de loin en loin rappeler la fuite irréparable du temps. Chaque seconde écoulée n'était-elle pas aussi incommensurablement perdue que les secondes fabuleuses du monde originel.

— Je suis glacée, fit Mme de Blancelle frissonnante. Touchant le foyer, elle murmura d'un accent désolé :

— Plus rien que de la cendre !

A travers la brouée ténébreuse, neuf sons lourds parurent basculer du clocher avec le bruit de neuf pierres s'engloutissant dans une mare. Marthe ouvrit les bras puis les laissa retomber avec lenteur. Devant cette attitude de sa mère, Marguerite demanda, la gorge étranglée :

— Que vous faut-il?

Ce fut au tour de Marthe, offensée, de se taire. Accroupie près des landiers, elle appuya son front au marbre de la cheminée. D'abord Marguerite prit son parti de cette indifférence ; puis elle respira de plus en plus fort. Enfin, apercevant sa lettre étalée sur la table, les prunelles dilatées, elle finit par gémir :

— J'étouffe... j'étouffe...

— Te sentirais-tu malade, questionna Mme de Blancelle?

Elle repartit qu'elle n'était pas malade dans le sens que sa mère pouvait redouter, c'est-à-dire d'une de ces maladies dont on guérit lorsqu'on est soigné.

— Hélas ! ma pauvre enfant

— Non ! Non ! Pas de hélas ! plus de hélas ! répliqua violemment Marguerite.

Les mains en avant, Mme de Blancelle marcha vers l'endroit où elle supposait trouver sa fille, mais rencontrant un fauteuil sur son chemin, elle s'y heurta rudement et se plaignit. Comme Marguerite, après un élan, n'était pas venue à son secours, l'aveugle murmura lugubrement :

— Je ne te savais pas cruelle à ce point.

— Non ! maman, vous vous méprenez, si je ne viens pas à votre aide, c'est que j'ai peur de vous, ce soir.

— Peur?

— Oui, peur de votre tendresse, que je connais, et dont je ne veux pas pour ce que j'ai à vous déclarer.

— Déclarer? répéta Marthe, qui, renonçant à s'approcher de sa fille, la pria de remettre à plus tard sa fameuse déclaration.

— Non ! maman, vous allez connaître mes résolutions.

— Tes résolutions?

— Oui, écoutez-moi.

— Je t'écouterai demain !

— Non ! tout de suite !

— Oh ! ne crie pas de ce ton épouvantable...

Afin d'éviter une explication pénible, Marthe tenta de gagner sa chambre. Dans son empressement à trouver la porte, elle la manqua et dut tâtonner le long de la tapisserie. Au moment où elle mettait enfin la main sur le bec de cane, Marguerite lui cria du fond de la pièce :

— Je vais quitter la Cocharde.

Mme de Blancelle courut avec colère vers sa fille ; puis, aussi vite apaisée qu'elle s'était emportée, une main à son front, elle dit avec douceur :

— Il n'est pas possible que tu veuilles m'abandonner? Nous ne saurions nous séparer.

— Lundi, je serai partie.

— Allons donc ! Tu veux m'éprouver?

— Tout au contraire et je me rends compte de la gravité de ma décision.

Se croyant encore victime d'un cauchemar, Marthe songeait à haute voix :

« Ma fille croit qu'elle veut partir, partir?... Il y a de ces choses qui n'arrivent jamais... S'en aller, où cela?

— Je rejoins Martin à Rouen. Il m'accueille et m'a trouvé une

situation. Vous êtes gênés ; c'est un devoir pour moi de vous délivrer de ma charge.

— Un devoir ! M'abandonner? Misérable ! Et un flot de sang empourpra Mme de Blancelle.

Très calme, la jeune fille répliqua :

— Misérable, non. Malheureuse, oui !

Des larmes jaillirent des paupières de Marthe :

— Pardonne-moi ce mot injuste, mon enfant, et renonce à ce projet coupable.

Marguerite se refusant à répondre, Marthe reprit avec violence :

— Sois sincère. Pourquoi ce départ?

— Pourquoi, répondit Marguerite résolue, parce que ce silence, cette immobilité, cette oisiveté, ce néant me tuent. Il m'est impossible de continuer à subir cette agonie. J'y perdrai la raison. Certains jours mes hallucinations me terrifient. Il m'arrive de mordre mes doigts pour que la douleur me rappelle que je suis encore vivante. Je n'en puis plus. Il faut que je m'en aille. J'entends arriver à vivre courageusement par mon travail.

Pendant cet aveu de sa fille, Marthe s'était approchée d'elle à petits pas glissés. Tout à coup, elle l'enlaça de toute sa force en lui déclarant qu'elle l'empêcherait de quitter la Cocharde. Marguerite se laissa violenter, sans essayer une résistance ; aussi, bientôt, la vigueur même de son étreinte épuisa Marthe. Alors, pleine de sang-froid, sa fille prononça :

— Puisqu'il ne me reste plus que deux jours à rester près de vous, ne vaudrait-il pas mieux que vous me permettiez de vous prouver mon affection?

— Ton affection? Tu railles trop cruellement, fille sans cœur ! Monstrueuse égoïste !

D'un ton plus attendri, Mme de Blancelle ajouta :

— Comment, de gaieté de cœur, oserais-tu vouer au désespoir celle qui t'aime plus que tout au monde.

A nouveau, Marthe étreignit sa fille. Presque étouffée par cet embrassement, Marguerite eut peine à répliquer d'un ton morne :

— De gaieté de cœur, avez-vous dit? Non, aucune gaieté. Je n'ai pas l'héroïsme de vouloir me sacrifier jusqu'à la mort, voilà tout ! Je ne suis pas une sainte et seulement une pauvre fille.

La douceur grave de Marguerite parut si redoutable à Marthe qu'elle

se laissa tomber à ses pieds. Avec d'âcres larmes, elle la supplia de renoncer à son départ.

Déchirée, la jeune fille voulait relever sa mère.

— Non ! je me traînerai devant toi, mon enfant, jusqu'à ce que tu m'aies promis de ne pas m'abandonner.

A mesure que Marthe s'efforçait de l'atteindre, Marguerite reculait, pas à pas, en s'écriant :

— Par pitié, maman, relevez-vous !

Avec une figure sublime d'affection, l'aveugle appelait toujours.

— Demeure, ma chère âme ! Ma préférée ! Mon unique consolation. Une promesse et je serai satisfaite. Une promesse, je t'en supplie?

Devant le mutisme de sa fille, Mme de Blancelle lui cria furieuse :

— Je te devine enfin ! Tu te tais par honte, malheureuse?

— Si vous le prenez ainsi, mère, vous m'obligez à parler. Eh bien ! oui, je l'aime !

— Enfin ! tu te trahis, s'exclama Marthe d'une voix terrible de jalousie. Maintenant tout s'éclaircit, tu mentais ! Ton frère Martin me trompait. Louise et Julienne étaient complices. Non ! tu ne me quitteras pas, parce que je pense, comme ton père, que tu risques la pire des déchéances.

— Je vous jure, maman, que je suis trop votre fille pour que vous ayez rien à craindre. Chez mon frère, c'est encore ma famille, et c'est Martin qui m'accueille.

— Il n'aura pas à te recevoir, car tu ne sortiras pas de cette maison.

— Songez que je ne suis plus une enfant. Je vais atteindre trente ans ! Hélas ! Trente ans !

— Une mère ne serait-elle plus une mère pour des enfants d'un certain âge? répliqua Mme de Blancelle avec un éclat de rire terrible. Je t'ordonne de renoncer à ces projets coupables.

Marguerite frémissait d'un trouble extraordinaire. Peu à peu elle se rapprocha de sa table. Marthe entendant froisser du papier, s'écria :

— Mettrais-tu sous enveloppe cette lettre pour Martin? Quelle infamie ! Là, près de moi, toute cette soirée, tu préparais mon malheur ! Non, cela ne s'accomplira pas.

Se jetant sur sa fille, Mme de Blancelle lui prit l'enveloppe qu'elle lacéra.

— Maintenant, tu ne partiras plus.

— J'arriverai sans avoir prévenu.

— Non ! car tu me piétineras avant de te sauver !

— Ah ! mon Dieu ! gémit Marguerite, vous ne voulez donc pas comprendre que si je pouvais demeurer, je resterais.

Son effrayant amour maternel convulsait le blême visage de l'aveugle, qui, les bras ouverts et les mains écarquillées, se dressait comme une barrière vivante et souffrante devant sa fille.

Aux éclats de Mme de Blancelle et de Marguerite, des portes s'ouvrirent dans la Cocharde, et, en manteau de nuit, Julienne vint regarder, avec ses yeux lenticulaires qui vacillaient sans se reposer une seconde, sa mère et sa sœur. Terrorisée, Louise demandait les raisons de cette scène, lorsqu'elle fut appelée par les cris de son père qu'elle dut aller renseigner.

Bientôt le capitaine, par dérision, clama le *Dies iræ.*

A ce chant funèbre, Marthe se laissa choir tout de son long et, en sa lividité, elle paraissait morte.

Raidie contre la muraille, Marguerite, sa chevelure blonde répandue sur ses épaules par les assauts de sa mère, balbutiait entre les spasmes qui soulevaient sa poitrine :

— Que faire? mon Dieu ! Que faire?

Dehors, les eaux intarissables de l'atmosphère tombées dans la boue semblaient remonter ensuite au ciel, et s'égoutter encore, et toujours, toujours dans un vaste mouvement d'échange entre la douleur du ciel et la douleur de cette terre.

La Cocharde retentissait aux plaintes de Marthe. Ce lundi, dès l'aube, Marguerite s'était évadée. En traversant les pièces dont les meubles qu'elle ne pouvait éviter la blessaient, l'aveugle en appelait au ciel de sa misère.

Avec des gémissements Marthe parcourut sa vaste maison. Elle tâtonnait opiniâtrément, ne voulant point encore croire au départ de sa fille. Marguerite, cachée afin d'éprouver la grandeur de l'amour de sa mère, allait surgir et ce serait alors une ardente réconciliation.

— Si vous ne voulez pas que je succombe dans la plus aride des désespérances, mon Dieu ! vous aurez pitié de celle que vous aviez déjà cruellement affligée. M'entendez-vous? Rendez-moi mon enfant !

Lorsque, épuisée, Marthe se tut, son dernier appel parut s'enfoncer dans le silence épais qui l'étouffa. Quelques secondes, le front haut, l'aveugle écouta ; puis n'entendant que les petites vrilles des charançons qui moulinaient les charpentes faites des chênes que le

siècle de Louis XIV avait vus verdoyer, elle reprit sa poursuite avec plus de rage, en criant :

— Je finirai par haïr le ciel autant que la terre.

Effrayées, Julienne et Louise, chassées par elle de pièce en pièce, l'évitaient.

Enfin Marthe descendit au jardin.

— Marguerite ! Cesse de te cacher ! Réponds-moi, Marguerite !

De ses mains avides l'aveugle touchait les troncs des poiriers et fouillait les massifs des groseilliers. La brise, à travers les lauriers, rendit le son d'une jupe de femme en marche.

— Arrête, ma chère Marguerite. Où es-tu? Pourquoi te sauver, mon âme?

L'aveugle courut et les branches épineuses la flagellèrent. Un coup de vent ayant ébranlé la sonnette, celle-ci tinta sur son ressort. Triomphante, Mme de Blancelle s'exclama :

— Tu rentres, Marguerite? J'étais certaine que ton cœur réprouverait mon abandon. Tout est oublié ! Viens, je t'aime davantage encore si c'est possible. Avance-toi ! Pourquoi cette vaine honte? Vois, je t'ouvre les bras. Saurais-je t'en vouloir? Ce n'était pas la colère qui me précipitait à ta recherche, mais la reconnaissance. Jamais fille fut-elle plus attentionnée? Lorsque j'étais souffrante, tu me disais tendrement : « Prends ceci, maman ! Je l'ai préparé pour toi ! Mange ! » Et je cédais à tes sollicitations, parce que je me sentais baignée de tendresse. O Marguerite ! viens que je te dise quelle fille adorable tu fus pour ta mère infirme.

Cependant Marthe cria de douleur et de colère lorsqu'elle toucha le portail. Le vent seul avait fait retentir la sonnette? Humiliée, elle gronda :

— L'atroce ingrate !

Ses mains sur ses yeux morts, dans un geste instinctif qui lui venait de son passé, alors qu'elle se recueillait pour mieux méditer, Mme de Blancelle réfléchit :

« Je comprends maintenant le but du dernier séjour de Martin à la Cocharde. Il était venu afin de m'enlever sa sœur. N'ayant pas même eu le courage de sa mauvaise action, c'est sournoisement, de loin, qu'il a poussé sa sœur à la révolte. Martin prétend marier Marguerite contre notre volonté, à Noël Muziac, indigne d'entrer dans notre famille. Marguerite connaîtrait toutes les humiliations et la misère avec ce musicien. Oh ! je ne laisserai pas s'accomplir ce

mariage. Non ! Non ! Nous l'empêcherons. Gustave ne le permettra point. Il poursuivra Marguerite, car ce ne sont pas les trente ans dont elle se prévalait amèrement qui lui permettront de nier l'obéissance qu'elle nous doit. »

Mme de Blancelle regagna sa maison. Le piétinement de son mari à l'étage supérieur lui fit croire que le capitaine achevait ses préparatifs. Averti de l'évasion de Marguerite, il s'était écrié qu'il la ramènerait rudement à la Cocharde.

« Il devrait se trouver sur le chemin de la gare, pensa Marthe impatientée. Peut-être aurait-il retrouvé notre fille à Saint-Gilles? Il faut qu'il se hâte. »

Or, son accès d'irritation calmé, d'autres soins occupaient M. de Blancelle. Il souriait à son ancienne cantine d'officier dont il avait sorti deux dolmans de capitaine aux dragons. Endossant le plus frais et son képi posé sur l'oreille, il marchait le torse bombé. Il fit ainsi le tour de la pièce et se retrouva devant l'uniforme le plus usagé qu'il avait étalé sur sa table. Une idée soudaine lui vint, il saisit des ciseaux et décousit l'un des galons d'or qu'il épingla près des trois autres sur la manche du dolman qui le vêtait. Campé devant son armoire à glace, il dit avec satisfaction :

— Commandant ! Hé ! Le chef d'escadrons de Blancelle. Tout indiquait chez moi l'officier supérieur.

Après s'être contemplé quelques secondes, il se rapprocha du vieil uniforme et le dépouilla d'un nouveau galon qu'il ajouta aux quatre autres. La moustache hérissée, il tapa d'un coup sec le plancher et prit une expression hautaine pour gronder :

— Colonel Gustave de Blancelle !... J'en avais l'étoffe. Tristes hasards ! Celui-ci général, celui-là capitaine. Le mérite? fadaise ! J'étais tenu pour un cavalier hors ligne. Alors... alors ! Qu'est-ce que cela signifie? Oui ! Oui ! Je fus fier comme le sentiment de ma valeur m'y donnait droit, et la bureaucratie s'en offensa.

Une seconde fois le vieillard redressa sa tête et annonça d'une voix stridente :

— Ah ! si le colonel de Blancelle avait commandé un régiment de dragons, je vous donne mon billet qu'un tas de pieds-plats égarés dans l'armée n'y eussent pas fait long feu...

S'approchant de la table, le retraité prit une carte de visite, la retourna, et, sur son verso, écrivit en gros caractères :

M. le colonel de Blancelle, 90e *dragons.*

A bout de bras, il tint ce carton qu'il apprécia d'un regard scrutateur. Reprenant sa plume, il inscrivit sur une seconde carte :

M. le colonel comte Gustave-Adalbert de Blancelle,
Commandant le 90e dragons.

Satisfait, il alla se sourire devant le miroir ; puis, reprenant une mine autoritaire et la tête tournée à droite, il maugréa comme s'il répondait à un interlocuteur :

— Eh bien ! qu'y a-t-il, commandant?

La tête rejetée à gauche, et d'un ton humble, il se répondit à lui-même :

— Mon colonel, je venais savoir si vous mainteniez la revue d'équipement?

Faisant encore passer son menton par-dessus son épaule droite, il repartit d'un ton rogue :

— Mon ordre de service était assez net, et je n'aime point répéter deux fois les...

La porte ouverte, Marthe s'avançait vers son mari avec une impressionnante lenteur. Bras croisés, elle prononça d'une voix terrible dans sa retenue :

— Ainsi voilà le jeu auquel vous vous livrez, le jour de la fuite de notre fille Marguerite?

Effrayante d'ironie, elle acheva :

— Quoi que vous fassiez, vous serez toujours un pauvre homme, M. le colonel comte Gustave-Adalbert de Blancelle !

Gustave, atterré, avait ployé le dos. Enfin redressé, il dit avec solennité :

— Madame, s'il vous plaisait de quitter cette pièce, je vous offrirais bien volontiers le bras.

— Voilà donc l'amusement puéril qui vous occupe après avoir reçu le défi le plus outrageant de Marguerite, répliqua Marthe frémissante. Vous m'aviez assuré que jamais vos filles ne quitteraient cette maison pour courir les hasards d'une vie libre. Vous me semblez faire bon marché de votre autorité de père et de votre fameux honneur?

— Oh ! madame, trêve de ces grands mots par lesquels vous voudriez m'exciter. Certainement Marguerite est une coquine, et si je la rattrape...

— Non, elle n'est pas une coquine protesta Mme de Blancelle,

touchée au cœur ; elle n'était qu'une enfant malheureuse dont vous avez empêché l'établissement par vos prodigalités coupables.

Du ton le plus aigre, l'officier cria :

— Il suffit ! Vous me cherchez encore une mauvaise querelle. Après tout, je me désintéresse de cette personne, votre préférée, qui n'eut jamais d'égards pour son père. Eh bien ! bon voyage et bon débarras ! Qu'elle reste à la charge de Martin, ce niais. Vous m'épargnerez donc le ridicule de jouer au gendarme. D'ailleurs, en ce qui me concerne, je la renie, je ne la connais plus.

Se ployant avec un respect affecté, Gustave conduisit l'aveugle vers le palier, en ajoutant :

— Évitons, madame, la prolongation de cette scène déplorable. Je vous présente mes respectueux hommages.

Pour résister à la poussée de son mari, Marthe avait posé ses mains sur les manches du prétendu colonel et les galons empruntés se déplacèrent et pendirent lamentablement.

Aussitôt qu'il fut seul, Gustave, furieux d'avoir été surpris au milieu de ses divagations, de rage, arracha un, puis deux, puis le dernier galon d'or. Soudain il eut comme une illumination.

— Que voulait-elle me signifier : « Quoi que vous fassiez, vous serez toujours un pauvre homme »?

En son inquiétude, il saisit l'une des colonnes de son lit à baldaquin comme un appui. Ses yeux devenus ronds et fixes, il pensait : « J'ai pourtant voulu devenir quelqu'un. Un chef ! Un héros ! J'en avais les ressources, mais quoi?... l'occasion ne s'est pas présentée de prouver ma valeur. »

Jamais le capitaine ne s'était examiné avec cette cruauté clairvoyante et ses paupières rougirent comme si elles étaient brûlées par des larmes ; cependant elles restaient sèches, car Gustave était de ces hommes impuissants à pleurer.

Au bout de quelques minutes il reprit confiance, et secouant la colonne torse de son lit il marmonna :

— Ne nous accablons point. J'aurais su mourir bravement, tout comme un autre. Je sais ce que je vaux. J'ai été remarqué... cité à l'ordre. Rien ne m'a servi ! Il suffit ! Assez ! Assez ! Oublions.

Lorsqu'il s'éloigna de son lit, il remarqua sa manche veuve de ses galons. D'une voix tonnante, le poing tendu vers sa porte, il cria :

— Me dégrader, moi? Jamais ! Jamais !

Chassée par son mari, Marthe était demeurée devant sa porte.

Son dernier espoir d'envoyer à la recherche de Marguerite était déçu.

A cet instant, penchée sur la rampe à gros balustres du pont de bois qui desservait les chambres, l'idée de se laisser choir l'obséda. L'on croirait à un accident et elle serait délivrée. Plus fortement, Mme de Blancelle s'inclina avec le désir de perdre l'équilibre, malgré elle. Or son pied gauche ayant glissé sur le plancher, à l'instant d'être précipitée, elle se retint de toute sa vigueur à la rampe, en gémissant :

— Délivrez-moi du mal, mon Dieu !

Non, elle ne voulait pas mourir. Même en son désespoir elle espérait encore.

Ses mains jointes levées, elle chuchota si bas qu'elle s'entendit à peine elle-même :

— Marguerite, ma lumière, mes yeux, ma vie !

CHARLES GÉNIAUX.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'AVENIR DU RHIN

L'avance des Alliés sur le Rhin ne saurait être envisagée d'une manière simple et encore moins la façon dont elle tournera. La délégation allemande a pu revenir à Berlin en criant bien haut que M. Lloyd George n'avait consenti aux sanctions que sous la pression de MM. Briand et Loucheur. Ces derniers, d'autre part, ont dû faire une déclaration en quelque sorte officielle pour rassurer l'opinion britannique sur l'absence de toute visée annexionniste de notre part. M. Briand s'est-il rappelé qu'en 1916 il négociait avec la Russie un accord secret où il était fortement question des pays rhénans dans un tout autre esprit que celui de 1921? Peut-être. Il pourrait nous répondre que la situation, en cinq années, a changé. De fait, sans clamer notre désintéressement à la manière incongrue d'un Gustave Hervé, je crois qu'il n'existerait en France qu'une minorité bien peu active pour préconiser à l'heure qu'il est un rattachement, si distancé, si ajourné, si atténué qu'il fût, de la Rhénanie à la France.

Néanmoins, les faits sont les faits. Non seulement nous sommes sur le Rhin, mais tout laisse entrevoir que, par la faute même de l'Allemagne, nous y resterons plus longtemps qu'il n'était prescrit, et tout nous confirme que notre pénétration va plus profond et plus loin qu'on ne s'y attendait en 1919. J'ai montré, dans *Rhin et France*, qu'une sorte de génie du lieu rattachait si intimement les deux rives

du fleuve qu'on ne pourrait s'installer sur l'une d'entre elles sans passer automatiquement sur l'autre.

Ce n'est pas tout encore et M. Lloyd George a la mémoire courte. S'il faut que M. Briand oublie les accords de 1916 dans leur lettre et dans leur esprit, comment chasserions-nous de notre mémoire les discussions de 1918-1919, plus récentes et plus efficaces, relativement à notre garantie militaire? Lorsque M. Clemenceau, harcelé par Wilson et Lloyd George, dut renoncer, au détriment de la France, à son droit évident de tenir garnison sur le Rhin sans délai d'évacuation, il subordonna, et non sans énergie, son acquiescement à la garantie diplomatique anglo-américaine.

On ne saurait trop appuyer sur ce point, vraiment capital pour notre avenir. Un marché formel intervint alors, que nous n'oublierons jamais : « Nous reconnaissons, dirent Lloyd George et Wilson, que, sans la ligne du Rhin, vous vous trouvez dans une posture intenable. Nous vous refusons pourtant cette frontière, mais à charge de vous offrir mieux. Ce mieux, c'est notre garantie : si l'Allemagne fait mine de vous attaquer, *ipso facto* elle mettra en mouvement contre elle les forces américaines et britanniques. »

On sait que ce marché mirifique n'a pas tenu. On nous retira la ligne de garnisons stables, perpétuelles, que notre sécurité nous commandait d'avoir, depuis le pays de Clèves jusqu'à Landau, et l'on ne nous accorda point l'appui anglo-saxon. En long et en large nous fûmes de belles dupes. On se demande parfois ce que font à la Chambre les députés patriotes, car enfin il est scandaleux qu'ayant obtenu, sur un point vital, notre désintéressement conditionnel, on nous refuse le dédommagement auquel nous donne droit le manque de cette condition. En effet, les Anglais se sont bien exécutés. Westminster a voté la garantie, mais comme celle-ci n'est valable que si les États-Unis l'adoptent à leur tour, nous nous trouvons fort proprement dépourvus, puisque les députés américains ont rejeté en bloc toute l'œuvre wilsonienne. L'élection de M. Harding renforce et ratifie un pareil refus. Avec lui, l'antiwilsonisme prend du champ. Que plus tard l'Allemagne nous provoque, aucun instrument diplomatique ne prescrit à qui que ce soit de venir à notre aide à raison de notre désintéressement passé.

Cela vaut d'être dit et redit, rappelé, commenté, car cela est capital et il ne semble pas que le gouvernement français songe à en tirer parti le moins du monde. Serait-il donc impossible de revenir sur les débats

d'il y a deux ans et de ne pas démordre de notre droit le plus strict? Il est inconcevable qu'on laisse M. Lloyd George faire à la frontière rhénane des allusions très certainement inconvenantes puisque, de son fait à lui, nous sommes lésés à cet endroit de notre territoire. Il y a dans son insistance une sorte de cynisme bon enfant qui demande à être relevé, si l'on veut d'un air paternel, mais on regrette qu'aucun des ministères qui se sont succédé à Paris depuis l'armistice, n'ose adopter avec les hommes d'outre-Manche le ton péremptoire qui convient à notre situation et à nos droits.

L'opinion anglaise doit le savoir : la majorité des Français ne tient nullement pour réglée la question du Rhin, tant qu'on ne nous aura pas indemnisés de la non-réalisation de la garantie anglo-américaine, inventée pour remplacer notre vraie frontière stratégique.

Plus que jamais nous devons regarder du côté de Cologne, de Francfort et de Munich. Ce qui s'y passe vaut d'ailleurs le coup d'œil, pourvu qu'on ne s'arrête pas aux dehors.

A n'en pas douter l'occupation interalliée fortifie, au moins passagèrement, l'unité allemande. De très nombreux autonomistes ont renoncé en Rhénanie à se servir de l'article 18 de la constitution de Weimar, qui permet à toute province allemande de plébisciter son adhésion à l'Empire et de revendiquer, à toute époque, son indépendance. Une campagne assez habile, menée sournoisement par Stinnes et ses disciples, a fait admettre par la majorité de l'opinion qu'il serait d'un mauvais Allemand d'accroître les malheurs du Reich en usant contre lui de ce droit constitutionnel. Seuls, Dorten et son groupe, — qui eurent naguère tant d'autorité, — s'en tiennent à ce point de vue, qui n'est plus celui du grand nombre.

Que se passera-t-il d'ici quelques années? N'oublions pas que le sentiment autonomiste, au moins dans le cadre impérial, sans se manifester avec l'éclat de fin 1918, ne cesse pas de travailler profondément les masses rhénanes. Leur retenue d'aujourd'hui ne manifeste qu'un ajournement du problème. Le jour où les manœuvres hasardeuses de Stinnes et de Simons auront visiblement accru les charges de ce peuple, qui attend d'eux un soulagement, il se pourrait fort bien que l'opinion retournée s'adressât sans réticence aux Alliés ou se dressât franchement contre le Reich. Une telle perspective n'est pas probable, mais reste possible.

Ce qui embrouille notre vue à l'Est, c'est d'une part cette fidélité, très relative en son fond, de la Rhénanie à l'unitarisme impérial,

d'autre part les velléités rétrogrades de la Bavière. Mais là où un observateur fugitif se bornerait à noter une dissemblance, un technicien plus soucieux des réalités découvrirait un accord.

En effet, qu'attend la Bavière d'une restauration monarchique? Un retour à son indépendance d'avant la révolution, quand Berlin ne régnait pas comme aujourd'hui à Munich et se heurtait au moins à l'obstacle dynastique. Qu'espère la Rhénanie de sa temporisation? La réalisation automatique de son autonomie.

N'oublions pas que la Rhénanie prussienne se trouvait, avant 1918, vis-à-vis de Berlin, dans un assujettissement plus grand qu'aujourd'hui, surtout depuis le vote de la constitution *prussienne*, dont la presse française, dite d'information, n'a pour ainsi dire soufflé mot. Cette constitution toute récente prévoit le fonctionnement de vastes conseils provinciaux dont le rôle très actif consistera notamment à élire les représentants du Sénat. Directement ou indirectement le choix des hauts fonctionnaires dépendra de ce régionalisme en action. Comme d'autre part l'importance de ces conseils répond non tant au territoire représenté qu'au chiffre de la population, on se rend compte que la Rhénanie — pour les mêmes raisons qui obligent la Bavière à regarder derrière elle — est tenue de regarder devant. A Munich, si l'on veut être libre, on est tout naturellement amené à souhaiter un retour des garanties dynastiques ; à Cologne, un exercice de la nouvelle constitution prussienne.

Il ne faut donc ni se leurrer sur l'état d'esprit actuel des populations rhénanes, ni s'halluciner sur sa durée, ni déraisonner sur le militarisme bavarois. Vue en gros et en profondeur, la situation nous apparaît telle : *un mouvement puissant incline l'Allemagne vers le fédéralisme. Toute secousse l'accélérera, en dépit des phénomènes apparents.* Nous devons miser, sans réticences, sur l'avenir du particularisme, qu'il soit ancien et de forme connue comme dans l'Allemagne du Sud, qu'il soit récent et larvé comme dans les provinces rhénanes de la Prusse.

N'oublions pas non plus que, là comme ailleurs, l'anticléricalisme poursuit une œuvre de dislocation. En Saxe, elle progresse à vue d'œil, provoquant du même coup à Munich une réaction compréhensible. L'une des raisons de la fidélité provisoire des catholiques occidentaux à l'unité prussienne c'est le désir, très honorable, de ne pas abandonner leurs frères dispersés de la Prusse centrale et orientale au bon plaisir des tyranneaux pangermanistes. Car pangermanisme et

anticléricalisme vont de pair. Mais quel lien que celui de la terreur !

Ah ! qu'il y aurait encore, pour le bien de l'Europe, une belle politique de libertés allemandes à reprendre et à poursuivre avec énergie ! Une Allemagne très fédéraliste serait à coup sûr une moins mauvaise voisine pour nous qu'une Allemagne unitaire.

Est-il superflu de se demander si, à cet égard, les déplorables résultats du dernier plébiscite auront une répercussion sur la constitution future de l'Allemagne? On sait que, pour amadouer les électeurs et rendre plus attrayante la nationalité germanique, les autorités du Reich, Reichstag en tête, ont solennellement promis, en cas de rattachement de la Haute-Silésie à l'Allemagne, un régime d'autonomie particulièrement avantageux pour cette province, puisque, à certains égards, au moins sur le papier, il frise l'indépendance.

Verrons-nous, à la faveur des événements, ce principe de fédéralisme à outrance faire tache d'huile et chercher des émules au Palatinat, en Hanovre, en Westphalie, en Hesse, en Thuringe? *Forse che si, forse che no.* Tout dépendra de l'évolution générale. c'est-à-dire qu'en définitive tout, ou presque tout, dépendra de la tournure que nous saurons, ou ne saurons pas, imposer au régime de l'Europe centrale. Cela revient à dire que peut-être le fédéralisme allemand naîtra de notre volonté de dissociation.

Ce qui paraît assuré, dans tous les cas, c'est une tension formidable sur les lisières germano-polonaises. Cette région ressemble à une vraie collection de cicatrices, que tout le monde s'emploierait à maintenir ouvertes, à commencer par les négociateurs de Versailles. De Memel à Oppeln, toutes les marches resteront sujettes à des revendications perpétuelles, quelque solution qui intervienne pour les répartir provisoirement entre les États rivaux.

La Pologne, même nantie des districts silésiens industriels, — *surtout* nantie de ces seuls districts-là, pourrions-nous dire avec plus de raison, — reste bien faible, bien jalousée, bien mal pourvue d'équilibre. Elle aussi gagnerait au voisinage d'une Allemagne décentralisée, déprussianisée.

Les années qui viennent nous feront assister au dénouement du problème. Souhaitons que, pour le résoudre, la France emploie des calculateurs mieux avisés que ceux dont elle se sert depuis 1917 et les tentatives de paix séparée avec l'Autriche. Car tout est à reprendre,

depuis Vienne jusqu'à Varsovie, depuis Budapest jusqu'à Cologne, du Danube au Rhin.

René Johannet

La Conférence de Londres.

Les conférences précédentes de Hythe, de Spa et de Paris avaient été assez confuses faute de méthode. Passant du désarmement de l'Allemagne à la question de Fiume, de l'Arménie aux réparations, et du plébiscite de Vilna aux dettes interalliées, elles avaient ajouté à la multiplicité de sujets le désordre de l'examen. Fréquemment interrompues pour renvoi aux experts, les discussions s'y étaient chevauchées. La Conférence nouvelle dont je viens de suivre les travaux à Londres a évité cette incohérence. C'est, d'abord, que deux questions seulement figuraient à son ordre du jour. Ainsi a-t-elle pu aboutir à une décision pour chacune d'elles ; fait presque sans précédent.

Enfin, les représentants de la France arrivaient à Londres avec un programme précis. Leur influence au cours de la Conférence en fut plus grande. On sut constamment où la discussion allait, ce qui avait souvent manqué à Spa, et même à Paris.

Sur la revision du traité de Sèvres, le programme français était, à la fois, précis et souple. Pour mettre fin aux hostilités en Asie Mineure, le traité de Sèvres devait être revisé dans une forme acceptable pour les Grecs, et suffisante pour que les Turcs d'Angora fussent satisfaits.

Sur les formes à donner à cette revision, nous n'apportions que des suggestions. Nous ne demandions pas que le sort de Smyrne, ou des Détroits, ou de la Thrace, fût réglé d'une façon plutôt que d'une autre, mais seulement qu'il le fût. Craignant la prépondérance d'une trop grande Grèce dans la Méditerranée orientale, et désireux de rétablir l'équilibre dans l'Égée par une restauration de la Turquie, les Italiens appuyaient nos vues. L'Angleterre se réservait. A Paris, M. Lloyd George avait seulement consenti à un examen de la question. Il attendait que notre désir fût justifié. Pourtant sa passivité n'était point neutre. On connaissait ses préférences pour le maintien du traité de Sèvres, et il ne dissimulait pas sa méfiance des kémalistes, jadis traités par lui de « brigands de grand chemin ».

Les discussions comportèrent trois étapes. La première, correspondant aux négociations franco-anglaises avant l'audition des Grecs et des Turcs, fut la plus ardue. Aucun résultat n'était possible si

les délégués d'Angora n'étaient pas entendus, et accueillis comme les représentants les plus autorisés du peuple turc. Il fallait, d'autre part, convaincre l'Angleterre que la revision du traité de Sèvres était la seule solution possible.

Pour en persuader le Premier britannique, MM. Briand et Berthelot se placèrent sur le terrain des faits : les Grecs ne pouvaient réaliser sans aide l'exécution du traité ; les Alliés ne pouvaient pas leur continuer indéfiniment leur aide pécuniaire ; la France ne pouvait pas non plus prolonger son intervention en Cilicie. Il fallait absolument traiter avec les kémalistes et, pour cela, leur faire des concessions.

M. Lloyd George insistait pour ne traiter qu'avec le gouvernement turc régulier. Il convenait, d'après lui, que les deux délégations de Constantinople et d'Angora eussent fusionné d'abord. Or, elles en étaient assez loin. Le comte Sforza, qui avait déjà prouvé à Paris son adresse à trouver des compromis dans des cas embarrassants, résolut la difficulté. Il suggéra aux deux délégations turques de quitter séparément leur hôtel, en sorte que, arrivant à la Conférence l'une derrière l'autre, elles y seraient introduites simultanément, faisant ainsi figure de délégation unique. Cette *combinazione* réussit.

Le second acte commença avec l'audition successive des Grecs et des Turcs. Nos délégués y tinrent le premier rôle. Leur habileté fut de circonscrire le débat à ses aspects les plus réalistes. Avec la préférence de nos alliés anglais pour les faits, c'était les prendre par leur point faible.

Les Grecs, qui avaient à défendre une mauvaise cause, l'aggravèrent par leur manque de souplesse et leur intransigeance. Les Turcs au contraire, ceux d'Angora comme ceux de Constantinople, furent dignes de leur réputation de bons diplomates. Ils surent se montrer conciliants, pratiquer l'art des nuances, et même, en plusieurs cas, devancer les désirs des Alliés. Cette modération des « brigands d'Angora » enleva tout prétexte aux hésitations des Anglais. Dès le soir du second jour de ces pourparlers mixtes, Downing Street acceptait le principe d'une revision, plus ou moins étendue, du traité de Sèvres.

Il restait à en déterminer l'importance et à en trouver les formes. Ce fut la troisième étape, un acte coupé en son milieu par un baisser de rideau d'une semaine, pour la discussion des réparations avec les Allemands.

On en connaît les principaux épisodes qui ont abouti à une décision. Les Alliés proposèrent d'abord qu'une commission d'enquête déterminât le caractère grec ou turc des districts contestés. Angora et Athènes furent consultés. Les Turcs acceptèrent, mais les Grecs refusèrent.

Le 10 mars, à la veille de se séparer, la Conférence arrêta ce nouveau plan : 1° restitution aux Turcs de Constantinople du contrôle de la mer de Marmara et de la plus grande partie des Détroits, les Alliés continuant cependant à y occuper trois positions stratégiques et les Grecs restant à Gallipoli ; 2° internationalisation projetée de la Thrace ; 3° relèvement de l'armée turque de 35 à 75 000 hommes ; 4° indépendance de Smyrne, sous la souveraineté théorique du sultan et sous le drapeau turc, mais avec une administration mixte et une garnison grecque : 5° organisation d'une administration mixte pour les districts contestés d'Asie Mineure, les éléments grec et turc y participant dans la proportion du pourcentage des deux populations.

A cause de sa complication, cette solution ne saurait être définitive que pour les Détroits. Mais, telle que, et même si elle n'est que provisoire, elle assure les résultats essentiels que la France demandait à la Conférence. Le traité de Sèvres est revisé et la paix rétablie en Asie Mineure. Cette solution heureuse a permis en outre la conclusion immédiate d'un accord entre les kémalistes et nos représentants, en sorte que la question de Cilicie se trouve considérablement allégée.

Les réparations restaient l'objet principal de la Conférence. Pour le régler, la délégation française était arrivée avec ce programme : « La Conférence de Paris a fixé le minimum des sommes à payer par l'Allemagne et aucune réduction ne peut être envisagée. Elle a proposé en outre certaines échéances et un mode au moins de payement. D'autres sont à trouver ; il est nécessaire que le débat reste limité à cette question de modalités. Si l'Allemagne s'y prête et si elle accepte les chiffres de Paris, nous serons accommodants, nous examinerons toutes les équivalences qu'elle pourra nous proposer. Nous entendons être payés, mais nous ne voyons aucun inconvénient à l'être sous la forme que préférera notre débiteur, pourvu que nous n'y perdions rien.

« Maintenant, si l'Allemagne fait preuve de mauvais vouloir, nous demanderons que les Alliés prennent en commun des sanctions à son égard et qu'ils saisissent des gages suffisants pour leur permettre de se payer eux-mêmes, si elle s'obstine. » Le gouvernement britannique, lui, se défendait d'avoir aucun programme préconçu. Croyant que l'Allemagne ferait des offres suffisantes, il voulait les attendre et régler sa conduite d'après ce qu'elles seraient.

Comme pour l'affaire gréco-turque, les négociations préliminaires franco-anglaises constituèrent un premier acte.

Nos représentants demandèrent à M. Lloyd George de faire con-

naître à l'avance, par une déclaration publique, que les Alliés étaient décidés à n'accepter aucune discussion des chiffres minima de Paris. Le Premier britannique se déroba à l'aide d'un argument, qui était évidemment de bonne foi, mais qui donnait quelques craintes pour l'avenir.

« Les chiffres de Paris, disait-il, ont été calculés pour un certain échelonnement des payements. Sa modification changerait leur valeur immédiate. Or, nous ne pouvons demander que le maintien de cette dernière. Nous devons être prêts à accepter que l'Allemagne paye moins, si elle payait plus vite. C'est le seul moyen de l'y encourager. Il vaut donc mieux ne pas faire une déclaration que l'opinion publique appliquerait aux annuités de Paris. »

Nos négociateurs insistèrent alors pour que la Conférence décidât immédiatement les sanctions qui seraient appliquées à l'Allemagne, si ses offres n'étaient point suffisantes. M. Lloyd George leur donna satisfaction, tout en déclarant qu'il espérait que les offres allemandes rendraient cette précaution inutile.

Le Premier britannique préconisait des sanctions économiques, et surtout une forte taxe sur les exportations allemandes pour protéger les industries alliées contre leur concurrence. Nous réclamions des sanctions militaires simultanées. M. Lloyd George suggéra que le maréchal Foch vînt à Londres pour étudier avec la Conférence « ce qui pouvait être fait », car, ajoutait-il, « l'Angleterre sera dans l'impossibilité matérielle de fournir aucun effectif important ».

Le dimanche 27 février après-midi, le maréchal Foch étant présent, la question fut longuement discutée aux *Chequers*, la maison de campagne du Premier ministre britannique. Le lendemain, la Conférence décida que, s'il était recouru à des sanctions, celles-ci seraient à la fois économiques et militaires. Leur détail n'était pas encore définitivement fixé. La France avait accepté de fournir la plus grande partie des effectifs nécessaires.

C'est dans ces conditions que les délégués allemands arrivèrent à Londres, ce même lundi soir.

Le second acte s'ouvrit le mardi 1er mars quand le Dr Simons eut fait officiellement connaître les offres de l'Allemagne : 50 milliards de marks or seulement, dont 20 étaient considérés comme déjà versés et dont 8 devaient être fournis par un emprunt international. Ces propositions étaient tout à fait inacceptables et leur rejet fut décidé sur l'heure ; mais les Alliés discutèrent pendant trois séances, le mardi soir et le mercredi, sur la forme à donner à ce refus.

Les Anglais inclinaient à demander à l'Allemagne de faire d'autres propositions plus sérieuses, en remettant la question des sanc-

tions à ce moment. Nous réussîmes à leur faire accepter le principe d'un ultimatum énumérant les mesures que les Alliés entendaient prendre dès son expiration.

Les Italiens exposèrent alors que, à leur avis, le texte du traité de Versailles ne permettait pas de mesures coercitives sur la question des réparations avant le 1er mai. « Le traité, disait le comte Sforza, est notre charte et ce serait nous mettre dans une posture fâcheuse que de le violer nous-mêmes. » Nous obtînmes de passer outre à cette objection ; les violations du traité déjà commises par l'Allemagne, pour son désarmement et la livraison des coupables, justifiant des sanctions immédiates.

Il fut cependant décidé de limiter temporairement les sanctions militaires à l'occupation de Dusseldorf, Duisburg et Ruhrort, et M. Lloyd George admit, en échange de cette concession, que les autres mesures proposées par le maréchal Foch (l'occupation de Munich et du port de Hambourg) seraient examinées à nouveau après le 1er mai si l'Allemagne n'avait pas cédé avant cette date.

L'ultimatum des Alliés fut officiellement signifié au Dr Simons le jeudi 3 mars. Il était donné à l'Allemagne jusqu'au lundi suivant, 7, à midi, pour faire des propositions plus sérieuses ; faute de quoi les Alliés saisiraient ses douanes, taxeraient ses exportations de 50 pour 100, et établiraient une frontière économique sur le Rhin, sans oublier l'occupation des trois ports rhénans, déjà indiquée.

Les efforts du Dr Simons, pendant les journées suivantes, pour éviter ces sanctions furent le troisième acte.

La délégation allemande commença par des insinuations : « Nous avons apporté deux projets, expliquait M. Bergmann, celui que nous avons déjà présenté, et qui est l'œuvre d'Hugo Stinnes, et un second, beaucoup plus libéral, rédigé par le conseiller d'État Wirtz. Nous gardons ce dernier en poche. » Allant plus loin, un secrétaire de l'ambassade d'Allemagne confiait aux journalistes que le Dr Simons était autorisé à porter son offre de 50 à 56 milliards et à accepter que les versements déjà faits n'en fussent pas soustraits.

Le vendredi soir, 4 mars, le Dr Simons prit des voies plus directes. Il avisa le Foreign Office que l'Allemagne était gênée, pour la préparation de ses nouvelles propositions, par son ignorance du minimum à partir duquel les Alliés accepteraient de les examiner. Il demandait donc que les chefs des gouvernements alliés lui accordassent une entrevue.

Celle-ci eut lieu dans la matinée à Carrington House, la demeure de lord Curzon. MM. Lloyd George, Briand, Loucheur et lord d'Abernon, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, y participèrent pour les Alliés. Elle ne donna aucun résultat.

Le dimanche 6, à 11 heures du matin, le Dr Simons fit une nouvelle démarche par l'intermédiaire de lord d'Abernon. M. Lloyd George était aux Chequers et M. Briand à Lympne. On les fit venir d'urgence. Les ministres alliés se réunirent à 9 heures du soir. Sur la proposition de M. Lloyd George, ils décidèrent que, si les Allemands proposaient une taxe de 30 pour 100 sur leurs exportations pendant trente ans, avec un minimum annuel de trois milliards de marks or, l'Entente accepterait cette base de discussion. M. Loucheur et lord d'Abernon allèrent en informer Simons le lundi à la première heure.

Ce lundi 7 mars à midi, le D Simons apportait à la conférence ses propositions numéro 2. Il offrait seulement l'application de l'accord de Paris pendant cinq années, sous la réserve que l'Allemagne garderait la Haute-Silésie et qu'un emprunt international lui serait facilité. Il proposait que la question fût reprise en 1926. Les Alliés repoussèrent aussitôt ces offres et, le soir même, ils décidèrent l'application immédiate des sanctions prévues. C'était la fin pratique de la Conférence.

Sa rapidité surprit les milieux anglais. Aujourd'hui encore, on croit, en Angleterre, que l'Allemagne fera de nouvelles propositions lorsque les sanctions économiques auront commencé à jouer. On pense que le gouvernement allemand a voulu se laisser forcer la main, et céder à la force, pour les besoins de sa politique intérieure. Rien ne prouve que cette hypothèse soit juste, et le cas où l'Allemagne s'obstinerait doit être envisagé.

Les sanctions économiques qui ont été décidées paraissent incapables de procurer aux Alliés l'équivalent des annuités qu'ils réclament. Leur rendement sera même probablement inférieur aux offres allemandes. La taxe sur les exportations arrêtera les exportations. La saisie des douanes n'est réalisable que dans la zone occupée, sur un quart des frontières du Reich. Et le rendement des taxes rhénanes sera faible, puisque ces taxes ne seront que peu élevées au début.

La prochaine Conférence interalliée, qui se réunira en avril à Nice ou à San Remo, aura donc à compléter l'œuvre de Londres. Elle pourra le faire de deux façons. Ou bien cette conférence développera les gages économiques déjà pris sur l'Allemagne et elle organisera leur exploitation, pour nous permettre de nous payer nous-mêmes. Ou bien elle essayera de forcer le Reich à accepter l'accord de Paris par une politique de pression, l'occupation de Munich et celle de Hambourg. Les deux méthodes pourront être d'ailleurs employées simultanément. Mais on ne peut assurer que les choses tournent ainsi. Il y a de la marge pour l'imprévu. Sur les conséquences de la Conférence de Londres, réservons donc notre jugement.

Maurice Leclercq.

LES LETTRES

LE ROMAN POÉTIQUE

M. André Mary, qui est le poète du *Cantique de la Seine*, des *Profondeurs de la forêt* et du *Doctrinal des Preux*, est l'un des plus authentiques disciples de Jean Moréas. Il a subi la même disgrâce qui frappa en ces dernières années tous les poètes qui entreprirent d'écrire en un pur français. Une critique trop prompte à servir la barbarie du siècle laissa ignorés des vers comme ceux-ci :

J'ai coupé dans le bois hanté du braconnier
Le rameau le plus dur de quelque pied-cornier
Dont j'ai fait un bâton pour arpenter la lande ;
Tandis qu'au vent du soir flotte ma houppelande,
Je vais, berger songeur, seul sous les vastes cieux,
Conduisant mes pensées, troupeau silencieux.
Lorsqu'ainsi je parcours la montagne à la brune,
Moréas, je me sens plus grand que l'infortune,
Car les regards tendus vers le couchant vermeil,
Comparant mon destin à celui du soleil
Dont le sang glorieux autour de moi ruisselle,
Mon esprit, embrassant tout ce large horizon,
Reçoit en même temps la divine leçon
De la souffrance et de la joie universelle.

Ce harpeur de France va volontiers demander à ses pères du douzième et du treizième siècle le courage de chanter encore. C'est ainsi que Renart, disciple de Chrétien de Troyes, vient de lui fournir

la matière d'un délicieux roman d'aventures : *les Amours de Frêne et Galéran*, tandis que le cycle de la Table ronde lui donne la matière d'un conte de fées : *le Bel Inconnu*. Jamais nous ne nous rafraîchirons assez à ces antiques sources de notre parler de France. Lisez ces deux romans, ou plutôt ces deux contes sans prétention qu'un poète a « rajeunis », et vous pourrez vous demander s'il n'y a pas là une veine perdue où nos romanciers et nos conteurs gagneraient à s'inspirer pour des œuvres contemporaines.

C'est l'affaire des spécialistes de juger de la valeur scientifique de la réussite de M. André Mary ; ce qui doit intéresser du moins tout lecteur français, ami des bonnes lettres, c'est qu'il soit parvenu à nous donner un livre où s'exprime très haut l'Idéal des poètes romans, Orphées, comme il les appelle à juste titre, du monde occidental.

Frêne et Galéran comme *Tristan et Iseut*, comme *Aucassin et Nicolette*, que nous a restitué de son côté, récemment, M. G. Aubault de la Haulte Chambre, n'est qu'une charmante histoire d'amour. Il s'agit de deux enfants élevés ensemble que leurs destinées en apparence opposées séparent, et qui finissent par se rejoindre pour s'épouser. Ainsi, ce roman exprime, si vous voulez, l'idée de la fatalité de l'amour incarné en deux êtres d'exception ; il nous conte l'histoire d'un couple d'amants unis par un lien mystérieusement indissoluble que la vie disjoint et après une course obstinée vers le bonheur ramène l'un vers l'autre, pour toujours. C'est peut-être bien, comme Gaston Paris a dit de *Tristan et Iseut*, le poème de l'aspiration de l'homme au bonheur. Mais je crains qu'une telle interprétation ne soit bien moderne et un peu trop romantique. Ne serait-ce pas tout simplement le poème de la fidélité du cœur servie par la volonté de vaincre la fatalité apparente de la vie et qui nous fait assister au triomphe de cette volonté? Quant au *Bel Inconnu*, il nous montre un chevalier qui, au prix des plus durs combats, délivre d'un mauvais et dangereux enchantement celle qui doit devenir sa dame.

Ce qui fait le charme de ces deux romans, c'est le goût parfait qui les régit, le souci de vérité qu'on retrouve, même dans l'expression du merveilleux du *Bel Inconnu*. Ce souci règle l'usage d'un réalisme, cependant déjà plein d'une couleur, d'un pittoresque qu'on dirait presque d'aujourd'hui. Et quel art subtil et naturel de la composi-

tion ! Quelle connaissance du cœur humain servie par la plus pure sagesse et la plus claire raison ! Enfin ces deux récits sont ennoblis encore par un respect de la femme qui jamais ne se dément, et ne cesse jamais d'être viril pour tomber dans la niaiserie, comme s'il puisait sa force dans l'âme d'une époque pour qui les amours humaines n'étaient jamais que la préfiguration, sur le plan de la terre, d'un amour divin qui les enveloppait de sa noblesse.

*
* *

Des récits comme les *Amours de Frêne et Galéran* et le *Bel Inconnu* nous rappellent qu'un roman doit toujours être plus ou moins un poème.

Rémy de Gourmont a écrit qu'il considérait qu'il n'existe qu'un genre : le poème, que tout ce qui n'est pas poème n'est rien du tout, ou bien rentre, ce qui est loin d'être un déshonneur, dans cette vaste catégorie : la science. M. Anatole France, d'un autre côté, a pu dire : « Entre notre roman et le roman rythmé de l'*Iliade*, il n'y a de différence que dans la versification... Le roman est le poème qui se lit, comme le poème en vers est le poème qui se chante. »

En somme, les romanciers pourraient être divisés en deux catégories : ceux qui veulent se rappeler que leurs ancêtres littéraires étaient d'authentiques poètes, et ceux qui semblent l'avoir oublié.

M. Edmond Jaloux appartient sans conteste à la première. C'est bien sûr le désir d'écrire un roman qui ressemblerait à un poème qui l'a guidé dans *la Fin d'un beau jour*. Il en a peut-être même été obsédé un peu trop, au point d'oublier que c'est par sa structure interne autant que par l'âme qui l'anime d'une vie supérieure, bien plus que par des ornements extérieurs venus de descriptions, si savoureuses qu'elles puissent être, qu'un roman peut parvenir à donner cette haute émotion d'art que nous attendons d'un vrai poème. C'est le moyen aussi pour que rien ne risque d'y être sacrifié ni de l'action psychologique, ni du caractère des personnages qui auront toujours une si grande importance dans le roman français. A l'avoir un peu trop oublié, M. Edmond Jaloux a gagné d'écrire un roman qui fait penser à une belle fresque décorative, mais dont les personnages autant que l'action qui les anime semblent tout de même un peu trop vus du dehors.

C'est un des personnages du roman qui raconte une histoire dont

il a été, malgré lui, le témoin ; ainsi nous ne pouvons mieux être défendus d'entrer dans l'intimité des héros autrement que par leurs confidences. La vie intime de l'action qui se passe à l'intérieur des personnages ne manquerait cependant pas d'intérêt, puisqu'il s'agit d'un vieil écrivain en pleine gloire, Raoul de Prémery, qui est aimé éperdument par une jeune et belle jeune fille, Olive Hallencourt, dont on ne saurait dire mieux : qu'elle est vraiment fort décorative. C'est son admiration pour l'intelligence et les œuvres de ce vieillard qui l'a conduite à cet amour. Il ne lui suffit pas d'être la fille intellectuelle de ce grand esprit. Raoul de Prémery se sent à son tour épris d'elle. On ne saurait dire qu'il n'est point tenté. Il apparaît même jaloux tout d'abord des passions que soulève autour d'elle cette fille de son esprit qui voudrait devenir mieux encore : son amante et son épouse. Mais il résiste, il lui répugne d'unir sa vieillesse à cette enfant qui ne peut que s'illusionner sur les sentiments de l'amour. Il refusera donc Olive malgré ses larmes, et c'est vers un de ses disciples, le plus aimé de ses fils spirituels, Girval, celui qui rappelle le plus le maître dans tout l'éclat d'une robuste jeunesse, qu'il orientera l'amour de la jeune Olive. Mais quand de Prémery s'aperçoit qu'Olive commence à l'aimer dans Girval, il a tendance à moins apprécier les belles qualités de son disciple ; une sourde jalousie l'étreint : « Il y a en lui de l'amateur de romances, dit Prémery férocement, jamais je n'ai pu le guérir de sa sensiblerie à la Rousseau. » Cependant Raoul de Prémery se consolera dans la société d'une vieille amie, Mme de Clémadienne, qui est pleine de sagesse ; il ira aussi à Rome passer quelques mois. Avant de partir, il chargera son disciple de publier la partie de sa dernière œuvre, *les Ramasseurs d'ossements*, qu'il a achevée dans le cas où il ne reviendrait pas ; il prononcera devant Girval des paroles lourdes du sens que leur donna l'expérience de toute une vie, et qui ne sauraient trop, en effet, être méditées :

Je vous ai enseigné bien des secrets de mon art, j'ai cherché à vous épargner des années de travail, mais n'oubliez pas la leçon essentielle : il faut vivre avant d'écrire ; mais vivre, ce n'est pas, comme on l'a répété tant d'années, s'abandonner à tous ses instincts. Courir les filles, avoir des maîtresses, chanter le printemps ou l'amour, s'amuser, boire et même jouer aux dominos, non, non, cela ne s'appelle pas vivre ! Il faut avant tout chercher la vérité, en soi-même et hors de soi, fuir les faux-semblants comme des trahisons et, sous ses innombrables déguisements, découvrir l'être intime profond et vrai. On ne devient un écrivain authentique que

si, dans chaque page que l'on écrit, on enferme une part, si faible soit-elle, de vérité éternelle.

Mais j'avoue que je goûte moins tout le fragment qui termine la partie achevée des *Ramasseurs d'ossements :*

O Zeus, permets-moi de trouver justes toutes choses, puisqu'elles sont ! Les hommes et les dieux possèdent une mère unique, dont le nom est Nécessité. Que fais-tu de ta puissance, ô créateur, puisqu'en face de la Nature, tu es aussi faible que moi? Rejette cette foudre vaine en tes inutiles carreaux ! Tu as usurpé ton pouvoir. Ainsi que nous, il te faudra obéir à tes propres lois, jusqu'au jour où elles t'anéantiront. Mais pour nous autres hommes, qui périrons avant toi et qui mourrons du moins innocents, notre seule vertu consiste à unir dans notre conscience et à subir avec la même sérénité l'implacable loi qui nous blesse et l'ordre éternel qui régit les mondes.

Cette conception de Dieu est d'une bien pauvre philosophie. Mais au fait, qu'est ce Raoul de Prémery? est-il un philosophe? est-il un esthéticien? est-il un romancier? est-il un poète? A la vérité, après avoir fermé le livre de M. Edmond Jaloux, nous n'en savons encore rien. Tout ce que nous avons appris, c'est qu'il a un incontestable génie, qu'il a écrit des chefs-d'œuvre, qu'il a eu de nombreux succès d'amour. Nous lui avons entendu exprimer des opinions variées sur toutes choses, qui la plupart du temps, sauf en ce qui concerne l'art, nous ont paru, il faut bien le dire, inconsistantes et vagues, et ne paraissaient guère que servir d'ornements à une conversation devant un beau paysage. Ce de Prémery ne réalise pas un type ; Olive et Girval sont aussi peu distincts. Tous ces êtres semblent se mouvoir comme des ombres aimables qui vont peut-être devenir tragiques, dans des paysages et parmi des décors qui sont évoqués pour notre enchantement et pour l'évocation desquels, en fin de compte, le roman semble surtout avoir été écrit, tandis qu'ils ne devraient servir qu'à créer l'atmosphère où vivaient des personnages dont ce serait l'humanité qui, d'abord, nous intéresserait. Mais voilà bien l'erreur dans laquelle risque de tomber le roman qui veut être une manière de poème, quand il ne parvient qu'à être un roman esthétique.

Georges Le Cardonnel.

L'HISTOIRE

ANALOGIES HISTORIQUES

Quand on s'attache à faire ressortir l'intérêt fondamental que présente l'étude de l'antiquité grecque, on la présente tout d'abord comme un antécédent de notre civilisation. L'hellénisme apparaît ici comme un des éléments primordiaux qui ont constitué l'européanisme. C'est ce que Renan a exprimé en des pages qui sont présentes à toutes les mémoires : « Pour un esprit philosophique, c'est-à-dire pour un esprit préoccupé des origines, il n'y a vraiment dans le passé de l'humanité que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, l'histoire romaine, etc. »

Mais l'histoire de l'antiquité présente encore un intérêt d'un autre ordre : elle est un précédent. L'évolution à laquelle nous assistons en Europe semble bien s'y être produite une fois déjà, dans un cadre plus restreint. C'est ce qu'ont senti tous les hommes qui ont étudié l'histoire sans se spécialiser dans la période ancienne. Et l'impression vague qui se reflète dans leurs phrases se fait naturellement plus précise pour les spécialistes. Depuis longtemps, les phases particulières de l'évolution antique ont été assimilées par eux aux phases de l'évolution européenne générale.

La première qui ait été identifiée, au point de vue de l'analogie, est la phase que nous appelons « homérique » parce que nous la connaissons presque uniquement par les poèmes d'Homère. Cette période apparaît comme une période vigoureuse et anarchique, durant

laquelle un certain nombre de puissantes familles se partagent ou plutôt se disputent toute la puissance : époque aussi de religiosité naïve et d'aventureuses expéditions. Elle a rappelé tout de suite l'époque médiévale de l'histoire européenne, l'époque des croisades. Le terme de « moyen-âge grec » est maintenant reçu dans la vulgate historique.

Cette impression s'est fortifiée quand, au cours des cinquante dernières années, on a retrouvé, par delà cette Grèce homérique, la Grèce mycénienne, et surtout la Grèce minoënne. On sait maintenant qu'au troisième, au deuxième millénaire avant Jésus-Christ, l'Archipel grec a vu fleurir une civilisation relativement avancée, avec des monarchies solides, un art raffiné, des relations régulières avec l'Orient. L'habitude s'établit d'appeler cette période « l'antiquité grecque », cette civilisation occupant, par rapport au monde grec ultérieur, la place que l'antiquité classique occupe par rapport à l'Europe moderne.

Du moment qu'il y a une antiquité grecque et un moyen-âge grec, il faut bien qu'il y ait une période moderne grecque. Mais ici les opinions des historiens sont moins fermes. La raison en est simple. Un des deux termes de l'analogie, l'Europe moderne, étant tout près d'eux, leur vue se trouble, le recul nécessaire leur manque, et ils sont assiégés par une foule de suggestions du sentiment. La question précise est celle-ci : la période de l'histoire de l'hellénisme qui finit vers 700 avant Jésus-Christ correspondant au moyen-âge, jusques à quand s'étend celle qui correspond à ce que nous appelons proprement l'histoire moderne (XV^e^ au XVIII^e^ siècle)? Quand commence celle qui correspond à l'ère contemporaine?

Je sais que, dans des travaux récents, certains historiens allemands ont été conduits à chercher très tard les analogies avec l'Europe contemporaine. Les tyrans du sixième siècle sont comparés aux princes de la Renaissance italienne, puis, franchissant le siècle de Périclès, on considère comme tout à fait analogue à la nôtre la période hellénistique. Je vois bien quels phénomènes particuliers ont pu suggérer cette idée. L'époque hellénistique offre des monarchies étendues, comparables à celles qui, hier encore, se partageaient l'Europe. Puis, il y a la floraison des sciences exactes...

Il faut réagir contre cette illusion, et c'est pourquoi j'indique tout de suite le point de vue qui me paraît le vrai. Ce sont les septième et sixième siècles grecs, les siècles des premiers « tyrans », qui corres-

pondent à notre époque moderne (1450-1850), à l'époque des monarchies absolues. Un des faits qui ont contribué à masquer cette vérité est la fausse idée que les écrivains grecs des basses époques, sous l'influence des Denys et des Agathocle, se sont faite des anciens tyrans. Ceux-ci, dans la règle, ne furent pas des aventuriers, mais des hommes appartenant aux grandes familles qui détenaient déjà le pouvoir. Seulement, ils se sont mis « hors de pages », comme les rois féodaux à partir du quinzième siècle. Thucydide l'a très bien indiqué : leur pouvoir s'est distingué de celui des anaktes homériques, non par son origine, mais par son caractère absolu. Nous ajouterons : parce qu'ils ont incarné l'État naissant, — comme Philippe II, Louis XIV ou Frédéric II. L'analogie politique des deux époques est flagrante. Et elles sont aussi, l'une et l'autre, des époques de grande colonisation. Et aussi, l'une et l'autre, des époques de « poètes » : je prends le mot dans le sens étymologique, et l'étends aux esprits « créateurs » dans tous les domaines.

Aussi bien est-ce le cinquième siècle grec, cette époque qui va des guerres médiques à la guerre du Péloponnèse, que nous ferons correspondre, avec ses cités libres et plus ou moins démocratisées, à l'époque qui s'est ouverte pour l'Europe — si l'on veut fixer les idées, — avec l'année 1848, et qui dure encore.

Notez que je me borne ici à remettre en honneur une notion qui, plus ou moins consciemment, a été familière aux historiens du dix-neuvième siècle, si fortement nourris de littérature classique. Mais insister était nécessaire, parce que la dernière génération d'historiens s'est souvent laissé égarer par des analogies particulières empruntées aux époques plus basses de l'antiquité. Ces analogies de détail se trouvent aisément. D'aucunes sont justes : mais quand M. Ferrero trouve des ressemblances entre le troisième siècle *après* Jésus-Christ et l'époque contemporaine, alors, je l'avoue, je renonce à comprendre. Au reste, les analogies de détail sont peu de chose. L'analogie générale, l'analogie profonde, est l'analogie entre le cinquième siècle grec et la vie contemporaine de l'Europe. C'est celle dont il est intéressant : 1° de préciser la légitimité ; 2° d'indiquer nettement les limites.

Avant tout, il faut mesurer exactement les grandeurs que l'on compare. Quand nous parlons de la Grèce du cinquième siècle, nous n'entendons pas seulement par là le pays appelé aujourd'hui Grèce, mais l'ensemble des cités helléniques répandues sur les rives de la

Méditerranée, Milet, Panticapée et Cyrène comme Tarente, Syracuse et Marseille. De même, quand nous parlons aujourd'hui d'Européens, il n'est nullement correct de restreindre ce nom aux habitants de l'Europe occidentale et centrale. Il faut y comprendre, d'abord les Américains, puis les Européens répandus sur toutes les mers, Français d'Algérie, Anglais du Cap et d'Australie, Hollandais des îles de la Sonde, etc., bref tous ceux qui, de par leur naissance ou leur atavisme, ont derrière eux, peu ou prou, directement ou indirectement, consciemment ou inconsciemment, les éléments primordiaux de la civilisation européenne : le christianisme et l'humanisme. L'unité grecque existait à peu près dans la même mesure, ni moins ni plus, que l'unité européenne.

Il est permis de descendre un peu plus dans le détail, et de comparer la situation de telle cité antique à telle nation moderne. En lisant tel passage de l'opuscule du pseudo-Xénophon « sur la République d'Athènes », ceux, par exemple, consacrés à la thalassocratie attique, Montesquieu a pensé tout de suite à l'Angleterre, et nos contemporains y penseront bien plus nettement encore. La comparaison d'Athènes avec l'Angleterre, *mutatis mutandis*, est certainement plus normale que le rapprochement classique avec la France, basé sur des analogies de caractère assez superficiel. Et d'autre part, la position de certains Grecs d'Occident, les Sicéliotes en particulier, vis-à-vis de la Grèce propre, a inspiré immédiatement à des historiens américains des retours sur leur propre pays : à propos du congrès de Géla (424), tel d'entre eux évoque très justement la doctrine de Monroë...

Si l'on passe à la psychologie individuelle du Grec du cinquième siècle, on constate un fort courant d'optimisme matérialiste, se traduisant entre autres symptômes par un affaiblissement du sentiment mystique, voire du sentiment religieux. Qui nierait qu'il ne se soit produit en Europe, à partir du dix-huitième siècle, une évolution analogue, qui sous nos yeux s'étend dans les masses au moment où l'élite intellectuelle réagit?

Enfin, après les ébauches géniales et les synthèses hâtives de l'âge précédent, le cinquième siècle est une période d'épanouissement, nettement créatrice encore, mais où déjà les Grecs ont surtout conscience que tout a été « excellemment échantillonné », et qu'il faut désormais consacrer le riche héritage, l'adapter et le perfectionner dans le détail : l'éveil de l'esprit historique témoigne nettement de

ce sentiment. Nous retrouvons encore dans le dix-neuvième siècle un phénomène analogue.

Voilà des rapprochements permis, à condition de ne pas trop appuyer, et de ne pas glisser au jeu d'esprit que Chateaubriand a poussé aux dernières limites dans son *Essai sur les révolutions*. Pour nous défendre contre la tentation, indiquons tout de suite quelques différences.

Tout d'abord, il faut en signaler une qui, d'ordre tout matériel, en entraîne et en explique d'autres : la différence statistique.

La Grèce était très exiguë. Je veux dire qu'elle était, *relativement au monde accessible aux Grecs*, plus petite que l'Europe relativement au monde que nous avons appris à connaître. La différence en question est difficile à mesurer avec précision, mais on exagère notre impuissance en matière de statistique historique, et notre imagination est, dans le cas présent, contenue dans certaines limites. On ne peut pas aller à 10 millions pour le nombre des Grecs répandus sur les rives de la Méditerranée, et le nombre des Barbares ne pouvait guère être inférieur à 40 millions : les Grecs étaient donc un contre quatre ou cinq.

Or, le chiffre des Européens épars çà et là sur le globe atteint presque le demi-milliard. Et les évaluations les plus sérieuses de la population totale du monde ne dépassent guère le chiffre d'un milliard et demi. Les Européens sont à peu près un contre deux. On voit que la situation de l'Europe dans le monde repose sur une base plus étendue et plus solide que la situation des Grecs dans le domaine qui seul comptait pour eux. Voyons les conséquences.

La première, c'est que les luttes contre le Barbare ont tenu plus de place dans la vie des Grecs que dans l'Europe moderne. Quand le Perse et les Barbares d'Occident attaquèrent simultanément vers 480, les Grecs sentirent très bien que l'hellénisme pouvait être anéanti. Or, si l'Europe du moyen-âge a pu concevoir vaguement des sentiments analogues quand les Arabes parurent à Poitiers, et les Mongols à Budapest, l'Europe moderne, même au temps du flux ottoman, n'a pas eu ses guerres médiques. Des faits comme la bataille de Lépante (1571) ou comme le siège de Vienne (1683) ont pu être sous-estimés par les historiens français et anglais, peu enclins à reconnaître les services de la maison d'Autriche, mais ils n'ont tout de même jamais tenu dans la vie sentimentale ou intellectuelle des Européens la même place que les journées de Salamine et d'Himère dans celle des Hellènes.

De plus, l'exiguïté de la Grèce explique le maintien de l'esclavage. Il n'a pas manqué, au cinquième siècle, de se produire certaines protestations contre l'institution, mais elles sont restées sans portée pour deux raisons :

1° La Grèce ne pouvait se passer, faute de bras, de la main-d'œuvre barbare. Au temps du romantisme et de l'enthousiasme esthético-libéral pour Athènes, on détournait pudiquement les yeux de cette « tache » dans la civilisation grecque. L'esclavage n'était pas une tache de cette civilisation, il en fut la condition primordiale ; il a seul rendu possible une vie civilisée dans les démocraties helléniques ;

2° Les Grecs, tout en méprisant les Barbares, les redoutaient, et avec raison. A la moindre défaillance de telle ou telle cité grecque, Asiatiques, Carthaginois, Osques d'Italie étaient prêts à fondre sur elle et à l'asservir. Vis-à-vis de voisins aussi dangereux, il eût naturellement paru ridicule aux Grecs de se départir d'un seul des droits du vainqueur. En dehors des nécessités matérielles, l'instinct de conservation conduisait à affaiblir le Barbare par l'asservissement et par la traite.

L'Europe a connu l'esclavage jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle. Mais, à cette époque et depuis longtemps déjà il était limité aux colonies tropicales : partout ailleurs, l'abondance de la main-d'œuvre européenne avait ôté l'idée d'y recourir. Et enfin, au dix-neuvième siècle, la position de l'Europe dans le monde paraissait si assurée qu'il n'a pas été difficile au sentimentalisme antiesclavagiste d'éveiller la générosité européenne, même vis-à-vis de doux cannibales.

Voilà des différences. Il y en a d'autres, par exemple dans le domaine religieux. Les Grecs gardaient une religion qui, aux époques archaïques, avait tenu une place éminente dans leur développement, et qui, même au cinquième siècle, sans jouer peut-être un rôle aussi important que le veut Fustel de Coulanges, les fournissait encore de « joujoux patriotiques » plus substantiels que ne l'a cru Renan. Mais il n'y avait pourtant rien là qui ressemblât aux grandes religions venues d'Asie. L'élément moral était effacé dans la religion grecque, sans, naturellement, manquer tout à fait. A aucun degré, cette religion ne prétendait offrir un code complet des commandements de Dieu : un Socrate ne devait y trouver aucun point d'appui. La religion des Européens, au contraire, le christianisme, outre les devoirs envers Dieu, entend prescrire, jusque dans le détail, les devoirs envers le prochain. Et, de ce fait seul, une foule de questions se posent pour le moderne autrement que pour l'Hellène.

Il est inutile, je crois, d'appuyer davantage sur ces différences. Mais il était essentiel de les marquer, avant d'utiliser les rapprochements.

Sachant ce qu'a donné l'évolution grecque à partir du v^e^ siècle, comment résister à la tentation de prévoir ce que donnera l'évolution européenne à partir du XIX^e^? Le résultat est assez inquiétant.

A partir de 431 (début de la guerre du Péloponnèse), la Grèce a traversé une série presque continue de guerres et de révolutions qui, en moins d'un siècle, ont anéanti sa situation dans le monde méditerranéen. Des puissances l'ont remplacée, à la vérité plus ou moins helléniques ou hellénisées, mais dont l'ascendant a amené une altération assez rapide du milieu proprement grec. Et l'on ne saurait isoler de ces phénomènes politiques l'arrêt de développement qui, sensible déjà sur certains points à l'époque hellénistique, est devenu général à l'époque romaine.

En sera-t-il ainsi pour la civilisation européenne? Les événements auxquels nous venons de prendre part ne sont-ils que le prodrome de « guerres du Péloponnèse » dans lesquelles les sociétés européennes s'épuiseront réciproquement au bout d'un temps plus ou moins long? Et ces bouleversements profiteront-ils à des groupes humains plus ou moins étrangers à l'européanisme? L'Asie reste un grand réservoir d'hommes, très réfractaire en beaucoup de domaines à l'influence européenne, et qui semble en voie de reprendre la Russie. L'Amérique est européanisée à fond dans les parties tempérées (Amérique du Nord, Argentine), mais, dans les parties tropicales, la couche ethnique déposée par l'Europe est peut-être plus mince qu'il ne semble. Enfin, qui ne pense au Japon?

C'est ici qu'il convient de se rappeler les différences constatées. Encore une fois, la position de l'Europe dans le monde est notablement plus solide que ne l'était celle de la Grèce dans son monde restreint. D'où l'on peut risquer certaines affirmations. L'Europe pourra résister plus longtemps à des chocs internes plus considérables. Les groupes humains allogènes, de longtemps, n'auront pas la supériorité numérique écrasante qui leur permettrait de l'annihiler ou à peu près. Tout cela ouvre la porte à l'optimisme. Mais l'ombre projetée par le précédent grec subsistera toujours pour quiconque a passé sa vie à l'étudier.

EUGÈNE CAVAIGNAC.

LES SCIENCES

LA CURIEUSE HISTOIRE DE L'HÉLIUM

Les phénomènes de la nature inanimée forment, dit-on, avec leurs lois, l'objet des sciences physiques et chimiques. C'est vrai, quoi qu'en puisse penser l'esprit critique qui, armé de cette seule définition, pénétrerait dans nos laboratoires. Il y verrait que les phénomènes auxquels le physicien prête le plus d'attention sont, les trois quarts du temps, le résultat de ses propres artifices. On peut douter que la nature ait jamais réalisé certains d'entre eux. Tout comme le mathématicien, le physicien crée donc, dans une certaine mesure, l'objet même de ses soins. Ne parlons pas du chimiste qui passe le meilleur de son temps, surtout s'il s'est voué au culte de la chimie dite organique, à accrocher des atomes les uns aux autres pour en former des associations que l'on chercherait en vain sous le ciel.

Cette déviation, apparente tout au moins, des sciences de la nature, aurait peut-être un peu scandalisé Descartes et Bacon. Elle a pourtant fait porter de nouveaux fruits au tronc vénérable de la philosophie naturelle. Mais n'a-t-elle pas ses dangers? C'est un point que nous examinerons quelque jour. Pour le moment, nous voudrions, au contraire, montrer que l'imprévu, voire, si j'ose dire, le romanesque, peut nous être offert par la nature toute simple, sans que l'homme ait autre chose à faire qu'à savoir la déchiffrer. C'est bien le cas, puisqu'il s'agira de l'hélium, — inconnu il y a soixante ans,

découvert sur le soleil, redécouvert sur la terre à l'état de gaz rare, réfractaire à toutes les unions que les chimistes ont voulu lui faire contracter, spontanément naissant dans la transformation des corps radioactifs, et, pour finir, mis en bouteille par milliers de mètres cubes pour gonfler, sur notre front, les ballons américains. Il est malheureusement arrivé trop tard. C'eût été véritablement plaisant pour un observateur physicien de régler le tir de nos batteries du haut d'un ballon gonflé à l'hélium. Et cette satisfaction n'aurait pas résulté seulement du fait que l'hélium est incombustible.

***

Il y a quelques mois, à propos de la mort de sir Norman Lockyer, j'ai déjà fait remarquer ici même l'importance que l'éclipse de soleil visible dans l'Inde en 1868 présentait dans l'histoire de l'astronomie. C'est la première fois que le spectroscope fut employé à l'étude de la chromosphère. L'astronome français Janssen observa, à côté des deux raies jaunes du sodium, une troisième raie brillante, jaune également, très près des deux premières, mais incontestablement distincte. Lockyer la vit aussi, mais publia son observation un peu après Janssen. Seulement, il sut plus audacieusement transformer sa trouvaille en découverte : constatant que cette raie n'appartenait à aucun des corps dont l'étude spectrale avait été poursuivie depuis les recherches fondamentales de Kirchkoff et de Bunsen, vieilles seulement d'une dizaine d'années, Lockyer admit sans hésitation que la nouvelle raie décelait la présence dans le Soleil d'un élément nouveau, qu'il baptisa « hélium ».

Vingt ans plus tard, le géophysicien américain Hillebrand eut moins d'imagination et moins d'audace, partant, moins de chance. Ayant fait bouillir avec de l'acide sulfurique certains minerais d'uranium, il constata un dégagement de gaz. Ces gaz étaient formés presque entièrement d'azote. Pourtant, lorsqu'on les faisait traverser par la décharge électrique sous faible pression, le spectroscope montrait, outre les raies de l'azote, quelques raies faibles qui n'appartenaient pas à ce gaz dans les conditions ordinaires. Hillebrand s'en tint là. Les raies qu'il avait vues étaient, sans qu'il s'en doutât, les raies de l'hélium.

C'est sir William Ramsay qui découvrit la chose sept ans après, en 1895. Dans une série d'expériences célèbres, sir Ramsay et lord

Rayleigh avaient découvert, l'année précédente, dans l'air, un gaz insoupçonné jusqu'alors, l'argon. Il était intéressant de trouver d'autres sources d'argon. Sir Ramsay avait entendu parler, par un ami, de l'expérience d'Hillebrand, restée peu connue. Il ne voulut pas douter que l'argon devait constituer le petit résidu de gaz inerte qui n'était pas de l'azote dans l'expérience d'Hillebrand, comme il constituait les résidus d'azote atmosphérique. M. Hillebrand, qui appartenait au puissant service géologique des États-Unis (*United States Geological Survey*), lui procura lui-même un échantillon de minerai d'uranium, la clavéite. Traité par l'acide sulfurique, ce minerai donna bien le résidu gazeux annoncé. Ramsay le transvase sous faible pression dans un très petit tube capillaire, fait passer la décharge électrique et met l'œil au spectroscope, confiant dans l'apparition du spectre de l'argon. Les raies qu'il voit briller, une jaune clair en particulier, n'y ressemblent guère. La surprise est si forte que Ramsay croit le spectroscope dérangé et le fait revoir en détail par son mécanicien. La raie jaune brillante pourrait être l'une des raies du sodium, introduite peut-être par on ne sait quel accident. Mais la comparaison directe avec le spectre d'une flamme de sodium ne laisse aucun doute. Il faut se rendre à l'évidence et admettre que le spectre appartient à un gaz inconnu sur terre. Sir William Crooks en mesure les raies ; la position de la raie jaune coïncide exactement (on ne pensait pas alors aux anomalies relativistes, d'ailleurs extrêmement petites) avec la raie jaune de l'hélium solaire. L'hélium terrestre était découvert ; à l'état de traces, il est vrai, difficiles à obtenir.

Peu de temps après, un spectroscopiste allemand, Kayser, reconnut, toujours au moyen de l'analyse spectrale, que l'hélium devait exister en très petites quantités dans l'atmosphère. Par contre, d'autres physiciens allemands, Runge et Paschen, contestèrent qu'il s'agît d'un gaz simple, en raison des colorations variées et irrégulières que sa lumière présentait sous l'action de la décharge électrique. Il leur fut répondu victorieusement par un Anglais, Travers. Les colorations variables avaient pour cause la variation de la pression. Travers, en même temps, apportait de remarquables perfectionnements techniques à la manipulation des gaz rares, perfectionnements dont le prix s'est fait sentir dans toutes les recherches ultérieures. Mais dès 1895, on devait à des chimistes français, MM. Moureu et Lepape, la constatation que l'hélium était présent

dans les gaz dégagés par un grand nombre de sources thermales en France. Ces belles études furent poursuivies jusqu'à la guerre.

* * *

Pendant dix ans, de 1895 à 1905, et même un peu plus longtemps, les traités classiques de chimie consacraient à l'hélium un court chapitre, dans lequel le mode de préparation qui avait conduit sir William Ramsay à la découverte de ce gaz sur terre, était décrit sans commentaires. J'étais alors jeune élève et le souvenir m'est resté très net du scandale que c'était pour moi. Le calme de mes professeurs ne faisait qu'accroître mon trouble. Car, enfin, il s'agissait là d'une préparation singulièrement différente de celle des autres éléments chimiques. Point de doubles décompositions entre un acide et un sel, point d'équation à écrire entre des formules chimiques ; point d'application des lois de Berthollet. Point de réponse, du moins satisfaisante, quand je demandais la composition du minéral de clévéite : elle ne jouait, me disait-on, aucun rôle. Le gaz était « occlus » dans le cristal, l'action de l'acide et de la chaleur l'en faisait simplement sortir, en dissolvant celui-ci. Qu'était donc ce singulier phénomène d'occlusion? Et pourquoi ne se présentait-il que pour l'hélium?

La découverte des corps radioactifs et la vérification de la plus étonnante théorie chimique qui eût été faite depuis Lavoisier, celle de la désintégration des éléments, devaient mettre fin au scandale.

Les premières découvertes d'Henri Becquerel et des Curie avaient mis en évidence la propriété essentielle des corps radioactifs de produire spontanément des rayons, dont certains étaient bien différents de la lumière ordinaire, puisqu'ils étaient déviables par l'aimant. On ne tarda pas à reconnaître qu'ils étaient constitués par des corpuscules mille fois plus petits que les atomes, chargés d'électricité négative, et lancés avec d'énormes vitesses comprises entre 100 000 et près de 300 000 kilomètres par seconde. Mais très peu de temps après la découverte du radium, en 1900, M. Villard montra qu'une partie du rayonnement n'était pas déviée par l'aimant. Dans ce faisceau rectiligne, M. Rutherford établit, en 1903, qu'il fallait encore distinguer : une partie du rayonnement était bien absolument insensible à l'action magnétique ; l'autre, beaucoup plus difficile à observer, était déviable, mais en sens inverse, des rayons

de Becquerel. M. Rutherford donna aux rayons qu'il avait découverts le nom de rayons α et celui de rayons β à ceux de Becquerel ; ceux de M. Villard, non déviables, furent les rayons γ. Cette terminologie a subsisté.

Si les rayons α sont déviés en sens inverse des rayons β, c'est qu'ils sont constitués par des particules chargées d'électricité positive, au lieu d'être chargés d'électricité négative. Si leur déviation est beaucoup plus faible, au point d'avoir d'abord échappé à l'observation, c'est que leur masse est beaucoup plus grande. Les mesures conduisaient, en effet, à une masse du même ordre de grandeur que les masses des atomes.

D'autre part, l'activité du rayonnement des corps radioactifs ne restait pas constante. Elle diminuait avec le temps suivant des lois complexes. Dans d'autres cas, elle augmentait. Reprenant en la précisant, pour expliquer ces apparences difficiles, une idée déjà émise par les Curie, MM. Rutherford et Soddy admirent que la radioactivité est un phénomène de désintégration atomique. Chaque fois qu'un atome radioactif émet une particule α ou une particule β, il se transmute en un atome chimique différent. Si c'est une particule α, la perte de poids atomique est sensible puisque la particule α possède une masse du même ordre que les atomes eux-mêmes. MM. Rutherford et Soddy eurent véritablement une intuition de génie en supposant que ces particules α étaient en réalité des atomes d'hélium, mais chargés temporairement d'électricité positive. Cette hypothèse singulièrement hardie leur était inspirée par l'occlusion constante de l'hélium dans les minéraux radioactifs.

A peine formulée, cette hypothèse fut vérifiée par celui-là même qui avait découvert l'hélium terrestre, sir William Ramsay en collaboration avec M. Soddy. Le radium dégage continuellement un gaz, auquel les Curie avaient donné le nom d' « émanation », réservant ainsi leur opinion sur sa nature. Pour M. Rutherford, il n'avait jamais été douteux que ce fût un gaz véritable quoique radioactif. L'émanation perd son activité en quelques semaines, pendant lesquelles elle émet abondamment des rayons α. Une fois l'émanation spontanément détruite et la charge électrique des rayons α dissipée, il devait rester, suivant MM. Rutherford et Soddy, d'autres produits radioactifs et, en outre, de l'hélium. Or, sir William Ramsay et Soddy constatèrent en effet que dans un récipient de verre où l'on faisait le vide, puis où l'on accumulait de l'émanation, le spectre de

l'hélium apparaissait peu à peu. Cette découverte fondamentale, premier exemple de l'indubitable formation d'un élément chimique parfaitement défini à partir d'un autre, également bien défini, date de 1903. Elle fut confirmée en 1909, sous une forme qui offre un modèle d'expérimentation, par M. Rutherford lui-même. Il enfermait de l'émanation du radium dans un petit tube de verre à parois excessivement minces (1 centième de millimètre) ; les particules α à cause de leur grande vitesse pouvaient bien traverser ces parois, mais non des atomes d'hélium ordinaire, ce dont vérification fut faite. Le petit tube était placé à l'intérieur d'un autre dans lequel on faisait le vide aussi parfaitement que possible. Au bout de vingt-quatre heures, quelques traces d'un gaz y apparaissaient et ce gaz donnait le spectre de l'hélium, qui peu à peu devenait de plus en plus intense.

Ces mémorables travaux, effectués pour la plupart entre 1903 et 1910, ont établi d'une manière indiscutable qu'il naît de l'hélium toutes les fois qu'un corps radioactif émet des rayons α. En même temps, ce corps se transforme en un autre dont le poids atomique est moindre que celui du premier, d'une quantité égale au poids atomique de l'hélium, c'est-à-dire de quatre unités. C'est ainsi que le radium résulte lui-même, avec des intermédiaires, de la désintégration de l'uranium, par la perte successive de trois particules α ou de trois atomes d'hélium (la différence de leurs poids atomiques est bien effectivement de douze). La désintégration du radium se poursuivant, la perte de cinq nouvelles particules α ou de cinq atomes d'hélium conduit au plomb, dont le poids atomique est bien de vingt unités plus léger que celui du radium.

L'hélium est donc comme une sorte de sécrétion qui accompagne les transformations radioactives.

* * *

Il faut que ces transformations possèdent dans la croûte terrestre une ampleur que nous nous représentons difficilement, si l'hélium que dégagent les sources thermales et les puits de gaz naturels en est le produit. Pareille circonstance serait de nature à changer considérablement la portée des calculs de lord Kelvin sur l'âge de la terre, calculs fondés sur la vitesse de son refroidissement, puisque les transformations radioactives dégagent une quantité considérable de chaleur. Les cent mille ans qu'accordait à notre planète

l'illustre savant pourraient de la sorte se trouver grossis au point de satisfaire les géologues. Mais les transformations radioactives que nous connaissons sont-elles les seules sources d'hélium? N'est-il pas, comme les autres, un élément primitif? De fait, on peut se demander comment, dans le sous-sol d'une région déterminée, de quelques kilomètres carrés, peuvent prendre naissance des quantités d'hélium aussi considérables que celles que dégagent les puits de gaz naturels d'Amérique. Les puits de Petrolia, dans le Kansas, ont répandu dans l'atmosphère, depuis qu'ils sont forés, quelque deux millions de mètres cubes d'hélium.

Des études extrêmement étendues et actives auxquelles le « Bureau of Mines » a procédé, il résulte qu'aucune des sources de gaz naturels actuellement exploitées dans le Nouveau-Monde n'est aussi riche en hélium, à beaucoup près, que certaines de nos sources thermales. Celles de Santenay, dans la Côte-d'Or, dégagent des gaz qui contiennent près de 10 pour 100 d'hélium. Un seul puits de gaz naturel américain dépasse légèrement la teneur de 1 pour 100. Elle se tient, en général, pour les meilleurs, aux environs de 3 pour 1000. Mais notre richesse relative ne doit pas nous faire illusion : le débit total de nos sources thermales en gaz naturels est faible : il correspond à une production annuelle d'hélium d'une soixantaine de mètres cubes. Le débit total des puits américains est formidable, il se chiffre par millions de mètres cubes, correspondant à plusieurs milliers de mètres cubes d'hélium par an.

Ces gaz naturels contiennent surtout du méthane, c'est-à-dire du grisou, c'est-à-dire encore un gaz éminemment combustible. Aussi sont-ils largement exploités pour éclairer et chauffer des villes entières. La teneur en méthane est variable ; elle atteint 96 pour 100 pour certains puits. Le plus souvent elle est d'environ 70 pour 100 avec une proportion variable d'azote, un peu d'oxygène, d'acide carbonique et d'éthane.

C'est de 1917 seulement que date l'intérêt des Américains pour leurs richesses en hélium. Mais dès 1915, l'amirauté britannique s'était préoccupée des avantages considérables que ce gaz pourrait présenter pour le gonflement des dirigeables. On sait les services que rend le dirigeable comme éclaireur naval, et il paraît à peu près établi que c'est à ses zeppelins que la flotte allemande a dû de n'être pas entièrement anéantie en diverses circonstances.

Il semblait aussi aux Anglais que les bombardements de Londres

par zeppelins auraient été singulièrement plus durs, s'il n'avait été aussi facile, relativement, d'anéantir par incendie l'un de ces monstres. On sait combien l'hydrogène, qui sert à les gonfler, est inflammable. Une petite balle incendiaire suffit à provoquer la catastrophe. Dans une enveloppe gonflée à l'hélium, un projectile de ce genre ne saurait produire au contraire qu'une insignifiante blessure. Or, ce gaz, deux fois plus lourd que l'hydrogène, est encore six à sept fois plus léger que l'air. A égalité de volume, il donnerait donc une force ascensionnelle deux fois moindre que l'hydrogène ; quelques difficultés supplémentaires de construction en résulteraient, mais surmontables. Et l'on aurait l'inappréciable bénéfice d'une incombustibilité absolue. Elle permettrait, entre autres avantages, de placer les moteurs à l'intérieur même de l'enveloppe et les hélices dans l'axe, avec une augmentation probablement importante du rendement et de la vitesse. L'enveloppe pourrait ne présenter presque aucune saillie et la résistance de l'air en serait considérablement diminuée. Il n'est pas certain, par contre, que l'on obtienne des avantages aussi grands en gonflant avec de l'hélium les ballons d'observation. Cela dépend de la manière dont la défense du ballon, de terre, serait organisée.

Malgré l'intérêt porté à l'hélium par l'amirauté, et bien que sir William Ramsey lui-même eût été chargé de trouver une source d'hélium suffisante, la question n'avait guère progressé au moment où les Américains sont entrés dans la guerre. Ils n'étaient pas, c'est l'un d'eux qui le dit, sans avoir saisi l'importance de leurs richesses en hélium ; mais ils gardaient le silence (sir Ramsay paraît avoir ignoré ces richesses) et une stricte neutralité. Ce qui est admirable, c'est la rapidité prodigieuse avec laquelle fut mise au point la technique difficile de la séparation industrielle de l'hélium d'avec ces gaz naturels. En avril 1917, au Congrès de la Société de chimie américaine, deux communications furent faites sur l'hélium du Kansas et son intérêt pour l'aérostation. Aussitôt l'armée et la marine se mirent d'accord avec les techniciens sur un vaste projet à exécuter rapidement. Des arrangements, plus difficiles, furent conclus avec les compagnies qui exploitaient certains puits ; elles permirent que les gaz de leur canalisation principale fussent détournés, traités, privés de leur hélium et rendus à la circulation pour aller éclairer les villes auxquelles ils étaient destinés. Trois vastes usines d'un genre nouveau furent créées. On devait y liquéfier les gaz naturels,

l'hélium seul restant à l'état gazeux, inévitablement mélangé d'azote, mais le moins possible. L'une des usines était munie des appareils français Claude, l'autre des appareils allemands Linde, la troisième d'appareils américains, dérivant des appareils Claude. Mais ces machines n'avaient pas été expérimentées spécialement pour l'isolement de l'hélium et une mise au point des plus délicates était à faire Pour donner une idée du matériel qu'il a fallu dessiner, commander, construire, amener à pied d'œuvre et monter, disons que la dépense engagée jusqu'à présent a été d'environ deux millions de dollars.

Pourtant, onze mois après que l'idée eut été lancée, le 6 mars 1918, l'une de ces usines expérimentales commençait à marcher. Le 8 avril, elle produisait pour la première fois de l'hélium. C'était plutôt, il est vrai, de l'azote, mais riche de 27 pour 100 d'hélium. En septembre, la production était, par jour, de 180 mètres cubes d'un mélange contenant 70 pour 100 d'hélium. Les appareils étaient prêts pour faire subir un nouveau traitement à ce gaz, afin de l'amener à une teneur de 90 pour 100 en hélium. La deuxième usine munie des appareils Claude obtenait le même résultat au mois de mai, mais avec un débit moindre pour des raisons accidentelles, dues aux conditions dans lesquelles les gaz naturels lui étaient fournis.

Au moment de l'armistice, plus de 4 000 mètres cubes d'hélium, titrant 93 pour 100, étaient chargés sur wagon, comprimés en bouteilles d'acier sous une pression de cent cinquante atmosphères.

Aux États-Unis, la construction d'une vaste usine a été entreprise par l'armée et la marine, dans le Kansas, à la place de l'une des stations expérimentales, mise à bas dès le mois de janvier 1919. Cette nouvelle usine doit commencer incessamment ses opérations. La station expérimentale était arrivée à produire l'hélium, ce gaz rare, au prix de cinq dollars le mètre cube. On espère maintenant arriver à moins d'un dollar. Les promoteurs du projet le considèrent comme « une assurance contre la destruction de leurs cités par des dirigeables ennemis, et les capitaux investis dans les recherches expérimentales sur la production industrielle de l'hélium comme un bon placement pour la nation ».

L. Dunoyer.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PAUL DOUMER

M. Paul Doumer, qui porte aujourd'hui sous l'enveloppe d'une éternelle jeunesse une âme désabusée, parut jadis promis aux plus hauts destins. Il inquiéta même un instant les gardiens d'un régime qui n'aime pas les énergies trop actives et se défie des personnalités trop indépendantes.

Comme la plupart des jeunes ambitieux qui prétendent commander la démocratie, M. Paul Doumer a débuté dans la vie publique par l'extrême gauche. Il fut un des adversaires résolus de l'opportunisme, en sorte qu'il bénéficia, en 1888, *dans l'Aisne, des voix obtenues au premier tour par le général Boulanger, et il mena ensuite, à la Chambre et dans la presse, contre la « bourgeoisie capitaliste », la campagne classique de la justice fiscale et de l'impôt sur le revenu, ce qui était alors une nouveauté, et lui valut l'estime de Pelletan et les attaques des modérés. Pendant un an, il ne se passa presque pas de jour sans que* le Figaro, *qui avait pris M. Doumer pour tête de Turc, ne l'accablât de railleries. Il n'en souffrit pas, du moins dans sa carrière. Lorsqu'en* 1895, *à la chute du cabinet Ribot, Léon Bourgeois constitua un ministère radical homogène, il confia le portefeuille des finances à M. Paul Doumer, qui était alors l'épouvantail de la « ploutocratie ». M. Doumer, battu à Laon aux élections de* 89, *était rentré à la Chambre dès* 1890, *comme député d'Auxerre, lors d'une élection partielle.*

A ce moment, il devenait un homme d'actualité. Les dieux lui avaient

refusé l'éloquence d'un Viviani, la dialectique puissante et la vigueur démagogique d'un Millerand, la verve sarcastique d'un Sembat, la séduction d'un Briand. Mais il écrivait des articles documentés et nets, il en imposait par son attitude roide, sévère, décisive, il s'affirmait à force d'énergie contenue et d'effort tenace. On savait qu'enfant d'Aurillac, d'une origine plus que modeste, il était parvenu, après des débuts humbles et difficiles, à conquérir ses grades scientifiques par un labeur opiniâtre, et qu'il était surveillant dans un collège, avant d'embrasser la carrière du journalisme et d'entrer au cabinet de M. Floquet, président de la Chambre. C'est là que l'avaient trouvé les électeurs de l'Aisne, en 1888. *On savait aussi qu'il était pauvre, et fier de sa pauvreté, et qu'il gagnait durement sa vie et celle de sa très nombreuse famille.*

Tombé du pouvoir avant d'avoir eu le temps d'éprouver son système fiscal, à l'avènement du ministère Méline, M. Doumer, rentré dans l'arène, se préparait à reprendre la lutte contre l'opportunisme victorieux, lorsque le nouveau président du Conseil s'avisa d'écarter cet adversaire tenace et gênant, et lui offrit le gouvernement général de l'Indo-Chine. Il accepta. Cette affaire fit scandale. Les uns reprochèrent à M. Méline de ne pas reculer devant les procédés de la plus cynique corruption. Les autres s'indignèrent que le jeune radical famélique n'eût pas su résister aux présents d'Artaxerxès, et, pour une grasse prébende, eût abandonné la cause sacrée de la république radicale. Les plus indulgents plaidaient les circonstances atténuantes et faisaient observer que, chargé d'une nombreuse famille, M. Paul Doumer, que la politique n'avait pas enrichi, avait besoin d'asseoir sa situation matérielle, avant de prétendre au rôle qu'il aspirait à jouer. Nous croyons plus simplement que M. Paul Doumer, sans dédaigner les avantages matériels, parfaitement légitimes, de la magnifique situation qu'on lui offrait, était avide d'employer son activité dans un haut emploi. Six mois de passage au pouvoir ne lui avaient pas permis de donner sa mesure; le gouvernement général d'une grande colonie, sorte de vice-royauté, allait lui fournir l'occasion de consacrer sa réputation. Cette aventure, de plus, laissait prévoir que M. Doumer était de la race des hommes avec qui il faut compter, et dont la personnalité puissante domine les classifications et les disciplines de parti.

Revenu d'Indo-Chine après y avoir accompli une œuvre qui fit quelque bruit, M. Doumer rentra dans la politique active. Son concurrent heureux de 1889, *M. André Castelin, se retirait momentanément de la scène. M. Doumer, avant de tenter la grande entreprise politique qu'il méditait*

sans doute déjà, utilisa, aussitôt réélu député de l'Aisne, les hautes relations qu'il s'était faites dans le monde financier et mit son activité au service de quelques affaires particulières. Les renseignés affirment qu'il y réussit médiocrement. Comme il avait échoué dans la conduite d'une banque, il en conclut (cela se voit tous les jours) qu'il était fait uniquement pour diriger les affaires de l'Etat. Cependant, il écrivait : Le livre de mes fils, *recueil de maximes un peu usées, évangile un peu primaire de la volonté, de l'énergie et de l'action, et qui se recommande moins aux lettrés qu'aux historiens, en ce qu'il exprime et situe exactement le caractère de M. Doumer.*

M. Doumer avait alors quarante-cinq ans. Toujours svelte et vif, toujours levé dès l'aube, d'une méthode rigoureuse dans l'organisation de ses journées, lecteur infatigable et minutieux de rapports, assembleur de dossiers, bourreau de travail formidable, il était évidemment, par ses qualités et par son passé, par sa compétence et ses relations, une des personnalités les plus considérables de la nouvelle Chambre. Toujours classé radical, bien que très affranchi, il allait donner une nouvelle preuve de son indépendance politique, en nouant avec la droite des tractations qui aboutirent, en janvier 1905, *à son élection comme président de la Chambre. M. Doumer, avec les voix de droite, avait battu, à une faible majorité d'ailleurs, le vieux Brisson, président sortant. Comme la vice-royauté d'Indo-Chine, cette élection, qui causa une certaine stupeur et avait été très adroitement, très secrètement préparée, fit, de nouveau, scandale. M. Doumer n'en eut cure. Pour lui, cette élection n'était qu'un moyen, et ne marquait qu'une étape. Il touchait au but. L'année suivante, comptant sur les forces de la même coalition, il fut le concurrent de M. Fallières à la présidence de la République. Il voulait, disait-il à ses familiers,* « *sauver la France* », *tout simplement. L'intention était bonne. Mais, cette fois, il se heurta au bloc sénatorial, qui n'aime ni les sauveurs, ni les césars, et fut battu, toujours, d'ailleurs, à une faible majorité.*

Il était difficile de se relever d'un échec dans une aventure que seul le succès eût justifiée. M. Doumer dut abandonner, en 1906, *la présidence de la Chambre, et, même, en* 1910, *il fut encore une fois battu par Castelin dans la deuxième circonscription de Laon.*

Mais M. Doumer n'abandonne jamais la partie. Il comprit, après un effacement indispensable et salutaire, que l'ère des aventures politiques était close pour lui, et que pour continuer à jouer un rôle, il devait se spécialiser dans des questions non politiques où il établirait sa compé-

tence et son autorité. C'est ce qu'il fit au Sénat, où il entra en 1912 comme représentant de la Corse. Il s'était inscrit, assagi, à l'Union républicaine, étant devenu un des membres importants de l'Alliance démocratique.

La guerre trouva M. Doumer en possession d'une situation considérable qu'il s'était faite au Sénat, où il était vraiment devenu l'âme de la Commission des Finances. On sait qu'au cours de la guerre, il collabora, en 1914, à la défense de Paris. Le gouvernement de Bordeaux l'ayant chargé de « surveiller » Galliéni, M. Doumer donne volontiers à entendre qu'il a gagné la victoire de la Marne. Il fut chargé ensuite, en Russie, d'une mission où il démontra aux Russes qu'il connaissait leur pays mieux qu'eux, étourdit Nicolas II de paroles péremptoires et rapporta les fameuses divisions russes qui depuis... Enfin, il fut quelque temps ministre d'Etat, ayant dans ses attributions la coordination des affaires économiques. On sait aussi qu'il donna à la défense nationale deux de ses fils, et que ce sacrifice, stoïquement supporté, lui confère l'autorité de parler au nom des victimes de la guerre.

Aujourd'hui, M. Doumer est ministre des Finances. C'est un poste où il est permis de dire qu'il faut être un héros si l'on veut ne pas désespérer et ne pas prêter une oreille complaisante à ceux qui parlent, avec des airs entendus et des mines doucement résignées, de préparer la solution facile d'une banqueroute partielle, ou l'expédient d'une nouvelle émission de papier, à moins que ce ne soit celui d'un désastreux impôt sur le capital.

M. Doumer n'hésite jamais à être héroïque. Il a donc pris la décision de faire tout ce qui est humainement possible pour éviter la faillite. Il sait ce qu'il faut pour cela. Puisse-t-il réussir et mériter ainsi la reconnaissance des générations futures!

Nous connaissons ses qualités et ses défauts. Il s'accommodait mal du vocabulaire des partis d'avant-guerre; il n'a pas beaucoup plus de goût pour les formules nouvelles. Il aime les autodidactes et les hommes qui, comme lui, sortent du rang. Il ne croit ni à la vertu des humanités, ni aux élites. Il n'est pas souple. Mais il a les qualités de ces défauts un peu primaires. Il a la ténacité, l'esprit de suite, le sens des réalisations, la rude franchise et l'effort soutenu, le mépris des palabres et des formules dilatoires. Cela compte, comme son ardeur d'économies, sa résistance à la démagogie, au flot sans cesse montant des demandes nouvelles, son indignation devant l'impuissance à réaliser la moindre réforme et à consentir le moindre sacrifice, son obstination

à rappeler les rêveurs à la réalité, et à repousser les solutions fragmentaires qui ne tiennent pas compte des répercussions.

Il accepte, d'ailleurs, cet effort incroyable avec sérénité, mais avec aussi, parfois, un peu de mélancolie. N'ayant pas au service de son énergie une éloquence brillante et facile, il lui en coûte de constater combien les hommes sont difficilement accessibles aux seules lumières de la raison. Et il s'attriste aussi à la pensée que, dans ce pays où l'héroïsme militaire est monnaie courante, l'héroïsme civil, ou même le civisme tout court, sont si rares.

La mélancolie de M. Doumer tient peut-être aussi à la conscience qu'il a que les hommes qui furent ses amis et le régime qu'il a servi ne sont peut-être pas sans responsabilité dans la catastrophe qui nous guette et qu'il s'efforce de conjurer. Mais c'est parce que cette catastrophe rendrait stérile la victoire et qu'il a pris le défaitisme financier à la gorge, qu'il faut lui rendre, comme à celui qui a vaincu l'autre défaitisme, l'hommage dû à ceux qui, aux heures tragiques, savent ne jamais désespérer.

★★★

Trois erreurs dramatiques.

Nous avions parlé ces temps derniers de trois pièces inspirées par des sentiments vrais et profonds. Guidé par l'amour de sa profession, M. Sacha Guitry a écrit *le Comédien* qui n'est pas un chef-d'œuvre, ni même la meilleure œuvre de cet auteur. C'est une pièce qui a de bonnes parties et de solides qualités, et qui laisse espérer qu'au moment où son esprit et son talent arrivent à maturité, M. Guitry adoptera une fois pour toutes le ton juste, à égale distance du cynisme et de l'attendrissement. Dans *le Pauvre sous l'escalier*, on voit M. Ghéon, ancien élève de l'école symboliste, trouver dans le catholicisme un heureux et fécond équilibre, une source d'inspiration abondante et les plus beaux de tous les symboles. Enfin l'exemple de M. Maeterlinck est plus frappant encore : dans *le Bourgmestre de Stilmonde* il a pensé et écrit pour la première fois de sa vie avec force et simplicité, parce qu'un sentiment simple et fort l'emportait. Dans les trois cas, il est aisé de constater que les pièces sont bonnes parce que les dons naturels des auteurs sont nourris d'une riche substance par une source pure, large et vive.

Sans tomber dans un parallélisme facile, il est instructif d'étudier le cas inverse. Dans *la Paix* de Mlle Leneru, nous voyons par exemple

un auteur supérieurement doué égaré par une erreur de direction initiale. Dans *Cœur de Lilas*, M. Tristan Bernard, doué pour un certain genre comique, l'abandonne pour échouer dans le bas mélodrame. Dans *la Tendresse*, M. Bataille nous offre comme toujours le cas extrême d'un auteur qui pense et écrit faux comme d'autres chantent faux, par l'effet d'une disposition naturelle.

On sait que Mlle Leneru débuta, jeune encore, dans la carrière dramatique, par *les Affranchis*, pièce qui fut saluée comme un chef-d'œuvre et qui contenait en effet des parties admirables. On a dit par la suite que, pareille à beaucoup de femmes écrivains, elle était sans doute destinée à ne réussir qu'une seule œuvre, celle où elle avait mis sa propre expérience et le meilleur de sa sensibilité. Nous n'en saurons jamais rien, puisque la mort nous l'a enlevée. Le certain est qu'elle ne retrouva jamais ni le succès ni l'inspiration des *Affranchis*. *Le Redoutable* fut contesté, *la Triomphatrice* ne fut pas comprise. Enfin son œuvre posthume, *la Paix*, est à n'en pas douter une erreur dramatique.

Erreur dictée par le sentiment, comme on pouvait attendre d'une femme et, comme on devait attendre d'un noble cœur, erreur généreuse. Mlle Leneru a souffert de la guerre au point que sa fin en fut hâtée ; quand une femme souffre ainsi, comment lui demanderait-on de demeurer sensée? On n'a pas le courage de reprocher à Mlle Leneru d'avoir cru qu'on pouvait trancher par le sentiment le problème de la guerre et de la paix pour lequel l'homme n'a pas trop de toute sa raison. Seulement, dans un tel état d'esprit, on ne peut pas écrire une bonne pièce. Mlle Leneru a échoué presque complètement ; ce n'est qu'à la fin du troisième acte d'une pièce qui en comporte quatre, qu'elle parvient à dominer sa matière, à faire œuvre d'auteur dramatique.

Il était temps. Jusqu'alors il n'y avait point de pièce, mais un conflit tout intellectuel entre une grande aristocrate anglaise qui hait la guerre parce qu'elle a perdu les siens et le général français à qui elle est fiancée. Emportée par le sentiment, Mlle Leneru n'a pas pris garde à d'innombrables contradictions : elle réclame la paix universelle et demande le maintien des patries. Elle veut qu'on entretienne le souvenir de la guerre et ne s'aperçoit pas que cet état d'esprit conduira le vaincu à ne rêver que de revanche. Son héroïne passe sa vie à fonder des ligues pour le désarmement et puis épouse un général en activité. Enfin, ce qui est plus grave, elle n'a pas pris garde qu'un tel sujet n'était pas dramatique. Nous nous soucions peu que le général épouse la lady et eux-mêmes ne s'en soucient pas beaucoup, trop occupés par leurs discours : vice rédhibitoire. Une pièce où l'on

prêche ne peut jamais être bonne, quoi qu'on y prêche. Le théâtre est fait pour émouvoir par des cas concrets, non pour convaincre en déroulant des théories. Un prêche patriotique n'est pas dramatiquement meilleur que son contraire. Qu'un auteur convaincu soit tenté d'utiliser une tribune aussi retentissante et aussi efficace que le théâtre, on le comprend : il sert peut-être ainsi ses passions ou ses idées ; mais il dessert certainement l'art dramatique.

M. Tristan Bernard a une grosse réputation : on le tient communément pour un maître du comique, en quoi l'on exagère. Il a parfois des trouvailles cocasses plutôt que proprement comiques : l'interprète qui ne sait pas l'anglais, le garçon de café qui hérite un million et qu'un contrat maléficieux contraint à demeurer garçon de café, le célibataire aboulique qui ne peut se résoudre à sauter le pas et s'enfuit plutôt que de prononcer le oui fatal, un journaliste besogneux qui dirige deux feuilles rivales au cours d'une vie en partie double : qui ne voit que ces inventions sont d'excellentes données de vaudeville? M. Bernard semble incapable d'un autre genre d'invention. Il construit à côté du normal et du vraisemblable. Il n'imagine pas le faux, mais l'exceptionnel : quand l'exception nous est donnée pour telle dans l'intention de nous divertir sans engager aucune conséquence morale, on applaudit. Mais quand un sombre drame est construit là-dessus, quand on prétend nous émouvoir et nous piper, nous avons le droit de crier.

Est-ce parce que M. Tristan Bernard a une réputation de fantaisiste qu'il lui prend de temps à autre l'idée singulière de traiter une de ses inventions sur le plan du noir mélo? Non. Il est tout à fait sérieux et croit bien faire. Chassons le naturel, il revient au galop ; *Cœur de Lilas* est une mixture de vaudeville et de mélodrame traitée sur le mode uniformément grave.

Puisqu'il est question de vaudeville, invoquons l'autorité de M. Georges Feydeau. Cet auteur comique paraît avoir été doué d'une tête fort sensée. Sollicité d'émettre une opinion sur la guerre, il répondit avec modestie : « Je n'ai pas le droit d'en parler, je ne suis qu'un auteur comique. » Parlant de son métier, il a coutume de dire que d'un sujet donné on peut tirer au choix une tragédie ou un vaudeville : tout dépend du ton et de la manière. Cette vue excellente contredit et rectifie l'erreur romantique sur la confusion des genres ; on pourrait en effet tirer un vaudeville du thème de *Phèdre* ou une tragédie de *Boubouroche;* que les trois héros de cette farce soient maîtres d'une part de l'univers comme Titus ou Prusias, qu'au contraire Thésée et Hippolyte soient de pauvres bonshommes bornés qui

emploient leur journée dans un café à jouer à la manille, nous passons du sublime au grotesque ou inversement. L'erreur de M. Tristan Bernard, dans *Cœur de Lilas*, est d'avoir placé certains sentiments chez des êtres auxquels ces sentiments ne sont pas naturels. Non que l'homme ordinaire ne puisse sentir ou agir aussi noblement qu'un prince, qu'il ne puisse souffrir, aimer ou se sacrifier aussi bien que Titus ou Polyeucte. Il n'est pas vrai non plus que ces personnages soient tout d'une pièce, que la noblesse soit leur élément naturel et nécessaire ; ils ont leurs faiblesses, leurs contradictions, mais les unes et les autres sont fonction de leur nature, de leur essence morale ou sociale. A l'inverse, les personnages romantiques n'ont que des vertus ou des vices en contradiction directe avec leur nature ou leur rang. Les premiers sont variés comme la vie, les seconds sont systématiques comme l'antithèse.

Hugo, dans *Marion de Lorme*, Dumas fils dans *la Dame aux camélias*, avaient peint la courtisane réhabilitée par la passion. Par une pente naturelle, on vient aujourd'hui à la conséquence extrême ; ce n'est plus seulement la courtisane lettrée ou sentimentale qui s'élève au sacrifice, c'est la rôdeuse de barrière, et pour que l'effet soit complet, les auteurs de *Cœur de Lilas* l'ont peinte criminelle. Car M. Tristan Bernard, mis seul en cause jusqu'à présent parce que seul il a du talent et une renommée, est allé chercher le sujet de sa pièce dans un roman de M. Charles-Henry Hirsch : idée folle de la part d'un humoriste qui passe pour homme d'esprit.

Le premier acte annonce une pièce policière : c'est l'histoire d'un crime. Un industriel a été assassiné, la justice a arrêté et inculpé son comptable. Il éclate aux yeux de tous que cet homme est innocent, mais la société s'acharne contre lui, car le romantisme de ces deux auteurs israélites est profondément antisocial. Un policier a des raisons pour soupçonner une fille, Cœur de Lilas. Un jeune homme sympathique s'offre pour conduire l'enquête dans le bouge où elle habite. C'est le second acte qui a l'air d'un morceau de vaudeville égaré : le jeune policier amateur s'installe dans le bouge, abat ses rivaux à la boxe et conquiert Lilas. Puis, au troisième acte, retour au mélodrame : il découvre que Lilas a bien commis le crime pour lequel un autre va être condamné. Son amour survit à cette révélation et Lilas dénoue l'intrigue en se sacrifiant.

Tout dans cette pièce va à l'envers, tout est antithèse et contradiction. La pièce tourne et recommence à chaque acte et à la fin du second on est encore à se demander si elle est partie. Pourquoi? Parce que M. Tristan Bernard a transposé dans un genre qui ne les supportait pas les procédés du vaudeville. Quand un auteur ne vise

qu'à faire rire, nous admettons volontiers les renversements de situation et les fortes invraisemblances : s'il ne s'agissait que de la mésaventure conjugale qui est au fond de tous les vaudevilles, nous pourrions trouver imprévu et piquant qu'au dernier acte la sympathiqne Lilas révèle brusquement son crime. Mais si l'on vise à toucher notre pitié, le coup de théâtre est grossier. Maint détail révèle ainsi la main du vaudevilliste malgré lui ; au second acte, quand le héros vient de vaincre un apache à la boxe, il lui serre la main en déclarant comme Napoléon à Gœthe : « Vous êtes un homme. » Dans une comédie, le trait serait irrésistible. Il l'est ici. Mais les auteurs n'avaient pas prévu cet effet.

Que M. Tristan Bernard revienne au genre arbitraire pour lequel il est doué et ne force point son talent ; qu'il accepte comme M. Feydeau de rester un auteur comique, la tragédie n'est pas son fait.

M. Tristan Bernard s'est trompé une fois. M. Bataille se trompe toujours. Il ne s'est jamais aperçu qu'il traitait sur le mode grave des sujets de vaudeville. Un à un les critiques dignes de ce nom finiront par se rendre compte que l'œuvre de cet auteur est le ramassis de toutes les contradictions. Dans le petit livre où il a réuni, sous le titre d'*Esquisses critiques*, une série d'essais sur divers auteurs contemporains, M. Pierre Lièvre expose avec une pénétrante intelligence les raisons pour lesquelles, après avoir aimé M. Bataille, il en est venu à juger cet auteur selon son mérite. En particulier, il signale avec force une contradiction sur laquelle, à son avis, la critique n'a pas assez insisté, contradiction entre le tempérament de M. Bataille et l'objet de ses études ; M. Bataille est un esthète qui n'aime que le rare et l'accidentel et il prétend faire de l'instinct l'unique ressort de ses drames. M Lièvre a raison de signaler cette cause de faussetés fondamentales. Il faut seulement ajouter que M. Bataille a eu la prétention dans plusieurs de ses œuvres récentes comme *les Flambeaux* ou *l'Animateur* de donner, auprès de l'instinct, une place à la Pensée — avec une majuscule.

La nouvelle pièce de M. Bataille est intitulée *la Tendresse*. Elle met en scène un homme de génie — M. Bataille montre toujours, depuis quelque temps, des hommes de génie ou supérieurs (*les Flambeaux*, *l'Homme à la rose*, *l'Animateur*) — et il les fait agir et parler comme des sots, ce qui ne manque pas de saveur. Le héros de *la Tendresse* est âgé, l'amour s'éloigne de lui, de même qu'il s'éloignait du Don Juan de *l'Homme à la rose :* c'est la hantise du moment chez M. Bataille. Cet homme âgé possède une maîtresse jeune qui l'aime d'une tendresse infinie, comme dirait M. Bataille, mais le trompe avec

le premier jeune homme venu. Elle le trompe par amour, par charité, parce que l'instinct la mène irrésistiblement. L'homme trompé finit par comprendre et par accepter sa situation et, selon l'usage établi chez M. Bataille, il justifie sa faiblesse en la présentant comme un acte sublime : il accepte le ménage à trois, assurant qu'il s'élève de la sorte bien au-dessus de la vulgaire humanité. Nous avions déjà entendu cette romance dans *la Nouvelle Héloïse*.

Cette situation pouvait fournir un thème de vaudeville excellent pour le théâtre Cluny. M. Bataille en a tiré un drame auquel il ne manque pas un de ces procédés qui font grincer des dents : des enfants sur la scène, des airs de musique et jusqu'à une petite chanson. Et pas plus que ce grossier mélange de sensualité, de ficelles de théâtre et de mauvaise littérature, M. Bataille n'a changé son inimitable style dont nous possédons aujourd'hui la recette, toujours grâce à M. Pierre Lièvre, qui a déniché dans un ouvrage critique de M. Bataille ce précieux fragment d'un discours sur le style : « Les caractéristiques de ces sortes d'écrivains sont d'habitude : l'horreur des métaphores, du néologisme, le refus à tout impressionnisme, l'amour du terme propre, des syntaxes simples, la pauvreté voulue du vocabulaire, les idées concrètes, les traits ramassés (dégoût des mots qui ne sont point des termes de conversation comme frissonnant, ulcéré, etc.), la crainte du qualificatif poussée jusqu'à la manie, l'anatomie ramassée de la phrase. » Un adversaire cherchant à ridiculiser M. Bataille n'aurait pas trouvé aussi bien ; ce petit tableau est complet. M. Bataille montre à quel point il manque d'esprit critique, car il applique cette définition au style pointu et contracté de Becque, qui ne mérite certes pas si bel éloge. Il donne un modèle de phrase non seulement incorrecte, mais sans construction ; sa définition est une cascade d'appositions. Tout cela ne serait rien. Il a voulu donner une définition du mauvais style et il n'a réussi qu'à énumérer assez exactement les qualités du bon langage. Il n'y a plus rien à ajouter.

Lucien Dubech.

L'Alsace et Pierre Bucher.

Le trait dominant, chez Pierre Bucher, c'était l'énergie persuasive. Ce grand Alsacien, qui vient de disparaître à cinquante et un ans, possédait à un rare degré l'art de convaincre. Tous ceux qui, avant la guerre, ont passé dans son cabinet de la rue Brûlée, à Strasbourg, se rappellent la chaleur de sa parole et la flamme de son regard. Les plus tièdes et les plus indifférents, quand ils sortaient de là,

étaient convaincus. La cause que défendait leur hôte ne pouvait être qu'une cause sacrée. Médecin, il s'était spécialisé dans le traitement des maladies nerveuses. Et il traitait ses interlocuteurs, comme il soignait ses malades. Aucun effort ne lui paraissait négligeable, dès lors qu'il s'était fixé un but à atteindre. Nous l'avons vu courir quatre fois par jour chez une cliente, dont le cas paraissait désespéré, et qu'il parvenait à remonter par des petits soins et des petites attentions. Avec la même persévérance, il promenait à travers toute l'Alsace tel voyageur de marque, dont il se proposait d'orienter l'activité vers le problème alsacien. Les conférenciers français qu'il appelait à Strasbourg ne devaient pas seulement affirmer devant leur auditoire la suprématie de notre civilisation, Pierre Bucher entendait encore qu'ils revinssent à Paris avec la certitude que le travail de l'Alsace était du bon travail. Ainsi chaque conférencier, aussi bien que chaque journaliste « enquêteur », devenait un témoin, quelquefois un prosélyte.

Mais de quoi fallait-il témoigner? Quelle doctrine s'agissait-il de répandre? A la fin du siècle dernier l'Alsace et la Lorraine semblaient abandonnées à elles-mêmes. L'écho de nos déchirements intérieurs se répercutait au delà des Vosges et la protestation n'apparaissait plus que comme une vaine formule, apanage de quelques politiciens attardés. On parlait encore de l'Alsace, on n'y pensait pour ainsi dire jamais. La scandaleuse expulsion de l'abbé Delsor devait montrer quelques années plus tard, en 1903, à quel point, dans les milieux gouvernementaux, on se désintéressait du sort des provinces perdues. Cet abandon avait été largement exploité par les Allemands. Économiquement, grâce à leur essor industriel, le pays était prospère et ils s'apprêtaient à enrégimenter dans leurs partis politiques les successeurs des anciens « protestataires » alsaciens-lorrains. C'était compter sans la vitalité de l'Alsace, méconnaître la force morale qu'elle tirait du souvenir de trois siècles de vie française. Les jeunes générations, qui n'avaient pas connu les tristesses de l'annexion, se montraient combattives, ardentes, indépendantes, décidées à défendre envers et contre tous leur patrimoine. A Paris, dans les milieux des Alsaciens émigrés, on pouvait traiter de « Prussiens » les représentants de cette jeunesse qui, tout en se soumettant aux dures obligations que commandaient les circonstances, engageait la lutte pour l'indépendance. Nulle part mieux qu'en Alsace on ne comprenait la justesse de cette affirmation que *la patrie, c'est le sol.* A la doctrine stérile de « l'exode », empruntée à la métaphysique juive, allait se substituer l'attachement au foyer natal et la défense des traditions. Ce fut dès lors sur des réalités vivantes que put s'appuyer la résistance alsacienne.

Pour préciser la position de Pierre Bucher il fallait indiquer en quelques lignes l'orientation de l'Alsace, au moment où il entra dans la lutte. Aussitôt qu'il commença d'agir, il devint un chef. Laissant à d'autres la direction politique du mouvement, il se fit l'âme de cette renaissance alsacienne qui devait préparer le retour du pays à la France.

Des personnalités comme la sienne ne prennent toute leur ampleur qu'à la faveur des circonstances. Il aurait pu être un grand médecin. Il voulut être, avant tout, un grand patriote. Lorsqu'il vint se fixer à Strasbourg en 1897, après un an d'études complémentaires à Paris, il était assez incertain de la marche qu'il devait suivre. Ses amis d'alors l'imaginaient assez mal pratiquant la médecine dans le cadre étroit d'une ville de province. Il avait fréquenté les milieux littéraires et s'intéressait à la peinture. Mais, dans la capitale alsacienne, il devait retrouver précisément un groupe de jeunes artistes, de musiciens, de poètes qui cultivaient le dialecte alsacien, et qui se réunissaient chez son beau-frère, M. Georges Haehl. C'est de ce milieu que sortit la *Revue alsacienne illustrée*, fondée par Charles Spindler et dont le docteur Bucher devait assumer la direction deux ans plus tard ; c'est encore là que naquit le *Théâtre alsacien*, qui garde à son répertoire un tableau de mœurs locales, dont on peut dire que c'est, dans son genre, un chef-d'œuvre, le *Maire*, de Gustave Stoskopf.

J'avais souvent rencontré Pierre Bucher pendant son séjour à Paris ; je le revis ensuite en Alsace, chaque année, durant les mois d'été. En juillet 1899 (exactement le 30), je lui fis faire la connaissance de Maurice Barrès. Ce fut certainement une des dates les plus importantes dans la vie de notre ami, car c'est grâce à Barrès qu'il entrevit, dès ce moment, la tâche magnifique qui s'offrait à son activité. Tous les problèmes qui préoccupaient alors l'auteur des *Déracinés*, il les développa devant lui. On devine ce que furent pour ce jeune provincial les conversations de Barrès. Il lui parla de l'œuvre de Mistral, du culte de la terre, de l'éternel conflit des races dans la vallée du Rhin... Comment s'organisa, dans la suite, leur collaboration, Barrès nous le dira peut-être un jour. On sait que Bucher servit de modèle pour le volontaire Ehrmann, le héros d'*Au service de l'Allemagne*, mais ce que l'on ne sait pas assez, c'est le rôle que jouèrent les idées barrésiennes dans l'évolution de Pierre Bucher. Jamais une énergie latente ne trouva animateur plus magnifique ! Quand Barrès écrivit, pour le *Figaro* (16 novembre 1901), son célèbre article : « Il ne fallait pas émigrer », recueilli plus tard dans la brochure *Alsace-Lorraine*, c'est au rôle de serviteur de la France assumé par Pierre Bucher qu'il songeait. N'est-ce pas à Bucher et aux disciples formés par lui, que

s'adresse cette injonction qui fut pendant quinze ans la formule même de la jeune Alsace :

Je ne vous demande point d'agir, mais seulement de vivre. Je ne vous demande même point de protester, mais naturellement chacune de vos respirations sera une respiration rythmée par deux siècles d'accord avec le cœur français. Demeurez un caillou de France, sous la botte de l'envahisseur. Subissez l'inévitable et maintenez ce qui ne meurt pas.

De toute sa volonté concentrée, Pierre Bucher voulut être ce « caillou de France », sur lequel les Allemands allèrent plus d'une fois se casser le nez. Il ne lui suffisait pas cependant d'affirmer ses sentiments. Cet apôtre était un homme d'action. Mais il savait agir lentement, continûment. Aucune de ses entreprises n'était soumise au hasard. Les multiples créations qu'il inspirait ou qu'il dirigeait ne voyaient le jour qu'après avoir été longuement étudiées, méditées. La *Revue alsacienne* ne devint que peu à peu le puissant instrument de propagande qu'elle était à la veille de la guerre. Chaque article qui figurait à son sommaire répondait à une intention déterminée et manquait rarement son but. Quand fut conçu le projet du *Musée alsacien*, de longs mois se passèrent avant que l'entreprise ne fût publiquement connue. Les conférences françaises, les représentations théâtrales françaises, les cours populaires de français, furent inaugurés sans fracas, et il fallut toute la maladresse de l'administration allemande pour que le public se rendît compte de l'importance qu'avaient prise ces œuvres dans la vie publique. Du reste, jamais Pierre Bucher ne chercha à tirer un avantage personnel de ses créations. Dans sa Revue, qui n'existait que par lui, il signait modestement comme gérant. Jamais il n'y écrivit une ligne, mais combien d'articles, fruit d'interminables discussions avec ses rédacteurs, portent la marque de son esprit. Par ses correspondances et ses conversations, il attisait le feu sacré. Les énergies se trempaient à son contact. Pour beaucoup de ses collaborateurs, il restait mystérieux et ses amis les mieux informés de la multiplicité de son activité n'étaient pas avertis de certains projets qu'il gardait jalousement jusqu'à ce que le moment lui parût propice à leur application.

Pour durer, dans les conditions exceptionnelles où vivait l'Alsace allemande, il fallait agir avec une extrême circonspection. Pierre Bucher s'en était vite rendu compte. Son anonymat et son désintéressement le servirent mieux, dans maintes circonstances, que n'eût fait l'intrigue ou l'audace irréfléchie. Les plus graves conflits, grâce à la prudence de sa diplomatie, n'eurent pas de contre-coup fâcheux sur les œuvres qu'il dirigeait. Au moment où l'effervescence politique atteignit son comble en Alsace, pendant les procès retentissants de

1912 et de 1913, il sut conserver son sang-froid et résister à la sollicitation d'amis parisiens qui lui demandaient d'entrer ouvertement dans la lutte. Je retrouve dans une lettre de lui, datée du 6 novembre 1912, ce reflet des préoccupations du moment : « Si beaucoup, m'écrivait-il, voulurent promener les tisons enflammés, il fallait que d'autres gardassent le feu. J'ai toujours pensé que c'était là notre tâche et je ne crois pas que nous l'ayons compromise. »

Subordonner toutes choses à l'œuvre d'action française qu'il avait entreprise en Alsace, telle fut l'idée directrice qui anima tous les actes de Pierre Bucher. Et il réalisa ce prodige de faire, autour de lui, l'union de tous les Alsaciens. Si divisé que l'on fût en matière religieuse et sociale, quand il s'agissait de témoigner de son attachement à la France, dans une de ces manifestations discrètes comme lui seul savait les organiser, aucune fausse note ne se faisait entendre. Aussi avait-il pour principe de ne rejeter aucun concours. Des Allemands sont venus à lui, et il alla jusqu'à rechercher la collaboration de certains d'entre eux, quand cette collaboration pouvait contribuer à affirmer cette idée qui lui était chère entre toutes : la supériorité de la civilisation française en Alsace. On n'a pas oublié le retentissement qu'eut, en 1909, cette judicieuse étude du professeur Werner Wittich, de l'Université de Strasbourg, « Civilisation et patriotisme en Alsace ». Précieuse recrue, enrégimentée par Pierre Bucher dans le bataillon des patriotes d'Alsace, Werner Wittich doit à la consécration qu'il reçut alors l'avantage de pouvoir poursuivre, aujourd'hui encore, son activité bienfaisante dans Strasbourg, ville française.

Mais, dans les rapports que devaient entretenir avec les représentants de l'ennemi les champions de la cause française en Alsace, il y avait une infinité de nuances. Là encore, l'esprit pénétrant de Pierre Bucher s'affirmait dans toute sa lucidité. Vis-à-vis du vainqueur les rapports devaient être courtois, sous peine de rendre l'existence des Alsaciens impossible. Où devait s'arrêter cette courtoisie? Je me rappelle un incident qui peint au vif l'attitude de notre ami. Quelques années avant la guerre, dans une des rues les plus fréquentées de Strasbourg, il se trouva un jour en face de M. de X..., gentilhomme bavarois qu'il avait connu à Vienne, chez la princesse de Metternich. Salutations cordiales que le docteur Bucher accueillit avec cette froide politesse que ce galant homme savait affecter quand il le jugeait nécessaire. M. de X..., qui était l'hôte du prince de Wedel, voulait à toute force l'entraîner avec lui et le présenter instantanément au statthalter impérial d'Alsace-Lorraine. Mais Pierre Bucher sut se dérober aux plus pressantes sollicitations. Il n'allait

pas chez le prince de Wedel et son interlocuteur bavarois n'a jamais été capable de comprendre pourquoi...

Il faudrait ajouter d'autres traits pour compléter la belle figure de cet Alsacien qui, dans le moment même où la France semblait se dérober, aida à maintenir son pays dans le culte des traditions françaises. D'autres ont dit comment, pendant la guerre et depuis le retour de l'Alsace à la France, il sut parachever sa tâche et démontrer par le succès la fécondité de l'œuvre à laquelle il s'était attaché. Les jeunes générations ont connu le Bucher du Bureau d'informations de Réchésy, le capitaine de chasseurs alpins attaché au commissariat général d'Alsace et de Lorraine, le fondateur de la Société des Amis de l'Université, du *Bulletin de la presse allemande* et de *l'Alsace française*. Compagnon de lutte de Pierre Bucher, aux heures héroïques de la résistance alsacienne, nous avons voulu leur montrer par quels magnifiques états de service cette sentinelle avancée sur le Rhin (le mot est encore de Barrès) avait inauguré une carrière, dont la parfaite harmonie s'est poursuivie jusqu'à la mort.

Henri Albert

L'Exposition Marie Laurencin.

On a vu avec plaisir un ensemble important d'œuvres de Mme Marie Laurencin (à la galerie Paul Rosenberg). Les commentaires extravagants et l'impertinent éloge que certains croient devoir faire de cette peinture font que l'on éprouve quelque embarras à dire tout uniment que l'on aime depuis dix ans cet art si aimable, sans s'être avisés d'y trouver les mystères que des admirateurs de plus fraîche date se flattent d'y découvrir.

Cette peinture rose et bleue est comme un conte de fées, mis au goût des grandes personnes. Perrault et Mme d'Aulnoy revus et accentués par Oscar Wilde ou par Guillaume Apollinaire. On y voit vivre, chanter et souffrir en secret des êtres séduisants, aux bouches tendres et cruelles, aux fins cheveux bistres et crépelés. Leurs yeux de gazelles, leurs mains longues et fines font songer à la Perse, mais leur persanerie est aussi française que pourrait l'être la chinoiserie de Boucher. Leur corsage rond et ferme rappelle les amazones des fortifs, sœurs des héros innocents de Francis Carco ; les plaisirs dont elles se souviennent sentent le vin bleu et les frites, comme un ancien dimanche de Nogent ou de Billancourt. Elles chantent, en faisant semblant de s'accompagner sur une guitare en carton, des romances sentimentales et, comme disent les membres de la société

de la rue Chaptal, des *chansons vécues;* le refrain est dans un mouvement de valse. Des bêtes les servent et les défendent contre l'homme : chiens fidèles, nobles et stupides, ours gracieux et sages, singes parfumés comme des fourrures tièdes, fleurs grimpantes qui croissent sans odeur, poètes en forme d'équerre avec le trou rond en guise d'œil et qui fréquentent chez M. Picasso.

Un tableau de Marie Laurencin, soit qu'un visage unique y brûle de passion têtue, ou que des figures y jouent un petit drame, est comme un épisode d'une interminable légende. La Perversité cruelle y joue innocemment de l'éventail et du bouquet, l'amère Jalousie et le Désespoir tragique y paraissent sous les masques de l'amour courtois ou de l'indifférence. Et l'on entend la voix de Brondetta qui chante en rougissant d'une pudeur diabolique :

Hélas ! quelle est ma chimère,
Fille du ciel et des airs...

L'art de Marie Laurencin ressemble à celui des clowns et de la farce italienne. Deux ou trois sentiments, autant de costumes et de gestes lui suffisent pour combiner des spectacles dont les moins imprévus sont encore charmants, et dont il ne faudrait pas s'exagérer la facilité. Les fades ou grossières imitations que l'on en a voulu faire, sont pour faire mieux goûter l'agrément de ces inventions, leur grâce si bourgeoise, fleur de l'Empire second, éclose, grâce à Édouard Monet, au corsage de Berthe Morizot et d'Éva Gonzalès, noms aimables auprès desquels celui de Marie Laurencin vient naturellement se placer, pour témoigner, dans l'avenir, en faveur de notre temps que menace d'attrister un pédantisme pictural triste comme l'école du soir.

ROGER ALLARD.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA CONFÉRENCE DE LONDRES, 1er mars. — *La délégation allemande fait savoir que son gouvernement repousse purement et simplement l'accord de Paris, et présente des contre-propositions qui sont aussitôt jugées inacceptables. L'Allemagne est sommée d'accepter l'accord de Paris et de donner sa réponse le 7 au plus tard.*

7 mars. — *L'Allemagne persistant dans son attitude intransigeante, les négociations sont rompues.*

8 mars. — *Les troupes alliés occupent sans incidents les villes de Düsseldorf, Duisbourg et Ruhrort.*

9 mars. — *La Conférence arrête les sanctions économiques qui doivent suivre les sanctions militaires et l'établissement de la ligne douanière qui séparera désormais la Rhénanie du reste du « Reich ».*

10 mars. — *La Conférence élabore un nouveau règlement de la question d'Orient comportant le maintien de la suzeraineté turque sur Smyrne. Les Turcs en ayant référé à leur gouvernement, on reste provisoirement dans le* statu quo.

11 mars. — *Signature de l'accord franco-turc au sujet de la Cilicie, qui sera évacuée par nos troupes.*

France, 1er mars. — *Mort à Antibes du roi Nicolas de Monténégro.*

3 mars. — *Mort du général Mercier, ancien ministre de la guerre.*

13 mars. — *MM. Le Corbeiller et Bonnet, candidats du Bloc national, sont élus, au scrutin de ballottage, députés du deuxième secteur de Paris, par 70 300 et 69 340 voix, contre les communistes Loriot et Lifschitz, dit Souvarine, actuellement poursuivis pour complot contre la sûreté de l'Etat, qui obtiennent respectivement 58 484 et 57 826 voix.*

Allemagne, 12 mars. — *Au Reichsrat (Conseil d'empire), le chef de la députation bavaroise déclare, d'ordre de son gouvernement, que la Bavière repousse formellement le projet de loi sur la dissolution des gardes d'habitants présenté par le gouvernement du Reich pour donner aux Alliés l'impression qu'il désarme.*

15 mars. — *Manifestations à Munich contre le désarmement.*

Un étudiant arménien assassine, à Berlin, l'ancien grand vizir turc Talaat Pacha, qui avait été un des plus chauds partisans de l'intervention de la Turquie aux côtés des puissances centrales.

Espagne. — *Après M. Canovas del Castillo, après M. Canalejas, M. Dato, président du conseil des ministres espagnol, est tombé, à son tour, le 9 mars, sous les balles des assassins. Chef du parti conservateur-libéral, c'était un sincère ami de la France.*

Deux des meurtriers présumés de M. Dato ont été arrêtés.

Russie. — *Le gouvernement des Soviets se trouve en présence d'une insurrection de soldats et d'ouvriers. Un comité révolutionnaire s'est emparé de Cronstadt le 28 février. Des combats se livrent à Petrograd et à Moscou. On annonce également une rébellion dans le Sud.*

États-Unis. — *Le président Harding prend officiellement le pouvoir à la Maison-Blanche. Son discours marque la fin de la Société des nations telle que la concevait M. Wilson* (3 mars).

Pologne et Roumanie. — *Le prince Sapieha, ministre des Affaires étrangères de Pologne, s'est rendu à Bucarest. Une alliance défensive contre les entreprises de la Russie aurait été conclue entre les deux pays, mais n'entrerait en vigueur qu'après la signature de la paix de Riga.*

A. M.

Le Gérant : Robert Tisné.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 26150.